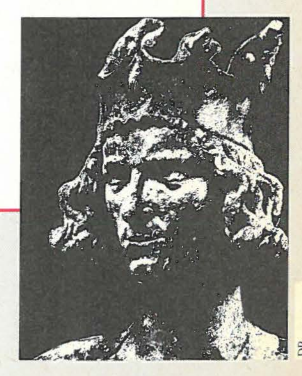


ENQUÊTE SUR
l'histoire
Trimestriel ▲ Hiver 91-92 ▲ N° 1 ▲ 38 F
NOUVEAU N° 1
40 SIÈCLES D'IDENTITÉ FRANÇAISE
DOSSIER COMPLET
Qu'est-ce qu'un Français ?
Enquête sur les Gaulois
La tradition du bien-manger
Almanach 1992 : fêtes et coutumes
M 4250 - 1 - 38,00 F -RD

SOMMAIRE

40 siècles d'identité française



Philippe Auguste, galerie des Rois, cathédrale de Reims.

DR

Directeur de la rédaction : Dominique Venner. Directeur de la publication et gérant : Gérald Penciolelli. Directrice artistique : Céline Puybareau-Manaud
La liste de collaborateurs se trouve en page 82.
Enquête sur l'histoire est édité par la société EC2M, Sarl au capital de 50 000 F. RC en instance. Siège social : 60 Bd Malesherbes 75008 Paris.
Tél.: (1) 40.28.07.92. Imprimerie Berger-Levrault, Toul. N° de commission paritaire en cours. Dépôt légal à parution

Demander à l'histoi

Dans le fracas des murs qu'on abat, la résurrection des drapeaux, des peuples et des nations que l'on avait ensevelis, l'histoire soudain s'est réveillée. L'histoire nous a rejoints. Elle se fait sous nos yeux.

Cette histoire se nourrit elle-même de l'histoire, c'est-à-dire de la mémoire. C'est par leur mémoire retrouvée que les peuples européens de l'Est ont brisé leurs chaînes et marchent vers un autre avenir.

L'histoire est souvent en action là ou on ne l'attend pas. Dans un livre récent (1), Michel Albert, ancien commissaire au Plan, montre derrière le miracle économique allemand ou japonais, mais aussi derrière une certaine décadence américaine, des causes avant tout culturelles, qui tiennent aux comportements collectifs, aux mentalités, à l'histoire et à l'identité.

Demander à l'histoire d'éclairer le présent et peut-être l'avenir, telle est notre ambition en créant cette revue historique différente.

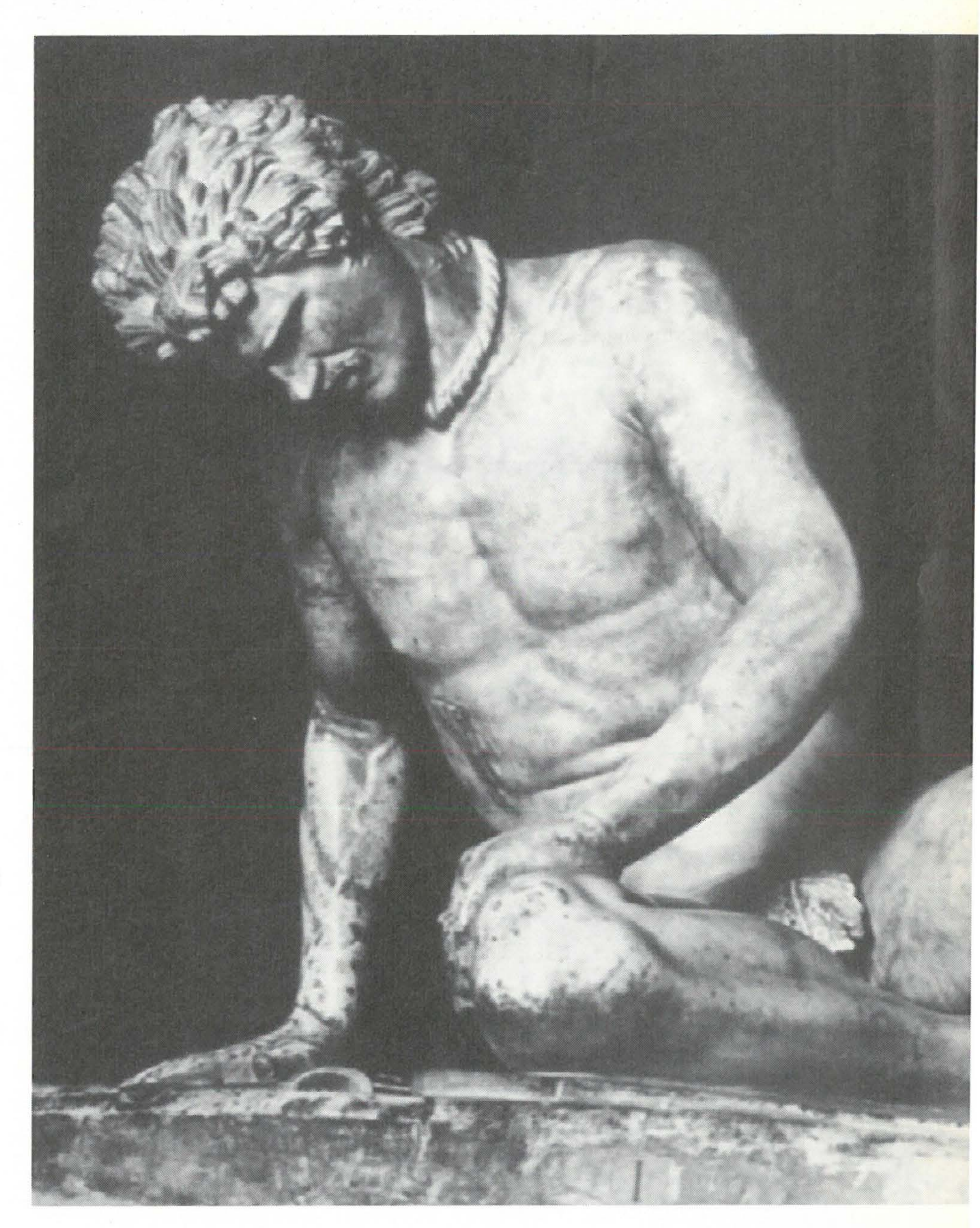
Chaque numéro sera fait d'une enquête sur un seul grand sujet : question de société ou débat historique qui agite les passions. Cette enquête tiendra toujours compte du pour et du contre. Notre but est d'apporter une information renouvelée dégagée de tout préjugé d'école.

Le sujet que nous avons choisi pour ce premier numéro annonce notre méthode.

L'identité est, aujourd'hui, la question centrale du débat politique et la préoccupation profonde des Français. Nous avons choisi de l'aborder à notre façon, du point de vue de l'histoire, le seul qui peut apporter de vraies réponses. Celles-ci surprendront, choqueront peut-être. Tant mieux. C'est ainsi que l'on avance.

Cette enquête révèle que toute une part de notre passé, donc de notre identité, a été occultée par une dérive de la pensée.

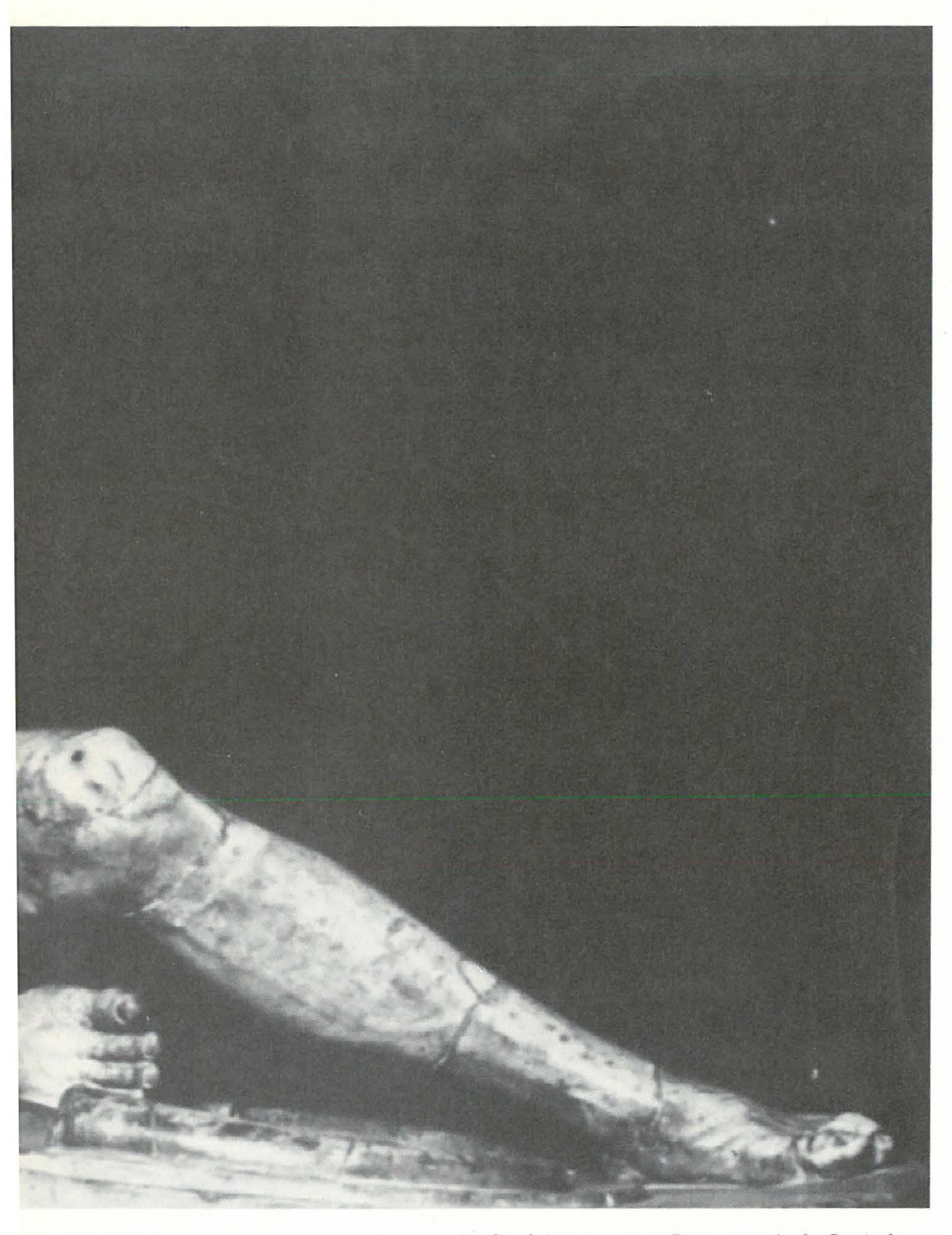
Dans son livre consacré aux Gaulois,



Régine Pernoud raconte un fait dont on pourrait trouver d'innombrables équivalences. En Bourgogne, dans l'admirable basilique Saint-Andoche de Saulieu, il y a un chapiteau qui révèle toute une mentalité. La nôtre, formée par la vision historique que nous avons reçue. C'est une pièce fort simple : la corbeille qui s'élargit de la base au sommet est entièrement décorée d'un feuillage styli Une carte postale est mise à la dispositi des visiteurs. Au verso, cette légende : « *Feuilles et branches d'aulne. Arbre sa des Perses. Influences Perse-Sassanide.*

Au XIIe siècle, lorsque fut sculpté le décor de Saint-Andoche, commente

d'éclairer le présent



« Le Gaulois mourant », Rome, musée du Capitole.

Régine Pernoud, il y avait plus d'un demi-millénaire qu'à l'autre extrémité du monde connu, la dynastie sassanide s'était éteinte. Au surplus, on imagine assez mal la vénération qu'aurait pu inspirer au petit tailleur de pierres de ce coin de Bourgogne l'arbre sacré des Perses.

On est allé chercher bien loin les influences de l'art médiéval. On a le plus souvent abusé de l'Orient pour expliquer ce qui paraissait inexplicable dans la montée d'un art si radicalement différent du modèle classique. Bien des recherches auraient pu être simplifiées, ajoute Régine Pernoud, si l'on avait tenu compte de ce qui existait sur notre sol avant l'arrivée des Romains.

L'interprétation de ce qui inspira le tailleur de pierres de Saint-Andoche s'est répétée à des milliers d'exemplaires à propos de notre histoire et de notre art. Des générations d'excellents professeurs ont été abusées par une vision déformée du monde de nos origines, monde barbare, disait-on, tiré de son ancestrale sauvagerie par la lumière de Rome ou de l'Orient. En réalité, la rupture entre le monde celtique et le monde médiéval n'a été radicale que pour ses historiens. Aussitôt évanouie l'armature de l'occupation romaine, après le Ve siècle, le pays s'est remis à vivre de sa vie normale, reprenant un rythme interrompu. Sans cesser d'évoluer, la Gaule franque se retrouve elle-même. C'est de l'intérieur que se modèle dorénavant son visage : la société médiévale, dans ses coutumes, dans son expression artistique continue la société celtique son ancêtre.

Notre vision du passé détermine l'avenir. Il est impossible de penser le présent et le futur sans éprouver derrière nous l'épaisseur de notre passé, sans le sentiment de nos origines. Il n'y a pas de futur pour qui ne sait d'où il vient, pour qui n'a pas la mémoire du passé qui l'a fait ce qui est. Mais sentir le passé, c'est le rendre présent. Le passé n'est pas derrière nous comme ce qui a été autrefois. Il se tient devant nous, toujours neuf et jeune.

DOMINIQUE VENNER

---

1. *Capitalisme contre capitalisme*, Ed. du Seuil, 1991.

Le discours sur l'identité

« *Quel est le mot le plus employé en 1990 ? Je gagerais que c'est le mot identité* » écrivait, au début de 1991, le directeur du *Nouvel Observateur,* Jean Daniel. Identité, identité française, identité nationale... Variation autour d'un même thème : celui de la France. Qu'est-ce que la France pour les Français ? Quelle idée se font-ils d'elle ? Comment prennent-ils conscience de leur appartenance nationale ? Sous quelle forme leur identité se manifeste-t-elle ? Autant d'interrogations qu'ont formulées, notamment depuis le XIX[e] siècle, poètes, historiens, sociologues, journalistes ou hommes politiques. Mais c'est surtout au cours des dix dernières années qu'elles sont devenues véritablement prégnantes. Durant cette période, la question nationale et la préoccupation identitaire ont été, de fait, au cœur de tous les débats intellectuels et politiques. Livres, articles, leur ont été consacrés, tandis que les commémorations d'événements historiques fondateurs (millénaire capétien en 1987, bicentenaire de la Révolution en 1789 et triple anniversaire gaullien en 1990) les mettaient à la « une » de l'actualité (1).

PAR PHILIPPE DARCY

Comme l'a fait observer Jean Daniel, l'optimum semble avoir été atteint ces derniers mois, comme on pourra en juger par les exemples suivants (liste non exhaustive). En janvier 1990, Claude Imbert évoque *« la crise d'identité d'une nation de mutants »* (2). En mars, Alain Touraine publie un article intitulé *« La question nationale et la politique française »* (3). En mai, l'hebdomadaire *Valeurs actuelles* organise un *« Débat sur la France »* entre Raoul Girardet et Régis Debray. Ce dernier déplore *« le déboussolement d'une société qui n'est plus une nation »*.

En juillet, les Rencontres de Pétrarque, qui se déroulent chaque année à Montpellier, posent cette question : *« L'idée de nation est-elle une idée neuve ? »*

Au cours de l'automne, le secrétariat au Plan fait paraître, sous la direction d'Emmanuel Le Roy Ladurie, un document intitulé *Entrer dans le XXI[e] siècle. Essai sur l'avenir de l'identité française* (4). En octobre, Max Gallo présente une communication sur *« La question nationale »*, à l'occasion d'un colloque organisé par le mouvement de Jean-Pierre Chevènement, République moderne. C'est également à cette époque que l'historien Maurice Agulhon, dans *La République, 1880 à nos jours* (5), parle du *« fait national omniprésent »* et affirme que *« le sentiment national est entré dans une crise grave »*.

Début 1991, la revue *Le Débat* publie une série d'articles sur le thème « Retour de la nation ? » (6). Quelques mois plus tard, c'est au tour des hommes politiques de prendre position. Devant les militants du RPR, Jacques Chirac déclare : *« Etre français c'est se sentir français, et se vouloir français. C'est adhérer [...] à une civilisation, à une culture, c'est se sentir concerné par le devenir de la nation... »* De son côté, Valéry Giscard d'Estaing se prononce pour *« l'affirmation de l'identité et du sang »* (7), soulevant le tollé politico-médiatique que l'on sait.

Enfin, Edgar Morin, en conclusion d'un article sur « la francisation », estime que *« le problème est celui du maintien de la force de la culture et de la civilisation françaises. »* (8), tandis qu'en écho le philosophe André Comte-Sponville affirme qu'*« il n'y aura pas de francisation sans reconnaissance de francité »*.

Une chose est sûre : l'interrogation (l'inquiétude) sur la France et son identité est plus actuelle que jamais.

On verra, dans les citations qui suivent, que cette réflexion des Français sur leur pays est une tradition enracinée dans tous les secteurs de l'opinion. On constatera qu'elle est d'autant plus ardente que la nation et le peuple français vivent des périodes de grands bouleversements. Ceux d'aujourd'hui, causés en particulier par l'effondrement du communisme, l'hégémonisme américain, la naissance d'une nouvelle Europe et les migrations en provenance du Sud, seront, à cet égard, sans doute décisifs.

---

1. *Voir entre autres Jean Bastaire,* Eloge des patries, anthologie critique, *Editions Universitaires, Paris, 1991.*
2. *in* Le Point, *8 janvier 1990.*
3. *in* Le Monde, *13 mars 1990.*
4. *La Découverte/La Documentation française.*
5. *Hachette.*
6. *N° 63, janvier-février 1991.*
7. Le Figaro Magazine, *21 septembre 1991.*
8. *in* Le Monde, *5 juillet 1991.*

Nota : les citations ci-contre, dans chaque catégorie, ont été classées par ordre alphabétique d'auteur.

1. Les grands classiques

L'homme est l'addition de sa race [...] Le problème n'est point pour l'individu et pour la nation de se créer tels qu'ils voudraient être mais de se conserver tels que les siècles les prédestinèrent.

MAURICE BARRÈS
Scènes et doctrines du nationalisme

Les Français vont indistinctement au pouvoir ; ils n'aiment point la liberté ; l'égalité seule est leur idole.

CHATEAUBRIAND, *Mémoires d'outre-tombe.*

Ma patrie est partout où rayonne la France,
Où son génie éclate aux regards éblouis !
Chacun est un climat de son intelligence ;
Je suis concitoyen de toute âme qui pense :
La vérité, c'est mon pays.

ALPHONSE DE LAMARTINE,
Poésies diverses, La Marseillaise de la paix

Notre patrie n'est pas née d'un contrat entre ses enfants, elle n'est pas le fruit d'un pacte consenti entre leurs volontés... Nous n'avons pas voulu notre nationalité, nous ne l'avons ni délibérée ni même acceptée. Une association dure par l'acte continu de la volonté personnelle, mais la patrie dure au contraire par une activité générale supérieure en valeur, comme en date, à la volonté des personnes.

CHARLES MAURRAS, *Mes idées politiques*,
Fayard, 1937.

Je suis homme avant d'être Français.

MONTESQUIEU, *Mes Pensées.*

Nous vivons en notre race et notre race vit en nous.

GÉRARD DE NERVAL

Le débat n'est pas entre une ancienne France qui finirait en 1789 et une nouvelle France qui commencerait en 1789. Le débat est beaucoup plus profond. Il est entre toute l'ancienne France ensemble [...], païenne et chrétienne, traditionnelle et révolutionnaire, monarchiste, royaliste et républicaine, et d'autre part, et en face, et au contraire, une certaine domination primaire, qui n'est pas la république, qui se dit la république, qui parasite la république, qui est le plus dangereux ennemi de la république, qui est proprement la domination du parti intellectuel.

CHARLES PÉGUY,
Les Cahiers de la quinzaine, 1906

La population française se compose d'un petit nombre de races toutes apparentées entre elles et mêlées dans des proportions qui — malgré des apports réduits et sporadiques — n'ont guère changé depuis mille ans.

ERNEST RENAN

Il n'existe point de rapports entre les nations ; elles n'ont que des intérêts respectifs, et la force fait le droit entre elles.

SAINT-JUST
Fragments sur les institutions républicaines.

2. Les hommes politiques

Le seul grand dessein qui vaille consiste à marier encore une fois la France et la cause de la liberté dans le monde.

JEAN-PIERRE CHEVENEMENT
Le Monde, 10-11 mai 1981

La France, c'est une tradition d'universalité et de présence au monde qui remonte bien loin dans notre histoire et qui a trouvé son plein épanouissement il y a deux siècles. La France est un pays qui assume une responsabilité particulière parmi les nations. Elle est la patrie des droits de l'homme. Elle proclame le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes.

JACQUES CHIRAC, *L'appel*, n° 74, avril 1981

Notre préoccupation générale est française. Nous ne jugeons des phénomènes et des hommes que par rapport à l'attitude qu'ils ont à l'égard de la France, de son passé, de son présent et de son avenir. Qu'ils soient français, qu'ils soient étrangers, notre niveau de sympathie à leur égard est tout à fait fonction de l'attitude plus ou moins positive ou négative qu'ils ont à l'égard de la France.

JEAN-MARIE LE PEN
Le Choc du Mois, N° 31, juillet 1990

Je n'ai pas besoin d'une idée de la France. La France, je la vis. J'ai une conscience instinctive, profonde de la France, de la France physique, et la passion de sa géographie, de son corps vivant. Là ont poussé mes racines. L'âme de la France, inutile de la chercher : elle m'habite.

FRANÇOIS MITTERRAND
L'Abeille et l'Architecte, Flammarion 1978

Nous ne sommes pas un parti tombé du ciel. Nous sommes des gens solidement enracinés dans la terre de France. Les noms de nos militants de tête ont les saines et fortes saveurs de nos terroirs. Nous prenons la suite

La France de Charles de Gaulle

« Toute ma vie, je me suis fait une certaine idée de la France. Le sentiment me l'inspire aussi bien que la raison. »
***Mémoires de Guerre, L'Appel*, Plon, 1954.**



« La France vient du fond des âges. Elle vit, les siècles l'appellent. Mais elle demeure elle-même au long du temps. Ses limites peuvent se modifier sans que changent le relief, le climat, les fleuves, les mers, qui la marquent indéfiniment. Y habitent des peuples qu'étreignent, au cours de l'histoire, les épreuves les plus diverses, mais que la nature des choses, utilisée par la politique, pétrit sans cesse en une seule nation. Celle-ci a embrassé de nombreuses générations. Elle en comprend actuellement plusieurs. Elle en enfantera beaucoup d'autres. Mais, de par la géographie du pays qui est le sien, de par le génie des races qui la composent, de par les voisinages qui l'entourent, elle revêt un caractère constant qui fait dépendre de leurs pères les Français de chaque époque et les engagent pour leurs descendants. A moins de se rompre, cet ensemble humain sur ce territoire, au sein de cet univers, comporte donc un passé, un présent, un avenir, indissolubles. »
***Mémoires d'espoir*, Plon, 1970**

Droit du sol et droit du sang

« On naît français si on naît d'un père ou d'une mère française [...]

La politique de l'immigration n'est que l'envers d'une politique dont l'affirmation de l'identité française est l'endroit.

C'est intentionnellement que je n'emploie pas l'expression "défendre l'identité", et que je préfère celle d'"affirmer et développer notre identité française".

Il ne s'agit pas, en effet, d'une attitude tournée vers le passé pour endiguer un péril montant, mais d'une volonté d'agir pour faire vivre et rayonner notre identité.

La culture d'une nation vit comme une plante : ou elle se développe, ou elle meurt ! Si elle se recroqueville, elle est déjà condamnée. [...]

Etre français dans le prochain millénaire ? C'est d'abord savoir qui on est, ce qu'on croit, ce qu'on aime, et ce qu'on veut. »

VALÉRY GISCARD D'ESTAING
Le Figaro Magazine, 21 septembre 1991

D'un modèle de nation à l'autre

« Curieux moment où ce n'est pas seulement l'histoire de la France, mais aussi son identité, son patrimoine, ses paysages, ses traditions, ses arts et presque les moindres témoignages de son être qui se trouvent investis du mystère de la francité, promus à la dignité de l'amour, solennisés comme un héritage dont on ne sait plus très bien de qui on le tient. [...]

Oui, curieux moment, qui voit d'un côté l'effacement d'une France « dominatrice et sûre d'elle-même », même si elle était profondément divisée, et, de l'autre, l'émergence, par-delà les réflexes d'un nationalisme flamboyant comme ceux d'un jacobinisme épuisé, d'un sentiment tout nouveau : l'attachement à une singularité française, la découverte de la profondeur et de l'enracinement du phénomène national, une curiosité pluraliste pour la richesse et la diversité de ses expressions. Comme si la France cessait d'être une histoire qui nous divise pour devenir une culture qui nous rassemble, une propriété dont on relève le titre *indivis*. Nous passons d'un modèle de nation à un autre. »

PIERRE NORA
Le Point, 5 janvier 1987

de l'histoire [...] Notre parti est nécessairement un moment de la France éternelle.

PAUL VAILLANT-COUTURIER
Des Capétiens aux communistes, l'Humanité, 11 juillet 1936

3. Les intellectuels

L'identité française, c'est une culture plurielle, ce sont des valeurs résumées par le triptyque : Liberté, Egalité, Fraternité.

MAURICE BENASSAYAG
L'identité française, Tiercé, 1985.

Pour moi, la défense de l'identité est une affaire positive : elle implique la solidarité avec l'Autre et exclut toute forme de xénophobie. Raisonner autrement revient, selon moi, à détourner l'attention de l'essentiel, en l'occurrence la réification des rapports sociaux et la prolifération cancéreuse d'un système occidental qui menace l'identité des immigrés tout autant que la nôtre.

ALAIN DE BENOIST
Le Choc du Mois, n° 31, juillet 1990

Nous occupons un petit point de l'espace-temps, mais nous avons une autre dimension : nous sommes ce qu'ont été nos pères et nous avons à transmettre l'héritage que nous avons reçu. Nous ne pouvons forger notre identité collective que dans la mémoire.

PIERRE CHAUNU
Entretien, 12 avril 1979

Patrie et patrimoine pour chacun d'entre nous avec sa mémoire, son histoire, ses institutions, sa langue et sa culture, la France est aussi projet collectif de pérennité et de civilisation, et c'est par sa voix que s'exprime, dans le concert des nations, des cultures et des civilisations, la responsabilité que nous portons tous en commun dans la paix du monde, la survie de l'espèce, l'avènement des droits de l'homme.

COLLEGE DES DOYENS DE L'INSPECTION GÉNÉRALE DE L'ÉDUCATION NATIONALE, 1981.

La grande nation incarne l'essence de toute les nations possibles en sorte que le patriotisme français, sous ses versions jacobines aussi bien que nationalistes, peut fondre la mesquinerie chauvine aussi bien que la générosité du messianisme.

RÉGIS DEBRAY
Le Scribe, genèse du politique, Grasset, 1980

Je n'ai pas vu beaucoup de références par rapport à la nation durant l'année du bicentenaire de la Révolution, et ce, quel que soit le secteur d'opinion considéré. [...] Le défilé du 14 juillet, organisé par Jean-Paul Goude sur le thème des « tribus planétaires », me paraît avoir constitué le point culminant de cette occultation de la nation, qui est d'ailleurs allée de pair avec l'occultation de la république, qui lui est intimement associée.

MAX GALLO, *Krisis*, N°5, avril 1990

Chaque culture se développe grâce à ses échanges avec d'autres cultures. Mais il faut que chacune y mette une certaine résistance, sinon, très vite, elle n'aurait plus rien qui lui appartienne en propre à échanger.

CLAUDE LÉVI-STRAUSS
Exergue au programme 1991-1992 du Théâtre de La Ville

Il y a deux nations, la charnelle, la substantielle, celle dont on hérite, celle de Péguy et de Barrès, qui n'a cessé d'engendrer la bêtise naturelle et fasciste ; et puis, il y a l'autre, la nation antilyrique, abstraite, sans couleur, sans odeur, celle de tous les hommes, la mienne.

BERNARD-HENRI LÉVY

Cette drogue qui nous dépersonnalise...

« Et elle peut être si douce, si douce en nos veines la drogue qui nous dépersonnalise. Je dis que cette drogue qui nous prépare, par la folie, à devenir esclaves est aujourd'hui américaine ; et j'ajoute que c'est l'Europe — où est la France — qui est la plus menacée. [...]

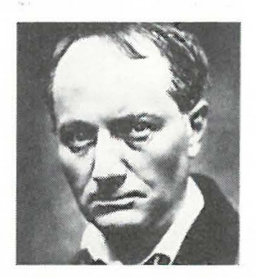
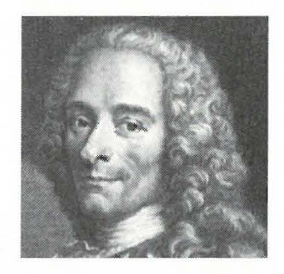
Nous sommes comme un qui sentirait sa personnalité lui échapper et ne saurait pas diagnostiquer le pourquoi de cette hémorragie. Or, ici, le diagnostic est clair : nous devenons fous parce qu'on nous vole notre âme, parce que nous devenons *autres*, parce que l'Américain que nous ne sommes pas se glisse en nous et dépose ses larves entre cuir et chair. Ce n'est pas un coup qu'on nous assène mais une gangrène qui nous délabre. Dans certains domaines, comme celui des mœurs, cette gangrène est là, ouverte, visible et qui sent mauvais. [...]

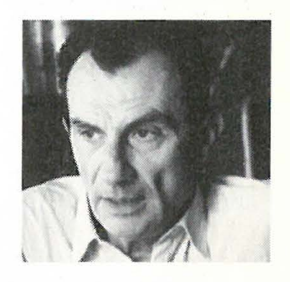
Comme [l'Amérique] est la nation fascinante, ce qui brise les nations fascinées ne l'atteint pas. Si elle titube, vacille et déraisonne, c'est comme un colosse. Autrement dit, elle peut supporter ses vices *parce qu'ils sont à elle*, parce qu'elle les sécrète et les vit. Quand elle les exporte, l'autre en meurt. »

Jean Cau
Pourquoi la France, La Table Ronde, 1975

PROPOS LIBRES, RAIDES ET INATTENDUS

Qui l'a dit ?



1

« Mon pays, remarquez bien que je le déteste, où tout ce qui est Français me révolte à proportion que c'est Français... Riez donc bien ! Nous sommes ceux-là qui donnerons toujours la main à l'ennemi. »

a) Bernard-Henri Lévy
b) Louis Aragon
c) Louis-Ferdinand Céline

2

« Le Français est un animal de basse-cour si bien domestiqué qu'il n'ose franchir aucune palissade. Voir ses goûts en art et en littérature. »

a) Charles Baudelaire
b) Nietzsche
c) Elie Faure

3

« En France, on laisse en repos ceux qui mettent le feu, et on persécute ceux qui sonnent le tocsin. »

a) Jacques Bainville
b) Chamfort
c) Aristide Briand

4

« Qu'est-ce que la France je vous le demande ? Un coq sur un fumier. Otez le fumier, le coq meurt. »

a) Frédéric Dard
b) Charles de Gaulle
c) Jean Cocteau

5

« La France ? Une nation de bourgeois qui se défendent de l'être en attaquant les autres parce qu'ils le sont. »

a) Pierre Daninos
b) Stendhal
c) Sacha Guitry

6

« On ne disait plus "la France" mais "l'hexagone". Un de ces polygones obsessionnels que dessinent les fous. On peut vivre et mourir pour la France. Mais pour un polygone !... »

a) Jean Dutourd
b) François Mitterrand
c) Paul Guth

7

« La France est un travesti. Ceux qui gouvernent ne sont pas visibles et ceux qui sont visibles ne gouvernent pas. »

a) Marcel Jullian
b) Coluche
c) Jean Cau

8

« Au moment où la guerre tournait mal, en 1917, je me disais : s'il faut refaire une grande Lotharingie allant de la Mer du Nord à la Suisse et englobant la Franche-Comté et la Lorraine, ne m'y retrouverais-je pas très bien ? Je n'aime pas le drapeau tricolore, j'aime le drapeau lorrain. Je me sens chez moi dans toute la Vallée du Rhin, à Mayence, à Cologne, parce que je suis franc. Je ne me sens pas bien à Béziers... »

a) Maurice Barrès
b) Maréchal Pétain
c) Maréchal Lyautey

9

« [...] le Français est un mâle supérieur. Comme soldat, il vit partout, et, comme amant, il crée partout. »

a) Jules Michelet
b) Félix Faure
c) Roland Barthes

10

« Français. Tout ce qui n'est pas bas les étonne ou les exaspère. »

a) Gustave Flaubert
b) Jean Anouilh
c) Henri de Montherlant

11

« Les Français ne sont pas faits pour la liberté : ils en abuseraient. »

a) Cioran
b) Voltaire
c) Georges Kiejman

Réponses

1. Louis Aragon (*la Révolution surréaliste*, N° 4, 1925).
2. Charles Baudelaire, *Mon Cœur mis à nu*.
3. Chamfort, *Maximes et Pensées*.
4. Jean Cocteau, *La difficulté d'être*, Ed. du Rocher.
5. Pierre Daninos, *Les Carnets du major Thompson*, Hachette.
6. Paul Guth, *Lettres à votre fils qui en a ras le bol*, Albin Michel.
7. Marcel Jullian, *Courte supplique au roi pour le bon usage des énarques*, Ed. Mazarine.
8. Maréchal Lyautey (Propos de 1928 rapportés par Jean de Pange dans son *Journal*, Grasset, 1978).
9. Jules Michelet, *La Femme*.
10. Henri de Montherlant, *Carnets, 1930-1944*, Gallimard.
11. Voltaire, *Faits singuliers de l'histoire de France*.

40 SIÈCLES D'IDENTITÉ

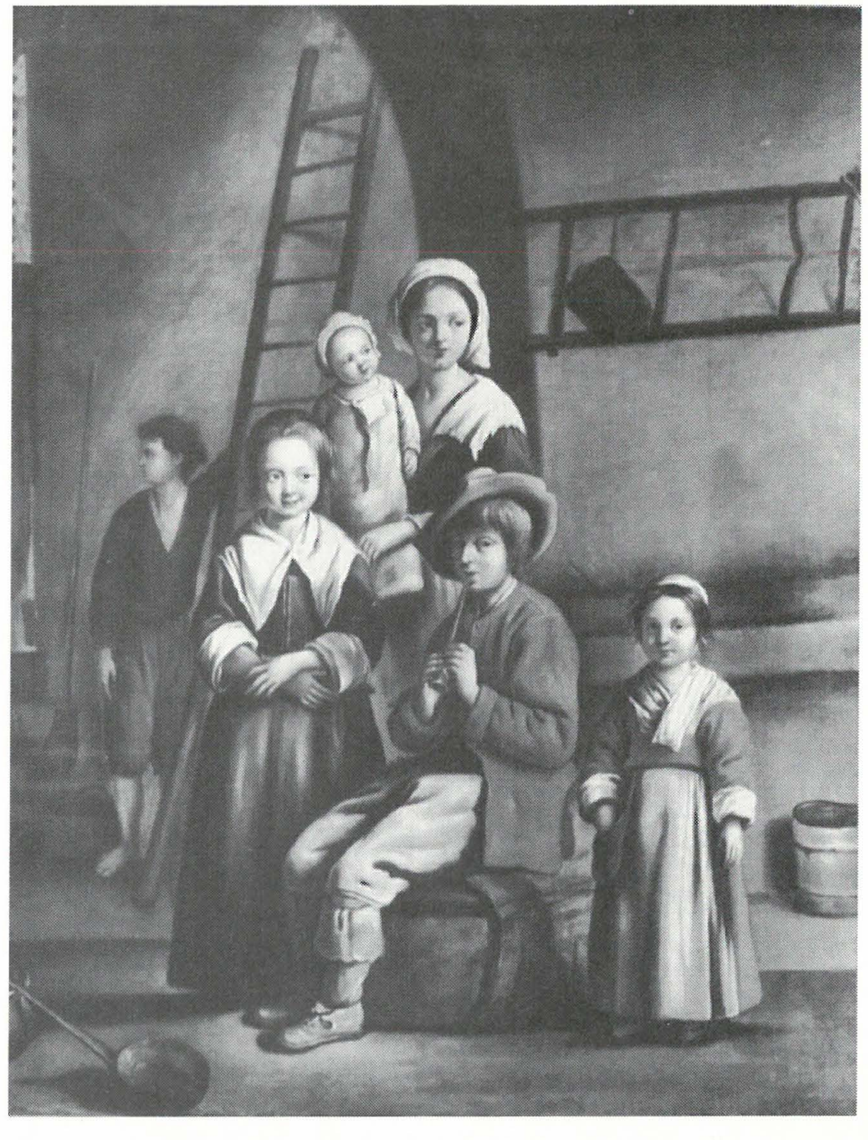
Qu'est-ce qu'un Français ?

PAR DOMINIQUE VENNER

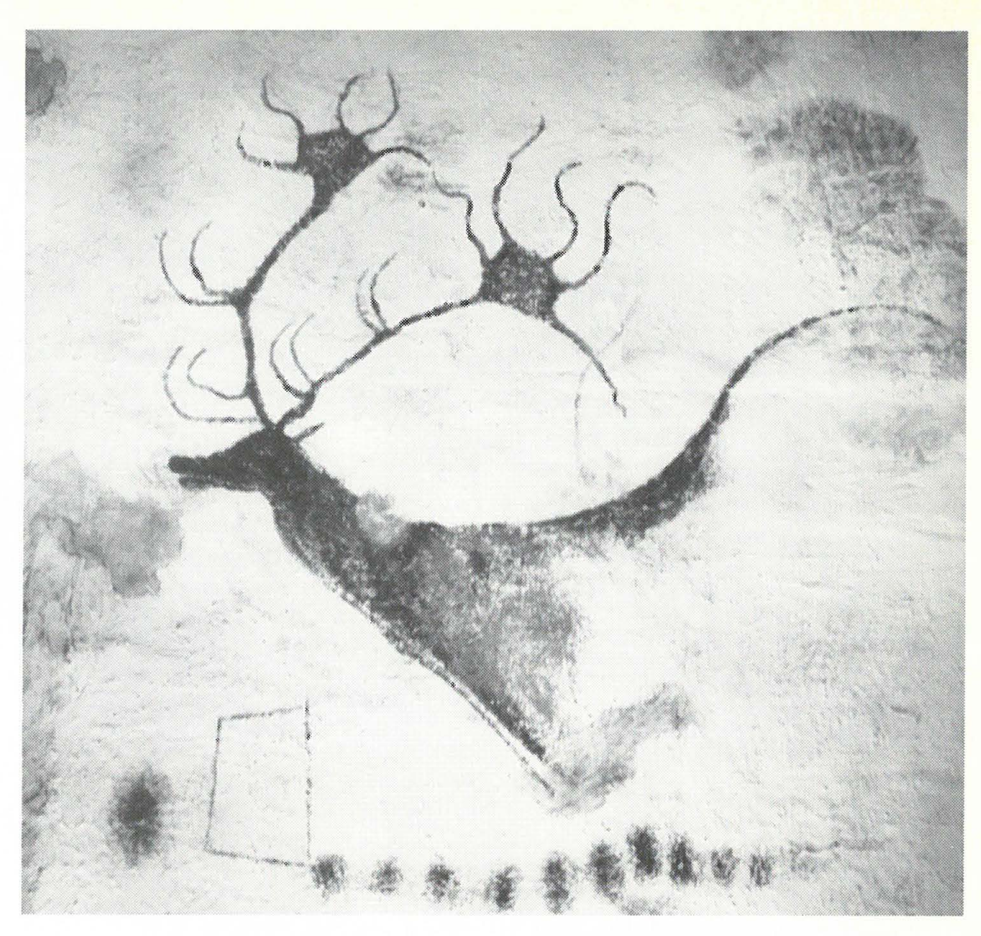
Longtemps, la connaissance de notre passé ancien a été occultée par l'histoire officielle qui privilégiait le rôle de l'Etat et par l'héritage classique qui ne voulait connaître que l'Antiquité gréco-latine.

Le mouvement de découverte et de réappropriation du passé réel a commencé sous l'influence des romantiques. Il s'est considérablement amplifié au XX[e] siècle avec la nouvelle recherche historique, archéologique ou ethnologique.

Aujourd'hui, il est possible de dater le socle de l'identité française, une réalité de plus de quarante siècles.



Visages français du XVII[e] siècle. Famille paysanne par Le Nain. (Musée municipal de Laon. Photo Lauros-Giraudon)



Lascaux, la « sixtine de la Préhistoire ». Découverte par hasard le 8 septembre 1940 par Marcel Ravidat, un adolescent de Montignac, en Dordogne, la grotte fabuleuse offre un spectacle sublime. Les archéologues s'accordent pour dater l'exécution des peintures entre 17 000 et 15 000 av. J.-C. Elles sont l'œuvre d'artistes de la société magdalénienne qui inventa par ailleurs l'aiguille à chas ou la lampe à graisse. Le magdalénien est notre ancêtre direct, biologiquement identique à nous. Aucune école, aucun peintre n'ont jamais fait mieux. En avril 1963, la grotte dut être fermée sous peine de destruction des peintures par l'air vicié de la foule des visiteurs. On réalisa une copie conforme, Lascaux II, que l'on visite depuis 1983, reproduction au centimètre près exécutée par l'Institut géographique national. Parmi les ouvrages sur Lascaux : Mario Ruspoli, Lascaux, un nouveau regard, *préface d'Yves Coppens, professeur au Collège de France, Ed. Bordas, 1990.*

Dans une réflexion sur la France et sur les Français, il faut toujours en revenir à Tocqueville, non pour y chercher un point de doctrine, mais un stimulant et un regard lucide.

Quand il entreprend de rédiger *L'Ancien Régime et la Révolution* en 1852, Alexis de Tocqueville (1805-1859) est déjà célèbre pour avoir publié quinze ans plus tôt son essai sur la *Démocratie en Amérique*, ouvrage qui a révélé l'exceptionnelle pénétration de son regard historique. Sa carrière politique, sous la monarchie de Juillet et la IIe République, dont il est un temps ministre des Affaires étrangères, a contribué, par l'expérience directe, à l'approfondissement de sa pensée. Le coup d'Etat du 2 décembre 1851 fait de lui un opposant, le rend à ses études et l'incite à s'interroger sur les bouleversements de son temps. Contrairement à tant d'autres esprits fascinés par le mystère de la Révolution française, Tocqueville refuse d'isoler cet événement. Il n'y voit pas une rupture dans la vie publique française. Au contraire, la Révolution souligne à ses yeux la permanence en France d'une tradition despotique, dont la source est donc à rechercher plus loin dans le passé.

Vigueur médiévale et libertés aristocratiques

La nouveauté de Tocqueville est de taille. Il met en évidence une relation causale entre l'Ancien Régime et la Révolution française. De l'un à l'autre il ne voit pas de rupture essentielle. Si la Révolution s'est produite en France et non en Angleterre ou en Allemagne, pays où les institutions d'origine médiévale avaient conservé de la vigueur, c'est que la France avait connu, bien avant 1789, une subversion radicale de l'ordre ancien.

Quelle subversion ? Celle qu'a opérée l'Etat absolutiste dans l'ancienne société, et cela depuis les Bourbons. Le régime français du XVIIIe siècle, celui que renverse la Révolution, n'a plus rien de commun avec l'ancienne et vigoureuse société médiévale irriguée par les libertés aristocratiques.

Tocqueville établit de façon convaincante une distinction radicale entre les mille ans de société féodale et l'absolutisme tel qu'il s'édifie en France au XVIIe siècle. Régime que caractérise une croissance morbide de l'Etat administratif centralisé et une dépossession politique de la société par l'Etat.

La société médiévale, certes, n'était pas une société « idéale ». Mais c'était une société vivante et en bonne santé, organisant la solidarité des hommes par une chaîne verticale de dépendances mutuelles, de droits et de devoirs, dans l'exercice des libertés seigneuriales, communales ou corporatives. Le pouvoir royal, lointain et limité, ne concerne que la fonction souveraine, la haute justice et la guerre.

Toute la recherche historique actuelle, avec Georges Duby, Jacques Le Goff, Emmanuel Le Roy Ladurie, Robert Fossier, Jean Favier, Robert Delort, Paul Zumthor, Gustave Cohen, Jean Delumeau et bien d'autres, confirme en l'affinant cette réalité libre et dynamique de l'ordre médiéval (1).

La France n'est pas une simple création de l'Etat

Tout change au XVIIe siècle avec l'usurpation de toutes les fonctions politiques, judiciaires et administratives par l'Etat central. Suivant le raccourci de François Furet, « *la monarchie absolue a vidé l'aristocratie de sa substance et centralisé la domination politique et administrative ; pour détruire la liberté aristocratique, elle a pris appui sur les passions égalitaires et s'est faite finalement l'instrument d'une culture ou d'une opinion publique démocratique, mais sans goût pour la liberté* » (2). Il est intéressant de noter que le XVIIe siècle français, qui associe les humanités classiques et l'esprit de la Contre-Réforme, élaborera une interprétation diffamatoire du Moyen Age — époque « gothique » tant méprisée — dont les effets se font encore sentir.

Cette dérive, qu'amplifieront les abstractions des Lumières et l'héritage jacobin, nous a légué sur la France deux idées qui ont reçu valeur de dogmes. Idées selon quoi la nation française serait à la fois un « accident » de l'histoire et une simple création de l'Etat.

A force d'être répétées, ces « idées » ont fini par s'installer dans les têtes, et même dans des têtes bien faites qui les ont acceptées sans discussion ni examen comme allant de soi.

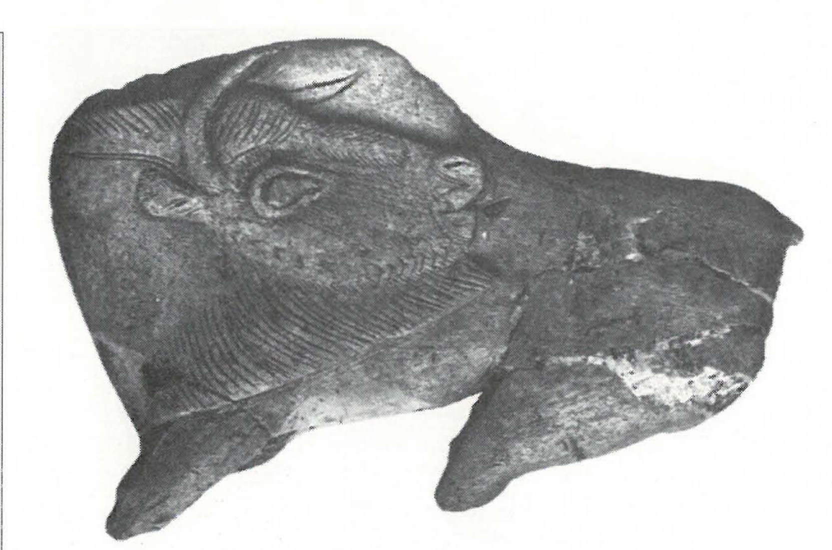
Chrétien de Troyes

« Né en 1135 et mort en 1190, protégé tour à tour par Henri Ier de Champagne, puis par Philippe d'Alsace, comte de Flandres, Chrétien de Troyes écrivit plusieurs contes et romans en vers, dont certains sont perdus, comme *La morsure à l'épaule* et une toute première version de *Tristan et Iseut.* Il nous reste de lui cin ouvrages, tous remarquables, et dont les trois derniers sont d'authentiques chefs-d'œuvre. Ce sont, dan l'ordre : *Erec et Enide*, puis *Cligès ou la fausse morte*, puis *Lancelot ou le chevalier à la charrette*, puis *Yvain ou le chevalier au lion*, et enfin *Perceval ou le conte du Graal*, qu'il laissa inachevé.

L'écrivain est déjà français, dans le sens classique du mot, par sa sobriété, son élégance, son goût de l'analyse psychologique, son don d'observation, et surtout par un délicieux amalgame d'ironie, de sensualité, de malice et d'humour. C'est un conteur charmant, plein de gentillesse et d'urbanité, mais non dénué d'esprit critique. Bien entendu, la Bretagne qu'il nous décrit ressemble comme une sœur à la cour de Bourgogne de son époque : ce ne sont que beaux habits, joyeuses fêtes, tournois sanglants et aventures galantes. Les mœurs y sont brutales et raffinées, le droit du plus fort s'y exerce, mais tempéré par une extrême politesse. Les hommes sont émotifs, religieux sans bigoterie, soigneux et même coquets, fort chatouilleux sur le point d'honneur et chauds lapins devant l'Eternel... Les femmes sont rusées, autoritaires, jalouses, très conscientes de leurs intérêts, mais au demeurant foncièrement gaies, amusantes, et toutes disposées à faire largesse de leur corps. Tout cela est écrit en vers adorables, et chaque page de la narration brille de sensibilité et d'intelligence. »

PIERRE GRIPARI

Critique et autocritique, Ed. L'Age d'Homme, Lausanne, 1981



Bison se lèchant le flanc. Sculpture sur bois de renne provenant de la Madeleine (Dordogne), vers 12 000 av. J.-C. L'artiste a admirablement résolu les problèmes de perspective. (Musée de Saint-Germain-en-Laye. Photo Roger-Viollet)

Pourtant le rappel de quelques évidences devrait suffire à en montrer l'arbitraire et l'erreur. L'Etat central disposant d'une force contraignante « historique » est une création du XVII[e] siècle. Mais au temps de Richelieu ou de Colbert, la France n'est déjà plus à faire. Elle est faite. Depuis longtemps.

La nation s'affirme dès le XII[e] siècle

Une nation ou, pour parler autrement, un noyau national se cristallise quand s'exprime pour la première fois une tendance constante et renouvelée à la création de formes spécifiques dans tous les domaines de la culture : art, littérature, institutions, mœurs en général. Peu importe de savoir si un sentiment national conscient a existé de façon précoce. Une telle conscience a moins d'importance que l'existence de forces et d'énergies susceptibles de produire une forme propre.

Avant même le XII[e] siècle, c'est chose faite. On constate l'émergence d'une architecture, d'une littérature, d'un art identifiables comme spécifiquement français. On voit aussi apparaître les traits distinctifs d'un peuple-noyau original et bien typé, uni dans un même royaume, pour un même destin dont les racines, nous le verrons, peuvent être datées en milliers d'années.

Ce ne fut pas l'œuvre des seuls rois francs, comme le voudrait la légende dynastique, mais le résultat d'une formidable poussée de sève collective. Ni la statuaire de Moissac, de Toulouse, de Cluny, ou de Vézelay, ni *Lancelot du Lac*, ni *Tristan et Iseult*, ni le mouvement essentiellement français des Croisades ne peuvent être attribués aux effets d'une impulsion royale.

La France était en gestation depuis des milliers d'années. Historiquement, elle est née au Moyen Age. N'en déplaise à une image qui a sa beauté, ce ne sont pas les « quarante rois » qui l'ont « faite », mais des générations et des générations de chevaliers et de croquants, de moines, de poètes et d'artisans. Les « quarante rois », eux, ont bâti un Etat qui, peu à peu, s'est confondu avec la France pour son bonheur ou son malheur suivant les époques et les circonstances.

Redécouverte des cultures populaires

Aujourd'hui, l'image de l'Etat porteur et acteur de la dynamique nationale s'est effilochée. Le sentiment de son déclin comme puissance dans le monde s'est imposé autant que la conscience de son vampirisme qui se nourrit de la vitalité du pays en la tuant.

Simultanément, les sciences historiques et humaines ont modifié notre vision du passé. L'intérêt nouveau porté à l'« atlandide ignorée » (3) des anciennes cultures populaires, ces vaincues de l'histoire, nous fait découvrir ce que l'idéologie étatique ou une interprétation finaliste de l'histoire avaient occulté. Avec la nouvelle recherche archéologique ou linguistique, voici que les peuples de culture orale, nos ancêtres, rendus muets par le triomphe de l'écriture et du modèle de civilisation propagés par les clercs, retrouvent soudain la parole après des siècles d'oubliettes.

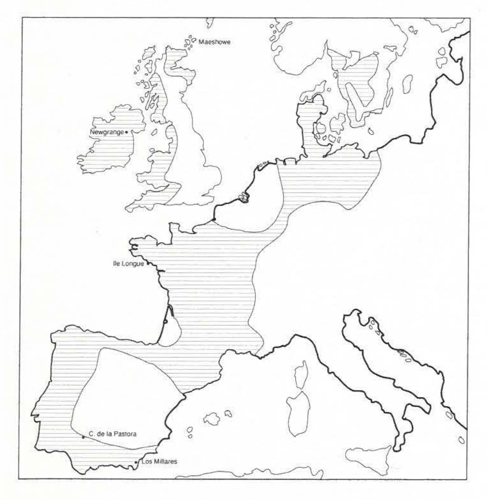
Parmi tous les savants qui ont contribué à cet éveil, il convient de faire une place toute particulière à Fernand Braudel pour son ouvrage testament, *L'Identité de la France* (4). Les dernières pages de ce livre suggèrent qu'au soir d'une vie tout entière consacrée à l'érudition gratuite, l'historien s'est senti une obliga-

tion pressante vis-à-vis des siens. L'homme de connaissance qui sait et voit ce que les autres ignorent a mis sa méthode propre au service d'une interprétation synthétique de notre histoire, donc de notre être collectif.

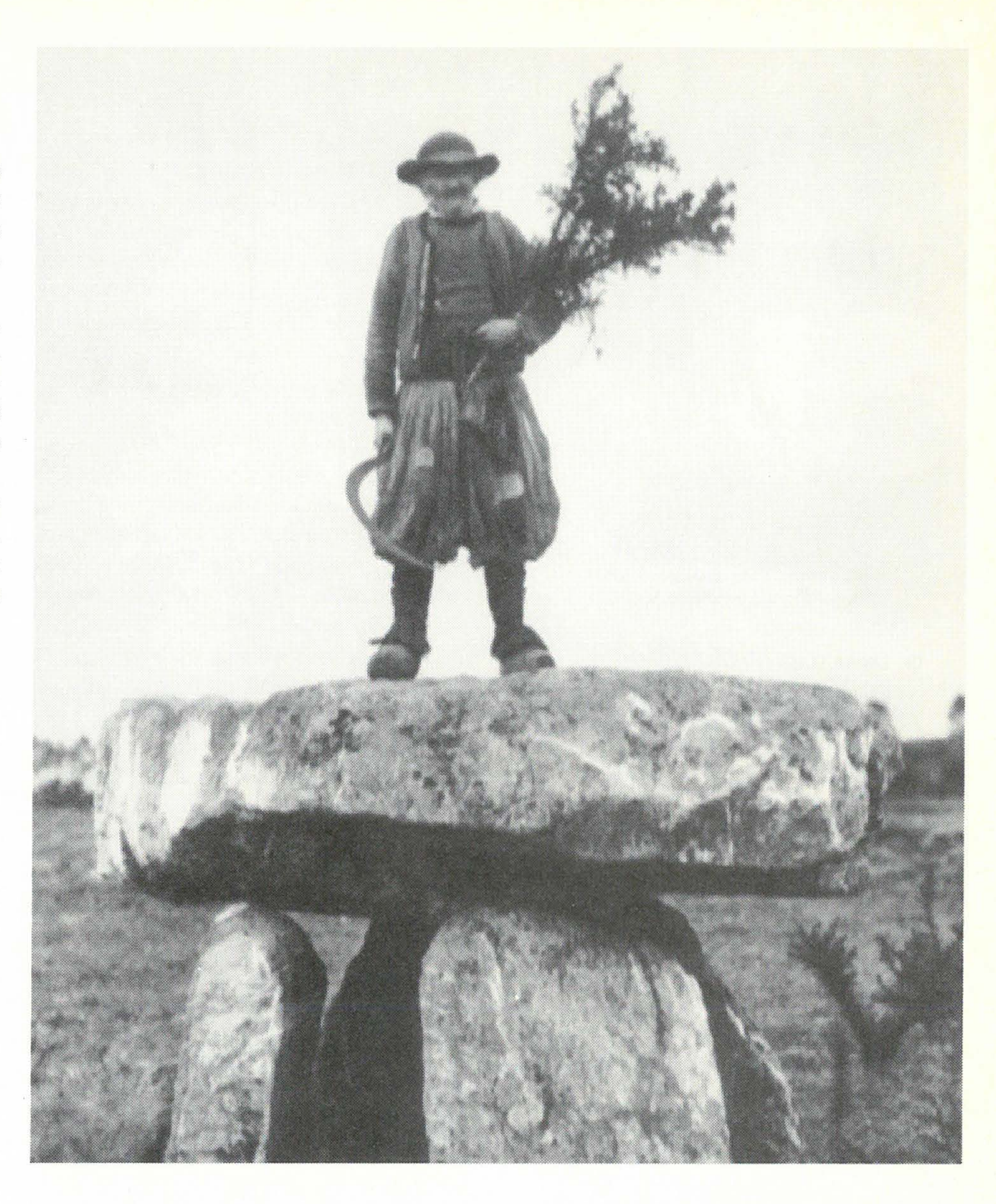
L'apport de Braudel est celui d'une méthode, d'un choix aussi : le regard de la longue durée. Au-delà du fourmillement incohérent des événements, l'historien de la Méditerranée a dégagé les lignes de force, souligné ce qui est éphémère par contraste avec ce qui résiste au temps.

Comment savoir où nous allons si nous ne savons d'où nous venons ? Fernand Braudel ne dit peut-être pas tout, mais l'essentiel est suggéré. Si l'on sait lire son livre, on saura répondre à la question : qu'est-ce qu'un Français ? A cette énigme, il propose une clé si évidente que l'on croit, une fois découverte, l'avoir toujours possédée. Un Français, nous dit-il en substance, c'est un condensé d'Européen, dont les origines stables datent d'au moins cinq mille ans, et dont les racines sont à rechercher loin dans la préhistoire.

Il montre clairement que les composantes anthropologiques, ethniques, culturelles et historiques de ce qui deviendra la France sont inséparables de celles de l'Europe, dont elles constituent la synthèse ou le résumé. La longue durée permet de dégager, au-delà des incohérences du court terme, les permanences d'un destin irréductiblement européen. Depuis l'émergence des premières cultures particulières à l'Europe jusqu'à la période moderne, chaque grande époque montre que la France (ou ce qui allait devenir la France) ne se distingue pas du mouvement général, et se trouve même placée à son épicentre.



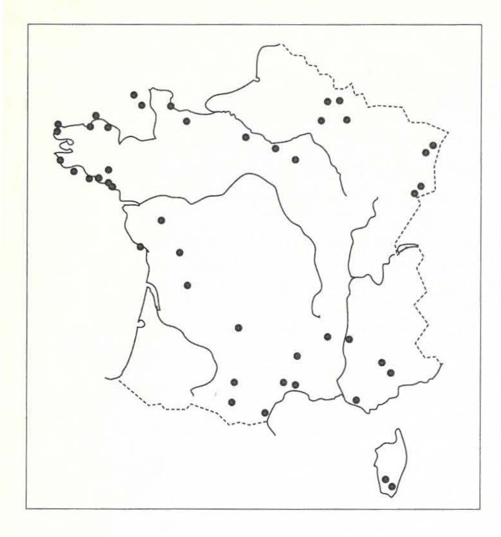
La distribution des sépultures mégalithiques dans l'Europe occidentale, indiquant les régions où elles ont pu se développer de façon indépendante.



La géographie a fait de la France le vrai centre de l'Europe

Cela ne saurait surprendre les esprits familiarisés avec une réflexion géopolitique qui est, par définition, celle de la longue durée. Rompant avec la paresse des habitudes, l'historien et géopoliticien autrichien Jordis von Lohausen a vu que la France est le vrai centre de l'Europe. Ce que l'on appelle habituellement l'Europe centrale en est, en réalité, la limite, la frontière orientale : « *La France,* écrit-il, *est la plaque tournante entre l'Allemagne et l'Espagne, l'Italie et l'Angleterre. Située au centre du continent européen, dans le voisinage le plus immédiat de l'Angleterre et attenante à la péninsule ibérique, elle forme le seul trait d'union entre la Méditerranée, l'Atlantique et la mer du Nord. Elle est entourée par les pays qui jadis engendrèrent l'Occident en tant qu'unité de vie. Tout le reste forme la périphérie, y compris l'Allemagne.* » (5)

Ce caractère central de la France crève les yeux dès que l'on observe les cartes successives des grands phénomènes culturels et historiques. Qu'il s'agisse de l'art rupestre animalier (de 18 000 à 10 000 av. J.-C.), des sépultures et lieux de culte mégalithiques (Ve millénaire av. J.-C.), de la culture campaniforme (IIIe millénaire av. J.-C.) puis de celle du bronze (IIe millénaire av. J.-C.), de la civilisation celte (Ier millénaire av. J.-C.) et de sa fusion avec la romanité, puis avec l'expansion germanique (du Ier au Ve siècle de notre ère), de l'empire franc (de Clovis à Charlemagne), de la culture gothique, du réseau de la relation économique lié aux foires de Champagne (XIIe-XIIIe siècles) ou encore de la constitution, au XVe siècle, d'une première « économie-monde » européenne, suivant l'expression de Braudel, toutes ces cartes soulignent l'unité et la singularité du monde européen. Elles montrent aussi que la France tire sa substance de l'humus humain qui est celui de l'Europe et que sa propre destinée, à partir du Xe siècle,



Principaux sites des débuts du néolithique en France (VIe-IVe millénaires). Ils dessinent trois zones culturelles différentes, développées chacune indépendamment, séparées par le vide du Massif Central.

n'est pas séparable de celle des autres parties du corps européen.

Le peuplement du territoire « français » a commencé voilà près de deux millions d'années, vingt mille siècles. Des chiffres qui donnent le vertige. Fernand Braudel reprend à son compte l'observation de Pierre Chaunu sur les quinze milliards de vivants qui se sont succédé avant nous sur ce territoire pour en faire peu à peu ce qu'il est devenu. Cette terre est au monde celle qui compte le plus de tombes au kilomètre carré, plus que la Chine et au moins autant que les sites les plus anciens de la Mésopotamie ou de la Méditerranée. *« Savez-vous,* écrit Pierre Chaunu, *que la terre d'un vignoble est une terre artificielle façonnée en France par deux mille ans de travail ? »* (6)

La civilisation des mégalithes

C'est après la dernière période glaciaire, au cours du VIIIe millénaire avant notre ère, que le territoire de l'Europe occidentale et celui de la future France vont prendre la physionomie qui va conditionner en grande partie leur devenir. Le climat froid continental cède devant le climat atlantique tempéré qui est encore le nôtre. La steppe et la taïga, pleines de chevaux et de troupeaux de rennes, sont remplacées par les taillis de noisetiers, la haute forêt de chênes et de hêtres que parcourent de petites hardes de cerfs, de chevreuils et de sangliers. Contrairement à ce que l'on peut imaginer, le réchauffement n'a pas entraîné dans l'immédiat une amélioration de la vie humaine. *« Il aura sérieusement mis à mal,* souligne Braudel, *les civilisations en place des grands chasseurs »*, celles à qui l'on doit les merveilles de l'art rupestre. Plus de troupeaux de rennes ou de chevaux faciles à capturer. Il faut s'habituer à une flore nouvelle. Les nourritures changent. Longue période d'adaptation, mais aussi de rupture.

Avec l'arrivée, au Ve millénaire avant notre ère, de colonisateurs venus du Danube, s'opèrent les grands changements qui vont marquer de façon indélébile le devenir européen. Les nouveaux venus constituent des petites communautés qui maîtrisent parfaitement les techniques agricoles. Ce sont des défricheurs de forêts, des éleveurs de bœufs et de porcs, des fabricants de poteries. Ce sont eux les créateurs, voilà sept mille ans, antérieurement à l'architecture de pierre de la Méditerranée orientale, y compris l'Egypte, de la civilisation mégalithique, non seulement dans l'actuelle Angleterre, en Bretagne, mais dans toute l'Europe de l'Ouest. Cette culture n'a pas livré ses secrets, mais, dans bien des cas (Stonehenge, Carnac, Kergoran), le doute n'est pas permis : il s'agissait d'un culte solaire, celui qui sera désormais commun à toute l'Europe préchrétienne sous des vocables variés (7).



Dame à la résille de Brassempouy, Landes. Charmante statuette en ivoire représentant l'une de nos ancêtres âgée de 20 000 ans.
Musée de Saint-Germain-en-Laye.
Photo Hurault-Roger-Viollet.



Sites des IVe et IIIe millénaires. Ils signalent une première esquisse de civilisation « nationale », la culture chasséenne ayant alors instauré de vifs échanges et recouvrant presque tout le territoire (sauf l'Est). (D'après J. Guilaine)

L'univers cohérent des Indo-Européens

C'est vers la même époque que l'on observe les prémices du premier âge du métal, qui commence dans les Balkans (culture proto-indo-européenne de Vinca, près de Belgrade). Cette production gagne l'Europe occidentale et le territoire « français » dans le cours du IIIe millénaire avant notre ère. Elle est associée à la culture campaniforme (poteries en forme de cloche renversée), que Braudel salue comme la manifestation d'une première « unité européenne » reposant sur des populations omniprésentes. Jean Guilaine estime que celles-ci furent les propagatrices en Europe occidentale des langues indo-européennes et de la vision du monde qu'elles véhiculent (8). L'investissement par les peuples indo-européens s'achèvera avec la brillante civilisation du bronze, dans le cours du IIe millénaire avant J.-C.

Ce qui distingue d'abord les Indo-Européens, c'est la matrice d'une langue commune, d'où dériveront au hasard des expéditions, des invasions et des échanges, tous

les parlers d'Europe, grecs ou slaves, latins ou germaniques (9).

Emile Benvéniste a établi que tous les mots indo-européens reposent sur des racines invariablement formées de deux consonnes entourant une voyelle. Cette langue porte en elle un système de pensée cohérent.

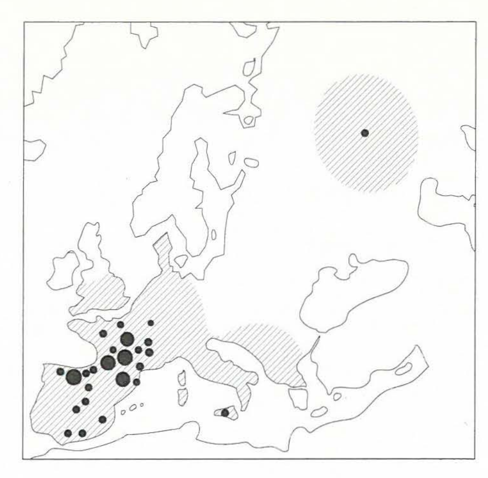
Explorant les textes les plus divers de l'ancienne mythologie indo-européenne, Georges Dumézil a montré dans ces légendes un système organisateur, la fameuse distinction des trois fonctions. Les Indo-Européens distinguaient dans la société, et d'abord dans leur Olympe, le domaine de la magie religieuse assimilé à la souveraineté, celui de la guerre qui lui est associé, celui de la production et de la fécondité : trilogie qui rend compte de la répartition sociale primitive comme du rôle respectif des dieux. Quatre mille ans avant Descartes, cette volonté de mettre le monde en ordre montre aux origines de notre monde un principe de rationalisation cohérente qui fera aux époques historiques l'originalité des peuples européens et du peuple français parmi eux.

Les Indo-Européens apportent encore un panthéon de divinités mâles, le culte des ancêtres et une organisation patriarcale hiérarchisée. Ils sont à l'origine d'inventions aussi remarquables que la cité (et le citoyen) grecque, l'Etat romain ou la structure des trois ordres qui, après le monde celte, s'épanouira en Europe, du Moyen Age aux temps modernes.

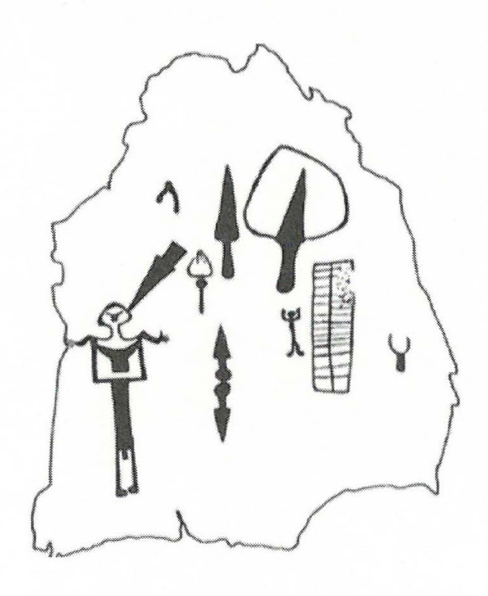
Au début du 1[er] millénaire, avec une nouvelle vague de conquérants indo-européens, voici qu'arrivent les hommes du fer. Doriens en Grèce, Celtes partout ailleurs.

Le peuple celte original s'est formé entre Rhin et Danube avant même l'âge du bronze. Il va essaimer dans plusieurs directions, vers la future Gaule, vers les îles britanniques, l'Espagne, l'Italie, les Balkans et au-delà. Les Celtes sont les premiers hommes à dominer l'art équestre. Mais ils sont aussi des forgerons experts, inventeurs du procédé de carbonisation qui transforme le fer en acier, des artisans d'une habileté consommée et qui plus est, nous dit Braudel, *« les porteurs de mythes brillants, d'une religion et d'une culture originales, d'une langue indo-européenne qui leur est propre »*. Bref, ce sont *« nos ancêtres les Gaulois »*.

L'expansion celtique se fait sans rupture, sinon sans heurts, sur plusieurs siècles. Les Celtes vont faire du territoire « français » l'un des foyers de leur culture, créant des distinctions durables entre pays, celui des Carnutes (Chartres) celui des Bituriges (Bourges) ou celui des Arvernes (Auvergne).



L'art rupestre figuratif animalier, 15 000-10 000 av. J.-C. Il est présent surtout en France et dans le nord de l'Espagne.



Gravures rupestres de la Vallée des Merveilles. Plus de cent mille gravures du début de l'âge de bronze (1800 à 1500 av. J.-C.) ont été martelées sur les parois et les rochers de deux hautes vallées, entre 2000 et 2600 mètres d'altitude, autour du mont Bego, au-dessus de Tende (Alpes-Maritimes) : la vallée des Merveilles et la vallée de Fontanalba. Le colloque réuni à Tende en juillet 1991, avec la participation d'une centaine de spécialistes, a présenté une explication cohérente de cet ensemble extraordinaire en le situant dans le vaste cadre du monde indo-européen. Grâce à la méthode de Georges Dumézil, à qui le colloque de Tende a rendu un hommage appuyé, les dizaines de milliers de gravures apparaissent comme un tout cohérent, une représentation de l'univers telle que la dépeint Hésiode (VIII[e] siècle av. J.-C.). Selon la formule d'Yvonne Rebeyrol, « les gravures du mont Bego sont le livre d'images d'une pensée religieuse encore proche de la naissance, mais déjà structurée ».

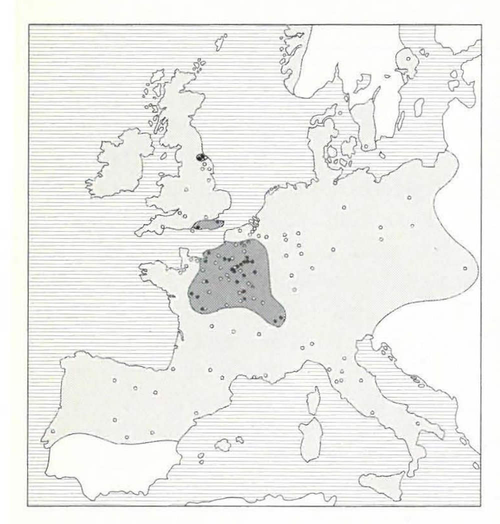
Celtes ou Gaulois, ce sont les mêmes peuples. Appelés Keltoï par les Grecs, ils sont nommés Galli par les Romains. De la Bavière aux Pyrénées, ils se mêlent aux populations antérieures qui appartiennent elles-mêmes, généralement, au même fonds indo-européen. La Celtie ne se limite pas à la Gaule, et la séparation entre Celtes et Germains n'est pas aussi nette qu'on le dit. Jusqu'à la latinisation des Celtes (après le I[er] siècle), il n'y a pas de véritable distinction entre eux. Les rois des Cimbres et des Teutons portent des noms celtiques. La distinction se fera entre Celtes (ou Germains) d'en deçà du *limes*, devenus des Gallo-Romains plus ou moins christianisés, et ceux d'au-delà qui s'étaient maintenus dans leurs coutumes, leur langue et leurs croyances religieuses.

La liberté d'agir à son gré

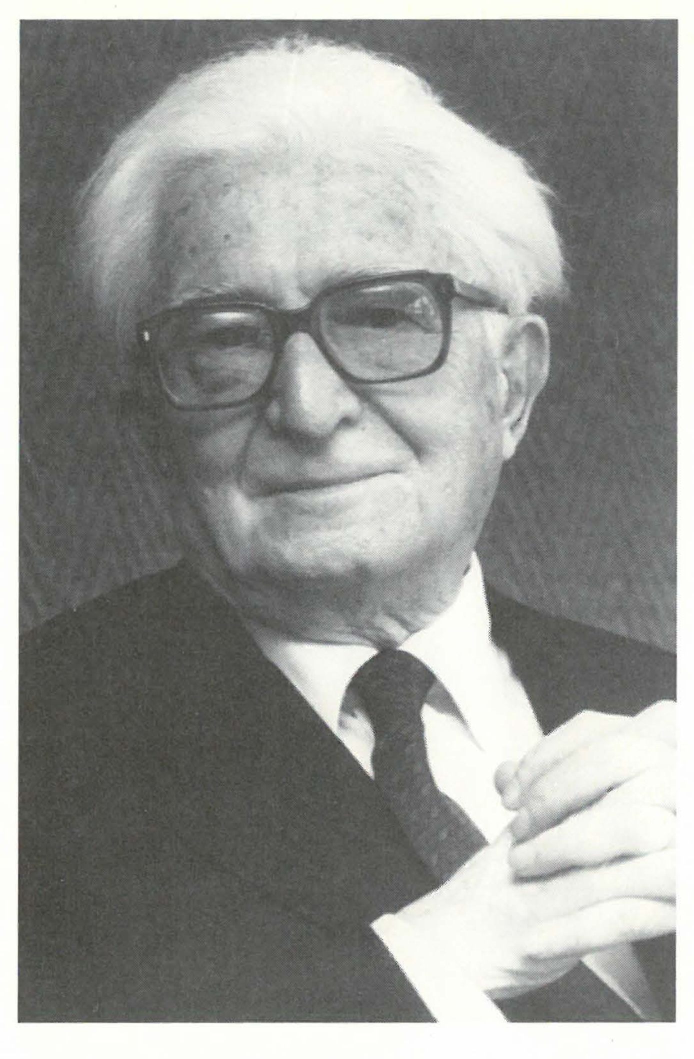
Dès ce moment, on peut dire que, pour l'essentiel, la composition ethnique de la population « française » est assise. Les apports romains et germaniques ultérieurs, si importants sur les plans culturel et politique, ne la modifieront guère. Ils ont en commun avec les Celtes le même fond de langues indo-européennes et le mode de pensée qu'elles véhiculent.

L'expansion de la puissance franque, de Clovis à Charlemagne, s'est faite autant en direction de l'est, au-delà du Rhin, qu'à l'ouest et au sud, en Gaule. Le royaume unitaire franc de Charlemagne est dirigé d'Aix-la-Chapelle et englobe toutes les parties de la Gaule et de la Germanie, de l'Elbe aux Pyrénées. On y parlait le latin populaire, transformé en roman par les gosiers gaulois et francs, ou encore le celtique et le germanique, ce qui ne gênait personne.

Après le partage de l'empire de Charlemagne entre ses trois fils, la Francie qui allait devenir plus tard le royaume capétien, se trouve, suivant le mot de Joris von Lohausen, dans la position exceptionnelle d'une île affermie au sein de l'Occident. Les Allemands, les Espagnols et les Italiens devaient faire face aux Slaves, aux Magyars, aux Sarrasins et plus tard aux Mongols et aux Turcs. *« La nécessité leur dicta leur façon d'agir*, explique Lohausen. *La France seule jouissait de la liberté d'agir à son gré : proclamer les croisades et les droits de l'homme, construire des toits abrupts et diviser ses jardins en figures géométriques. Cette liberté engendra le style*



La carte du gothique.
La trame foncée donne l'ère du premier art gothique au XIIe siècle (cercles noirs), la trame plus claire montre l'expansion de l'art gothique au XIIIe siècle (cercles blancs). Les triangles localisent les monuments détruits.



A ceux qui font de la France une simple idée ou un vague principe moral, Fernand Braudel répond dans L'identité française *: « Comme si l'histoire n'allait pas jusqu'au fond des âges, comme si préhistoire et histoire ne constituaient pas un seul processus, comme si nos villages ne s'enracinaient pas dans notre sol dès le IIIe millénaire av. J.-C., comme si la Gaule n'esquissait pas à l'avance l'espace où la France allait grandir, comme si le départ du Rhin au Ve siècle par les peuplades germaniques [...] ne constituait pas à des siècles et des siècles de distance un trait contemporain vivant [...], comme si, dans notre sang, dans notre vie, l'hématologie rétrospective ne décelait pas la trace même des lointaines « invasions barbares », comme si croyances autant que langues ne venaient pas vers nous des siècles obscurs du plus lointain passé. »*

Paysans des Charentes : l'esprit de la France

« Je ne sais quel effluve du sol a cette action sur les êtres, ni exactement d'où vient cette influence. Ce n'est pas l'éducation, ni des punitions et des récompenses, ni aucun dressage qui ont formé des êtres si délicats, ces nuances d'âme toutes personnelles, comme spontanées et qui semblent presque inconscientes. Les plus superficielles, le tact, la politesse, sont bien inscrites dans la personne et, je crois, ineffaçables. [...]

L'esprit de la France est en sûreté. Elle avait, voilà trois cent ans, un visage déjà bien dessiné, une langue achevée, une société, une littérature, plusieurs royautés très éclatantes ; ces choses ont duré presque sans interruption et elles demeurent non seulement dans l'art de certains, mais, comme il convient à toute distinction vraie, dans la chair même du pays, la texture de son menu peuple. »

JACQUES CHARDONNE
Chronique privée de l'an quarante,
Ed. Stock, 1941.

compassé et le badinage propres à sa culture, son exubérance autant que d'occasionnelles manifestations d'arrogance, et sa foi naïve, bien que profondément enracinée, dans la valeur universelle et sans réserve du style de vie français. » Au XIIe siècle, Paris compte 200 000 habitants. C'est la plus grande cité occidentale. Elle profite du souvenir du plus vénérable sanctuaire druidique, du prestige de rois vainqueurs sur les champs de bataille, d'une université dont l'autorité est inégalée dans la chrétienté, d'une richesse assurée par les foires de Champagne. Au XIIe siècle, c'est du cœur de la France que part vers toute l'Europe le mouvement de l'art gothique. De cette époque date la certitude d'être un centre qui a pu survivre à tous les bouleversements. De fait, la France a survécu à la puissance espagnole et à celle de l'Autriche, à la montée de l'Amérique, à la formation de l'Empire britannique et à l'irruption de la Russie parmi les puissances occidentales. Le français était la langue de l'Europe, celle de la bonne société, des cours et de la diplomatie. Cela se maintint jusqu'aux jours où le centre de gravité de monde déserta l'Europe, peu après la Première Guerre mondiale.

L'image d'une France puissante, porteuse d'un « message » pour le genre humain, telle que la peignait l'enseignement obligatoire de la IIIe République, s'est progressivement effritée depuis les lendemains de 14-18 jusqu'à la fin de la guerre d'Algérie. Entre-temps, le traumatisme de 1940, jamais guéri, a définitivement rivé la conscience du déclin.

Sevrés de discours sur une grandeur de moins en moins perceptible, les Français se sont réveillés dans un drôle de monde où leurs repères s'étaient comme évaporés.

Un sentiment nouveau, fort et serein

Les anciennes « valeurs universelles » de 1789 n'ont pas mieux résisté au temps, comme l'ont bien montré les pitreries du Bicentenaire et l'effondrement sans gloire du communisme soviétique, héritier en ligne directe des Lumières revues et corrigées par les Jacobins.

Tout cela laisserait au cœur un vide assez angoissant si le remède n'était venu de lui-même avec un retournement de la conscience nationale.

Tandis qu'expire un nationalisme arrogant



En 1653, les chefs de la Fronde se soumettent au roi et à la régente. Le jeune Louis XIV est âgé de quatorze ans. Sa mère, Anne d'Autriche, assure la régence depuis la mort de Louis XIII, en 1643. La souvenir de toutes les mères italiennes, allemandes ou espagnoles de nos rois souligne, si l'on y songe, l'identité européenne de la France. (Gravure BN, photo Roger-Viollet)

et agressif, hérité des guerres de la Révolution, on assiste à la naissance d'un sentiment nouveau, une curiosité passionnée pour la singularité française. Il s'accompagne d'un besoin diffus d'enracinement, d'un souci de préserver et de dynamiser ce qui subsiste en France d'authenticité et de beauté. Pour preuves, toutes les initiatives, si contradictoires soient-elles, en faveur du patrimoine, de l'environnement, des traditions ou d'un réveil régional. Suivant le mot de Pierre Nora, tout se passe comme si la France cessait d'être une histoire qui nous divise pour devenir une culture qui nous ressemble.

Dans cette perspective nouvelle, le passé ne s'inscrit plus en terme d'oppositions mais de complémentarités. La France n'apparaît plus, par exemple, comme le celtisme *ou* la latinité, la république *ou* la royauté, mais comme le celtisme *et* la latinité, le classicisme *et* le romantisme, la république *et* la royauté, Descartes *et* Rabelais, Voltaire *et* de Maistre, Renan *et* Barrès. Ce mouvement est le contraire du chauvinisme. Il n'est dirigé contre personne. Il est approfondissement et affirmation de soi. Il génère la force et la sérénité. Il est ce que l'on appelle l'identité.

D.V.

---

1. *Dominique Barthélémy,* L'Ordre seigneurial, XI-XIIe siècles, *Seuil, « Points-Histoire », 1990.*

2. *François Furet et Mona Ozouf,* Dictionnaire critique de la Révolution française, *Flammarion 1988.*

3. *Robert Muchembled,* Culture populaire et culture des élites dans la France moderne, XVe-XVIIIe siècles, *Flammarion, 1978.*

4. *Fernand Braudel,* L'Identité de la France, *tome 3, Flammarion-Arthaud.*

5. *Joris von Lohausen,* L'empire et la puissance, la géopolitique aujourd'hui, *Livre-club du Labyrinthe, 1985.*

6. *Pierre Chaunu,* La France : histoire de la sensibilité des Français à la France, *Robert Laffont, 1982.*

7. *Cf. Colin Renfrew,* Les origines de l'Europe, *Flammarion, 1984. Les datations au carbone 14 contrôlées par la dendrochronologie (étalonnage comparatif des cercles de croissance des arbres) ont complètement modifié depuis les années 60 les datations des monuments mégalithiques, dont l'ancienneté a été reculée de plus de deux millénaires.*

8. *Jean Guilaine,* La France d'avant la France, *Hachette, 1980.*

9. *Cf. Jean Haudry,* Les Indo-Européens, *Que sais-je ? n°1965.*

Vivre ensemble

Après la défaite de 1870, Renan définit la nation comme « le désir de vivre ensemble ». Il s'agissait de riposter ainsi à l'annexion de l'Alsace et de la Lorraine par l'Allemagne qui s'était faite sans tenir compte du vœu de la population. Aujourd'hui, ce discours de circonstance est parfois opposé à la définition de Barrès sur « la terre et les morts ». En réalité, les deux notions sont complémentaires. Celle de Renan n'était qu'une formulation du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes. Pour que ce droit puisse s'exercer, faut-il encore qu'il y ait un peuple !

La fleur de lis et le drapeau tricolore

Avant d'être la France, la Gaule n'avait pas d'emblème propre, hormis la roue solaire, de signification religieuse, commune à l'ensemble des Celtes et à d'autres peuples indo-européens. Les troupes gauloises suivaient des enseignes dont les symboles les plus fréquents étaient l'alouette, le sanglier (voir notamment les trophées d'armes gauloises sur les bas-reliefs de l'arc de triomphe d'Orange) ou le coq, signe de vigilance ou de résurrection.

La seule figure emblématique spécifiquement française sur la longue durée fut la fleur de lis (1). Tout d'abord emblème royal d'origine celte, cette figure, reprise par le monde franc, symbolisera ensuite l'appartenance française. Lorsque Jacques Cartier, en 1534, prendra possession des terres de la future « Nouvelle France », il le fera en dressant sur le rivage une immense croix fleurdelisée. Le drapeau québecquois, emblème par excellence d'identité française, a conservé les quatre fleurs de lis de ses origines.

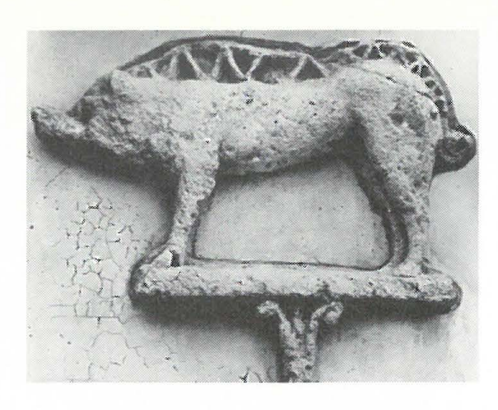
L'usage symbolique de la fleur de lis dans sa forme moderne est attesté dès les premiers Capétiens. Un portrait d'Henri Ier (né en 1008, mort en 1060) montre le roi, une fleur de lis dans la main droite. Cette représentation sera officialisée par le sceau de Philippe-Auguste (1165-1223). Un siècle plus tôt, dès Louis VI (1108-1137), un semis de fleurs de lis sur champ bleu était devenu la bannière de France. Le nombre de fleurs de lis fut réduit à trois sous Charles V (1338-1380). Disposition qui symbolisait, pense-t-on, les trois états constitutifs du royaume. Ces armes parlantes n'ont pas été remplacées. Sans doute étaient-elles irremplaçables. Depuis 1870, en dehors de l'allégorie creuse, variable et passablement ridicule de « Marianne », la République française ne possède plus de signe distinctif ni d'armes nationales. Le faisceau à la hache du licteur de la république romaine (et de l'Italie fasciste), qui apparaît parfois sur des documents administratifs, n'a aucun caractère officiel.

Le drapeau de Jeanne d'Arc a été décrit par elle-même, le 28 février 1431, au cours de son procès devant un tribunal d'Eglise, sur accusation d'hérésie et de sorcellerie : « J'avais une bannière dont le champ était semé de lis ; le monde y était peint d'un ange de chaque côté ; elle était d'une étoffe blanche appelée "bocassin". » *Sous l'influence de l'héroïne, le blanc devint la principale couleur nationale jusqu'à la Révolution. Il s'est maintenu au centre du drapeau tricolore. Croquis du greffier sur une page du registre du procès de la Pucelle* (Roger-Viollet).

Trois couleurs symboliques de l'histoire française

En revanche, la France possède un drapeau bien à elle, célèbre dans le monde entier, qui associe symboliquement les trois couleurs traditionnelles de son histoire. Le bleu de la cape de saint Martin et de la bannière de France depuis Clovis. Le blanc du drapeau de Jeanne d'Arc, de l'écharpe d'Henri IV et des régiments de l'Ancien Régime. Le rouge de Charlemagne, de la croix des croisades et de l'oriflamme de guerre de Saint-Denis, symbole christianisé du centre spirituel de la Gaule indépendante.

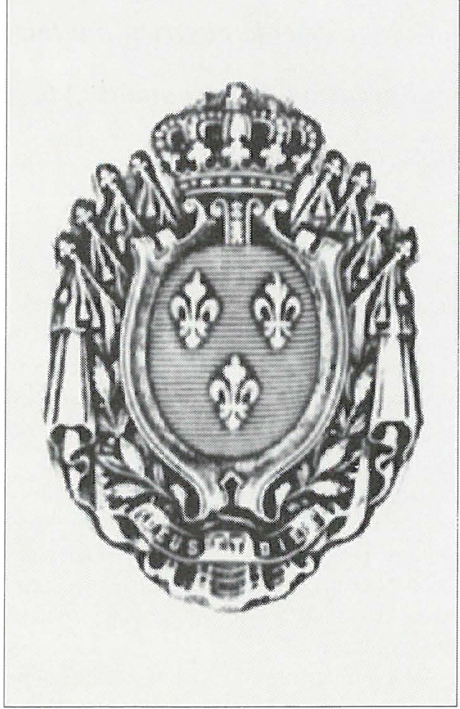
Le bleu restera, par excellence la couleur de France (« bleu de France »). Depuis le XVIIe siècle, le blanc était la couleur distinctive des armées royales : croix blanche avec les couleurs du régiment aux quatre quartiers. Cette même croix blanche a été conservée pour le drapeau du Québec. Le bleu, le blanc et le rouge, couleurs de la livrée royale, se trouveront associés dans une infinité de combinaisons sur les drapeaux des guerres de la Révolution et de l'Empire.



Enseigne gauloise au sanglier sur le plus ancien des arcs de Narbonne, Ier siècle av. J.-C. Musée lapidaire de Narbonne (Jean Roubier/ Archives Photeb).

Les fleurs de lis des armes de France

Tout d'abord emblème royal d'origine franque, la fleur de lis deviendra emblème français. Un semi de fleurs de lis en or sur champ carré bleu était devenu la bannière de France sous Louis VI (1108-1137). Le nombre en fut réduit à trois sous Charles V (1338-1380), afin de symboliser, pense-t-on, les trois états constitutifs du royaume. Ces armes parlantes n'ont pas été remplacées.



Le drapeau tricolore, adopté par Napoléon, sauvé par Lamartine

Pourtant, ce sont les couleurs de la ville de Paris (depuis le XVe siècle) qui sont à l'origine du premier drapeau tricolore. Le 18 juillet 1789, Bailly, maire de Paris, épingla sur la cocarde blanche que portait Louis XVI la cocarde rouge et bleue de la milice parisienne constituée cinq jours plus tôt. Le roi adopta la nouvelle cocarde. Il la portait lorsqu'il vint saluer la foule devant l'Hôtel de Ville. En revanche, la disposition et l'ordre des trois bandes verticales bleu, blanc et rouge ne furent officiellement adoptés qu'en 1812, par Napoléon, pour les drapeaux de ses régiments.

Après l'intermède de la Restauration, le drapeau tricolore ne devait plus cesser d'être l'emblème national. Il fut cependant menacé par la révolution de 1848 dont les partisans voulaient adopter le drapeau rouge. Le Bourguignon Alphonse de Lamartine, poète et homme politique, sauva le tricolore. Lorsque la foule massée devant l'Hôtel de Ville de Paris brandit des drapeaux rouges en exigeant leur adoption, il s'écria : *« Si vous me prenez le drapeau tricolore, vous me prenez la moitié de la grandeur de la France ! Je m'opposerai jusqu'à la mort à ce drapeau de sang... Car le drapeau rouge n'a fait que le tour du Champ-de-Mars traîné dans le sang des patriotes* [allusion à la fusillade de 1790], *tandis que le tricolore a fait le tour du monde répandant le nom, la gloire et la liberté de la Patrie ! »* Depuis cette époque, le drapeau national n'a plus changé.

D.V.



Sceau de Philippe-Auguste. Bien avant son règne, la fleur de lis était devenue le symbole du royaume de France.

---

(1) Cf. Anne Lombard-Jourdan, Fleur de lis et oriflamme, *Presses du CNRS, Paris 1991.*



Symbole de la patrie mais aussi du devoir, de la souffrance et de l'abnégation du soldat, l'un des drapeaux héroïques de la bataille de Verdun (1916). A gauche, le général Pétain, commandant en chef et artisan de la victoire. Dans la mémoire des combattants de la Grande Guerre, il restera par excellence le chef humain et victorieux, proche des hommes, économe de leur vie.

La France des peuples et des pays

PAR PIERRE MAUGUÉ

La France est le pays d'Europe qui a achevé le plus tôt son unité nationale, mais, même après que la Révolution aura proclamé l'unité et l'indivisibilité de la nation française, la diversité de sa population continuera d'être une réalité. Sous le Second Empire, Proudhon pouvait écrire : *« La nation française actuelle se compose d'au moins vingt nations distinctes et dont le caractère observé chez le peuple et chez les paysans est encore fortement tranché. »* A la même époque, Michelet tenait à souligner la réalité de l'unité française, mettant en relief non seulement les différences, mais les affinités, les complémentarités qui existent entre les diverses populations. Il écrivait ainsi à la fin de son *Tableau de la France* : *« La conquête peut attacher ensemble, enchaîner des parties hostiles, mais jamais les unir. La conquête et la guerre n'ont fait qu'ouvrir les provinces aux provinces, elles ont donné aux populations isolées l'occasion de se connaître ; la vive et rapide sympathie du génie gallique, son instinct social ont fait le reste. »*

Toute littéraire qu'elle paraisse, la référence que fait incidemment Michelet au génie « gallique » n'est pas sans intérêt. En effet, la première empreinte unitaire clairement identifiable qui fut donnée au territoire qui constitue aujourd'hui la France le fut bien par les Gaulois, c'est-à-dire par les Celtes, qui s'implantent en Gaule au cours du premier millénaire avant Jésus-Christ. S'étant d'abord établis à l'Est du pays, ils vont progressivement s'étendre jusqu'à couvrir tout le territoire du Rhin aux Pyrénées et des Alpes à l'Océan. Leur implantation sera toutefois plus faible à mesure qu'ils avanceront vers le sud, où ils ne pourront pas toujours assimiler totalement les populations établies antérieurement (Ligures, Ibères, Vascons). (1) Ainsi, des trois régions entre lesquelles, selon César, se répartit le territoire gaulois (Belgica, Aquitania et Celtica) (2), l'Aquitania sera la moins celtisée, alors que la Belgica et la Celtica affirmeront toutes deux un caractère franchement celtique. (3)

Bien qu'il n'y eût pas d'unité politique de la Gaule à l'époque celtique, il existait chez tous les Celtes qui l'habitaient un sentiment de leur parenté originelle et de leur communauté qui, comme chez les Grecs, se fondait essentiellement sur l'identité de langue et de religion. Au moment où la Gaule indépendante va disparaître, vaincue par les légions romaines, les peuples gaulois donneront d'ailleurs une dernière fois la preuve des liens qui existent entre eux en envoyant à Vercingétorix, assiégé dans Alésia, une armée de secours dont les contingents proviendront de pratiquement toutes les parties du territoire qui n'étaient pas encore tombées sous la domination romaine. (4)

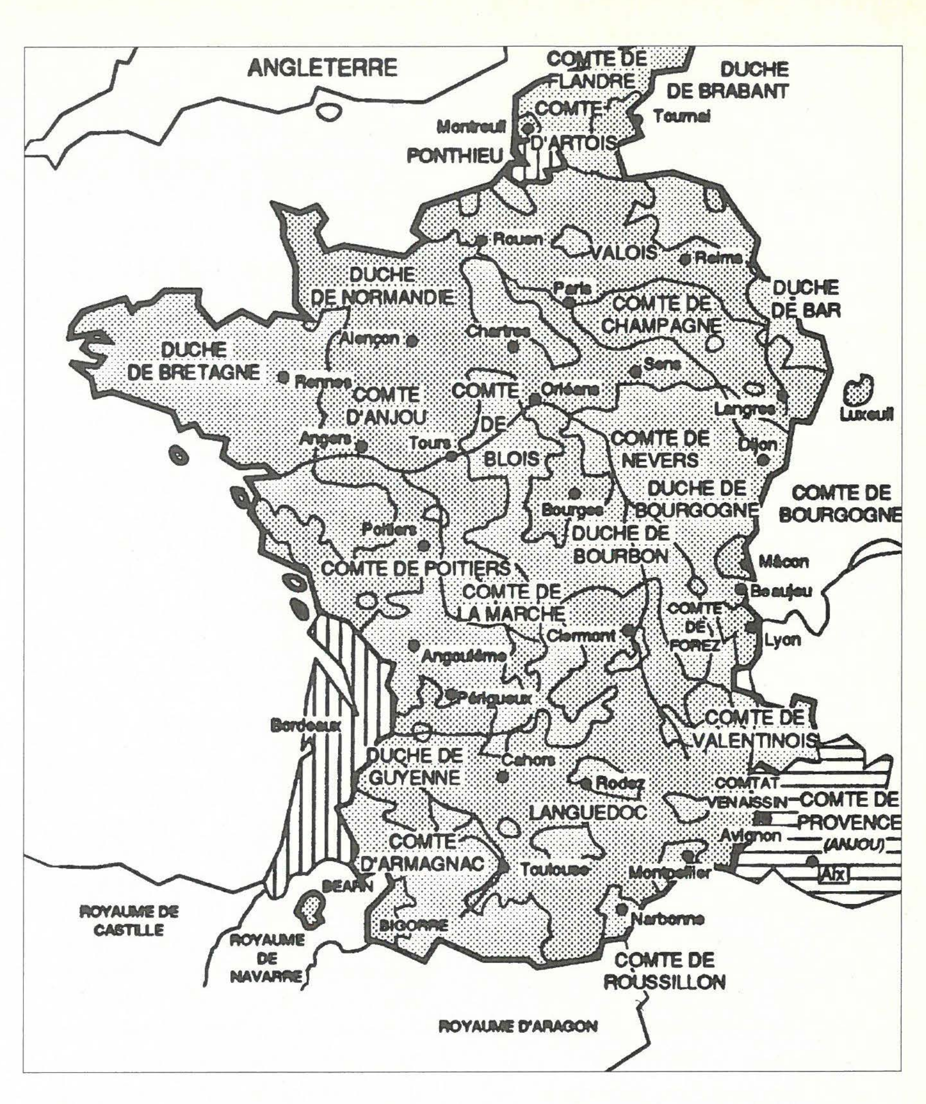
Après la chute d'Alésia et des soulèvements isolés, efforts attardés de la résistance gauloise, la Gaule assimila à sa façon la civilisation romaine et deviendra l'une des provinces les plus actives du monde romain d'Occident.

Mais si l'aristocratie s'est assez vite latinisée, les habitudes gauloises demeurent solides

dans le peuple. C'est ainsi que les terres semblent avoir toujours été mesurées en arpents (*arepennis*) gaulois, et que le costume gaulois, braie et saie, survécut à l'époque romaine et restera celui des campagnes jusqu'au XIX[e] siècle. Quant à la langue gauloise, elle va longtemps survivre à côté du latin et n'était pas encore complètement éteinte au VI[e] siècle. (5)

Dans le domaine religieux, les croyances et les rites anciens vont subsister. On verra ainsi les anciens dieux celtiques s'agréger au panthéon romain, puis survivre sous un nouvel habillage au sein même du christianisme. « *Quand,* écrit Renan, *on parcourt tel canton écarté de la Normandie ou de la Bretagne, qu'on s'arrête à chacune des chapelles consacrées à un saint local et qu'on se fait rendre compte par les paysans des spécialités médicales de chacun de ces saints, on se rappelle ces innombrables dieux gaulois qui avaient des fonctions toutes semblables et on en arrive à croire que, dans les couches profondes du peuple, la religion a, en somme, peu changé.* »

La présence romaine n'a donc pas fait table rase de l'identité gauloise. Comme le soulignait Camille Jullian dans son petit livre *Gallia*, « *la configuration du pays portait à l'unité ; les siècles de vie romaine ont fortifié l'habitude de la communauté... Qu'on lise les écrivains du Bas-Empire... et l'on verra comment aux yeux des contemporains la Gaule formait un Etat homogène et compact* ».



La France des provinces à l'avènement de Philippe VI de Valois (1328)

Migration des peuples et convergences indo-européennes

Les invasions germaniques du V[e] siècle, qui ne furent en fait que le paroxysme d'un processus de migration commencé dès le II[e] siècle, ne constituèrent pas véritablement une rupture dans l'histoire de la Gaule (voir l'article de Pierre Vial).

Si dans un premier temps, les Alamans, Burgondes, Wisigoths et Francs qui s'établissent sur différentes parties du territoire vont briser l'unité de la Gaule romaine, les Francs vont très vite, dès le règne de Clovis, s'affirmer comme les successeurs du pouvoir laissé vacant par l'effondrement de l'Empire romain, et soumettre les Alamans (Tolbiac, 496) et les Wisigoths (Vouillé, 507).

Deux siècles après Clovis, Charles Martel, grand-père de Charlemagne, assure la domination franque sur tout le territoire de la Gaule. Solidement implantés au nord de la Loire depuis plus de deux siècles, les Francs, sous sa conduite, arrêtent l'invasion à Poitiers (732), occupent la Bourgogne et pacifient le Languedoc et la Provence.

La Bretagne continue toutefois à échapper au pouvoir des rois francs. Les Bretons, peuple celtique, qui devant l'invasion des Angles et des Saxons ont fui aux V[e] et VI[e] siècles la Bretagne insulaire (future Grande-Bretagne) et se sont installés sur le territoire de l'Armorique (future Bretagne), vont en effet refuser de reconnaître la suzeraineté des rois francs et livrer contre eux d'interminables combats. (6)

Enfin, la dernière invasion qui va contribuer à dessiner le visage de la France actuelle est celle des Vikings, ou Normands (Nordman = hommes du Nord). Venant de Scandinavie, ils pénètrent sur le territoire de la Gaule franque par les estuaires des principaux fleuves : Seine et Loire. En 886, ils assiègent Paris, et en 911, au traité de Saint-Clair-sur-Epte, Charles le Simple cède à leur chef, Rollon, le pays actuellement connu sous le nom de Normandie, où ils feront souche et s'assimileront, se révélant d'excellents organisateurs. (7)

Après ce qu'il est convenu d'appeler « les grandes invasions », le territoire qui va constituer la France a acquis la composition ethnoculturelle qui demeurera fondamentalement la sienne jusqu'à l'époque contemporaine : substrat celtique, qui constitue la base de son peuplement ; apport latin, très faible sur le plan ethnique, mais considérable sur le plan culturels ; apport germanique qui, très variable selon les régions, atteignit selon Walther von Wartburg 15 à 25 % de la population dans certaines parties du Bassin parisien. C'est à cet apport germanique que la France doit son nom, ainsi que l'institution monarchique qui sera, pendant des siècles, l'instrument de son unité politique.

Mais cette diversité a un dénominateur commun puisque Celtes, Latins et Germains appartiennent à la grande famille des peuples indo-européens, dont la communauté culturelle et idéologique a été mise en lumière, en particulier par Georges Dumézil (8). Cette origine culturelle et idéologique commune fut certainement un des facteurs qui, après les affrontements, facilita la cohabitation et finalement la

Les chansons de geste, instrument d'unité nationale

« Voici cependant un fait essentiel. Au XI[e] siècle, le territoire de la France est morcelé linguistiquement comme politiquement. Au sud, dans le Limousin, en Auvergne, dans le bassin de la Garonne, dans le bassin du Rhône en aval de Lyon, se parlent les dialectes que l'on groupe sous le nom de langue d'*oc*. Au nord, le territoire de langue d'*oui*, se divise en dialecte de l'Ile-de-France, en dialectes normand, champenois, picard, wallon, lorrain, franc-comtois, poitevin, bourguignon, angevin. Dans le domaine de langue d'oc devait fleurir une littérature distincte ; dans le domaine de langue d'oui, la nation sut se constituer de très bonne heure, par-dessus les diversités provinciales et le foisonnement des patois, une langue commune. Dès le XI[e] siècle, il faut compter avec cette grande et réelle entité, la littérature française : il serait impardonnable d'oublier son rôle comme instrument de l'unité nationale.

La Chanson de Roland exprime même un sentiment patriotique si complet, si pur, si semblable au nôtre, d'une dévotion si entière qu'on ne peut se défendre d'un certain étonnement ! *France la sainte, France la gloire, France la douce, France terre des aïeux*, sont des expressions qu reviennent sans cesse comme un refrain d'amour. *Terre de France, moult estes doux pays.* Est-il possible d'exprimer avec plus de tendresse l'intime enchantement de son cœur ? »

PIERRE GAXOTTE
Histoire des Français (Flammarion)



fusion entre Gaulois et Romains, puis entre Gallo-Romains et Germains.

Les invasions des Huns et des Arabes sont perçues comme intolérables et sont repoussées

En revanche, deux invasions ont été perçues comme fondamentalement étrangères et repoussées comme telles avec force : celle des Huns et celle des Sarrasins. L'une et l'autre ont d'ailleurs laissé à travers le temps un souvenir effrayant dans la mémoire populaire.

Décrivant les Huns, l'historien latin Ammien Marcellin note *« qu'ils errent çà et là sans foyers, sans lois, sans coutumes fixes, semblables à des fugitifs »*. Contre leur invasion, c'est une véritable coalition qui se forme, et l'on put voir, à la bataille décisive des Champs catalauniques, en 451, combattre côte à côte contre Attila, des Romains et des Gaulois, sous le commandement d'Aetius, des Wisigoths, sous la conduite de leur roi Théodoric, et des Francs, avec leur roi Mérovée. Pour la première fois, autant de Romains, de Gaulois et de Germains se trouvent ligués contre un ennemi commun. Lorsqu'au cours du Moyen Age d'autres envahisseurs asiatiques, Avars ou Mongols, menaceront l'Europe, c'est toujours le souvenir de la victoire de 451 qui soutiendra l'effort de défense.

Il en fut de même face à l'invasion des Sarrasins du VIII[e] siècle, perçue comme une menace mortelle aussi bien par les Francs que par les Gallo-Romains, unis depuis le baptême de Clovis par une même religion. C'est ce qui explique l'énorme retentissement de la bataille de Poitiers (732) et de la victoire de Charles Martel qui arrêta net l'expansion musulmane en Europe.

Les rois francs et l'ébauche de l'unité française

Génération après génération, les successeurs de Clovis vont affirmer leur pouvoir sur la majeure partie de l'ancien territoire gaulois. Comme l'écrit Régine Pernoud, le royaume mérovingien dessine une première ébauche de la France (9). La conversion de Clovis est à cet égard un événement décisif. Son résultat est en effet de lui gagner la confiance des populations gallo-romaines et l'appui du clergé qui, dans toute la Gaule, maintient par sa hiérarchie la seule organisation demeurée stable en dépit de la décomposition de l'Empire. Le pouvoir royal demeure toutefois contesté au sud de la Loire, chez les peuples de langue d'oc, qui se développent de manière autonome jusqu'au XIII[e] siècle (époque de la croisade contre les Albigeois) et créent une brillante civilisation qui rayonnera sur toute l'Europe médiévale.

Les rois Francs ne vont pas chercher à détruire les structures de la société gallo-romaine préservées par l'Eglise, mais ils vont au contraire rallier à leur cause l'ancienne aristocratie. Pendant plusieurs siècles, au temps des dynasties mérovingiennes et carolingiennes, les rois francs vont ainsi respecter la personnalité des populations gallo-romaines, tout en conservant les institutions de leurs peuples germaniques qui continueront d'ailleurs à parler leur langue jusqu'au X[e] siècle. Cette politique donnera naissance à un système de personnalité des lois en vertu duquel chaque individu demeure régi par la loi de sa nation : lois germaniques pour les populations d'origine franque, burgonde ou wisigothique, droit romain pour la population gallo-romaine. (10)

Même s'il existe déjà dans la gaule franque la conscience d'appartenir à une même entité politique, elle ne s'identifie toutefois nulle part avec le monolinguisme ou l'identité de statut juridique. Tout en vivant en osmose, Francs et gallo-romains gardent le sentiment de leur origine. Ainsi, lorsque le prologue de la loi des Francs Saliens (loi salique), dont la rédaction en langue latine date du règne de Dagobert (VII[e] siècle), parle de la nation des Francs, il ne s'agit pas de toute la population du royaume des Francs, mais seulement de la partie de cette population qui est d'origine franque et qui revendique fièrement son origine.

Le système de la personnalité des lois disparaîtra au X[e] siècle, lorsque la fusion des divers groupes germaniques et gallo-romains sera parvenue à son terme. Cette fusion s'opérera toutefois dans des proportions et avec des résultats différents selon les régions de l'ancienne Gaule. Ainsi, au sud de la Loire, qui avait subi l'influence des Wisigoths, l'élément gallo-romain absorbera l'élément germanique, très minoritaire, et c'est sa langue (la langue d'oc) et un droit écrit issu du droit romain qui s'imposeront. Au nord de la Loire, où les Francs avaient continué à parler leur langue jusqu'au X[e] siècle, l'élément gallo-romain finira par imposer sa langue (la langue d'oïl), mais celle-ci, sous l'influence des parlers germaniques, s'éloignera plus que la langue d'oc du latin dont elles sont toutes deux issues ; quant au droit des pays de langue d'oïl, ce sera un droit coutumier, variable selon les provinces et



Suzanne de Bourbon, enfant, par le Maître de Moulins (vers 1480). Photo Roger-Viollet

plus ou moins teinté de droit germanique, qui survivra jusqu'à la Révolution de 1789.

Sur les franges nord et est de l'ancien territoire gaulois, des sources du Rhin à son embouchure, la langue et la culture germaniques sont désormais dominantes (Suisse alémanique, Alsace, Lorraine thioise, Rhénanie-Palatinat, Flandre, sud de la Hollande).

La patrie de l'Empire de Charlemagne qui sera attribuée à Charles le Chauve lors du Traité de Verdun (843) constitue le noyau autour duquel se développera jusqu'à nos jours l'unité française. Ainsi, du traité de Verdun jusqu'à la Révolution de 1789, la monarchie française va progressivement étendre son pouvoir sur un territoire de plus en plus vaste. Non seulement elle affirme son autorité sur les provinces (comtés ou duchés) sur lesquelles le roi possédait historiquement un droit de suzeraineté, mais elle acquerra, par la conquête ou les alliances matrimoniales, voire par l'achat, des provinces relevant jusque-là de puissances étrangères au royaume, comme l'Alsace, la Lorraine, la Franche-Comté et la Corse.

Vercingétorix : l'idée de nation en marche

« La personne de Vercingérorix étant inséparable du patriotisme gaulois qu'il incarne, ses détracteurs ont nié qu'il y ait eu autre chose avant les soulèvements anticésariens qu'un patriotisme de cité, étendu parfois à une confédération [...] Que cette façon de sentir ait existé jusqu'au milieu environ de la guerre des Gaules n'est pas invraisemblable, car si la Gaule tout entière eût été unie dès auparavant par une conscience nationale, César, à en juger par les difficultés auxquelles il a failli succomber fût-il jamais venu à bout de ce grand pays ? Mais prolonger cet état de choses jusqu'au siège d'Alésia et même après, c'est abuser de la dialectique et refuser l'évidence des faits.

Après 54, presque toutes les cités de la Gaule ayant fait l'expérience du protectorat romain, aucune ne pouvait ignorer les rigueurs de l'oppression, les exigences de l'occupant, l'atrocité des représailles exercées par le nouveau maître ; à mesure que se durcissait la domination étrangère, la résistance s'est organisée : jamais par exemple les peuples du Nord ne s'étaient complètement soumis ; si l'on ne peut affirmer que l'idée de la patrie gauloise ait été à l'origine de ces soulèvements successifs, il paraît difficile de nier qu'elle ait germé dans plus d'un esprit au moment où la majeure partie de la Gaule indépendante secoua vigoureusement le joug romain pour répondre à l'appel et se porter au secours de Vercingétorix assiégé dans Alésia.

[...] Dans l'action commune, pendant ces dernières semaines de la lutte, la notion de patrie était en puissance, l'idée de nation était en marche, pour la première fois. L'unité nationale n'était peut-être pas née comme le disaient Fustel et même Mommsen ; mais elle pouvait, à coup sûr, se réaliser. »

PAUL-MARIE DUVAL

Introduction au *Vercingétorix* de Camille Jullian, Edition du Club des Amis du Livre, Paris, 1963.

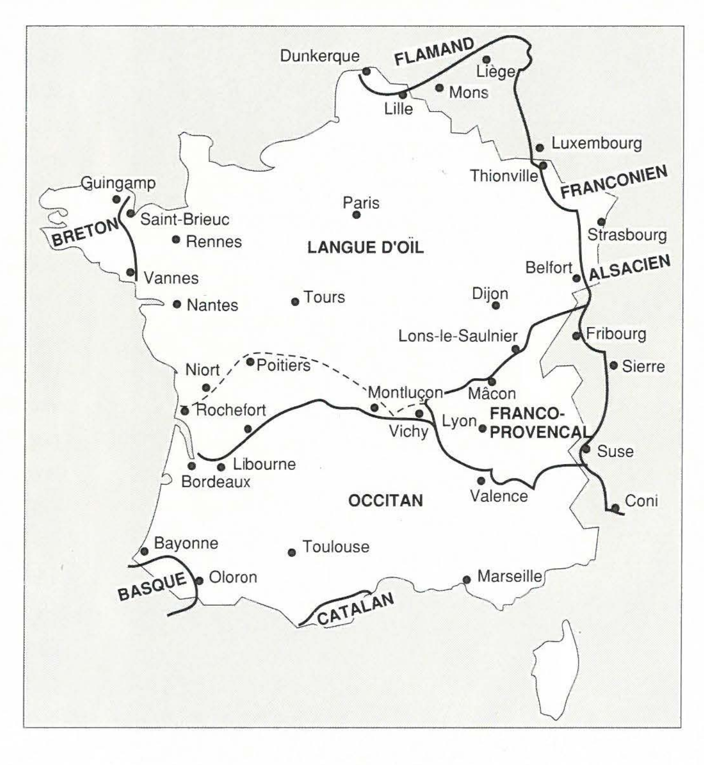
A l'exception de la Corse, ces acquisitions s'effectueront dans les limites des anciennes frontières de la Gaule. Mais si la Franche-Comté est déjà de langue française avant d'être rattachée au royaume de France (rattachement qui ne se fera pas d'ailleurs sans de fortes résistances), et si la Lorraine l'est en grande partie, l'Alsace est, lors de son annexion en 1648, aussi allemande de langue et de culture que le duché de Bade, et Perpignan aussi catalan que Barcelone.

Etre sujet d'un même roi ne signifie pas d'ailleurs, sous l'Ancien Régime, qu'on appartienne nécessairement à la même nation. Le mot « nation » (du mot latin *natus*, qui se réfère à la naissance) a commencé par désigner des peuples, c'est-à-dire des entités ethniques bien caractérisées, et il était indépendant de la notion d'Etat. Au Moyen Age, on distinguait ainsi les Français des Normands, des Picards, des Champenois ou des Bourguignons ; tous étaient considérés comme autant de « nations » au même titre que les Bretons, les Provençaux, les Anglais ou les Allemands. Si le terme « Français » prit assez rapidement une signification élargie, tendant à couvrir tout le territoire de langue d'oïl (celui où précisément l'implantation des Francs avait été la plus forte), les populations de langue d'oc vont, en dépit de l'Ordonnance de Villers-Cotterêts (1539) qui a imposé le français comme langue officielle dans tout le royaume, continuer à parler leur langue (surtout dans les campagnes) et conserver longtemps le sentiment de leur spécificité. Voyageant dans une région de langue d'oc, Racine avoue les difficultés qu'il a à comprendre la langue du pays ; il constate que, là où il se trouve, on appelle France tout le pays qui est au-delà de la Loire (11).

Les anciens groupes de population continuent de modeler le visage de la France

Au XVIIIe siècle, à l'apogée de sa puissance en Europe, le royaume de France, tout en ayant réalisé une unité qui s'incarne dans la personne du roi et l'institution monarchique, continue à s'enraciner dans la diversité des populations qui le composent. Même si dans tout le royaume la noblesse et la bourgeoisie parlent français, d'autres langues sont encore en usage dans certaines provinces, notamment dans le peuple, qui continue à vivre selon ses propres coutumes. La population du royaume se répartit alors entre différents groupes linguistiques et culturels qui, malgré la politique d'assimilation poursuivie depuis deux siècles, modèlent encore aujourd'hui le visage de la France.

Le premier groupe, le plus nombreux, est constitué des populations de langue d'oïl. Leur territoire s'étend au nord d'une ligne Bordeaux-Briançon (s'incurvant vers le nord), et déborde sur la Belgique (Wallonie). Ce territoire, auquel certains auteurs donnent le nom de « Francie », constitue le cœur historique de la France. C'est là qu'est née la langue française, qui est issue du dialecte de l'Ile-de-France et s'est étendue très tôt à toutes les régions de langue d'oïl. Au groupe de populations de langue d'oïl (Champenois, Normands, Picards, Bourguignons, etc.) se rattache le groupe des populations parlant des dialectes franco-provencaux pour lesquelles la langue française a également été très tôt la langue littéraire et de communication (Lyonnais, Bresse, Sud du Jura, Nord-Dauphiné, Savoie — rattachée à la France en 1860 — et, hors de France, la Suisse romande et le Val d'Aoste italien).



La France linguistique

Le sud du royaume est occupé par le groupe des populations de langue d'oc (anciennes provinces de Provence, Dauphiné-sud, Languedoc, Gascogne, Guyenne, Limousin, Auvergne). Dès le Haut Moyen Age, la langue d'oc fut une langue littéraire (celle des troubadours) dont l'influence s'étendait à toute l'Europe occidentale. Les populations de langue d'oc sont, comme celles de langue d'oïl ou de langue franco-provençale, issues de l'ancienne population gallo-romaine ; leur particularisme tient essentiellement au fait que l'influence germanique fut bien moindre au sud qu'au nord de la Loire. Ce rapport nord-sud (France-Occitanie) a eu une grande importance pour le développement historique de la nation, et le professeur Robert Lafont, écrivain et défenseur de la cause occitane, le qualifie de dialectique de la France. (12)

La Bretagne occupe pour sa part une position charnière. Cette province au caractère très marqué et qui fut pratiquement indépendante jusqu'en 1532 se rattache en effet, pour la moitié de son territoire, aux régions de langue d'oïl, tandis qu'une langue celtique est encore parlée à l'ouest d'une ligne Vannes-Saint-Brieuc. Par la Bretagne, l'ensemble national peut ainsi garder un contact vivant avec ses racines celtiques et se trouve mis en relation avec les peuples de Galles, d'Irlande et d'Ecosse.

Autour du bloc constitué par les régions appartenant au domaine des parlers gallo-romans (tous issus du latin qui était parlé en Gaule), gravitent plusieurs populations (Alsaciens, Lorrains germanophones, Flamands, Catalans, Basques, Corses) qui se rattachent historiquement à des aires linguistiques et culturelles dont la majeure partie est située hors du territoire français, et qui occupent, de ce fait, une place particulière dans l'ensemble national.

Ces populations sont toutes germaniques ou latines, à l'exception des Basques, dont la langue n'appartient pas au groupe des langues indo-européennes et qui sont les témoins de la plus ancienne histoire de notre continent.

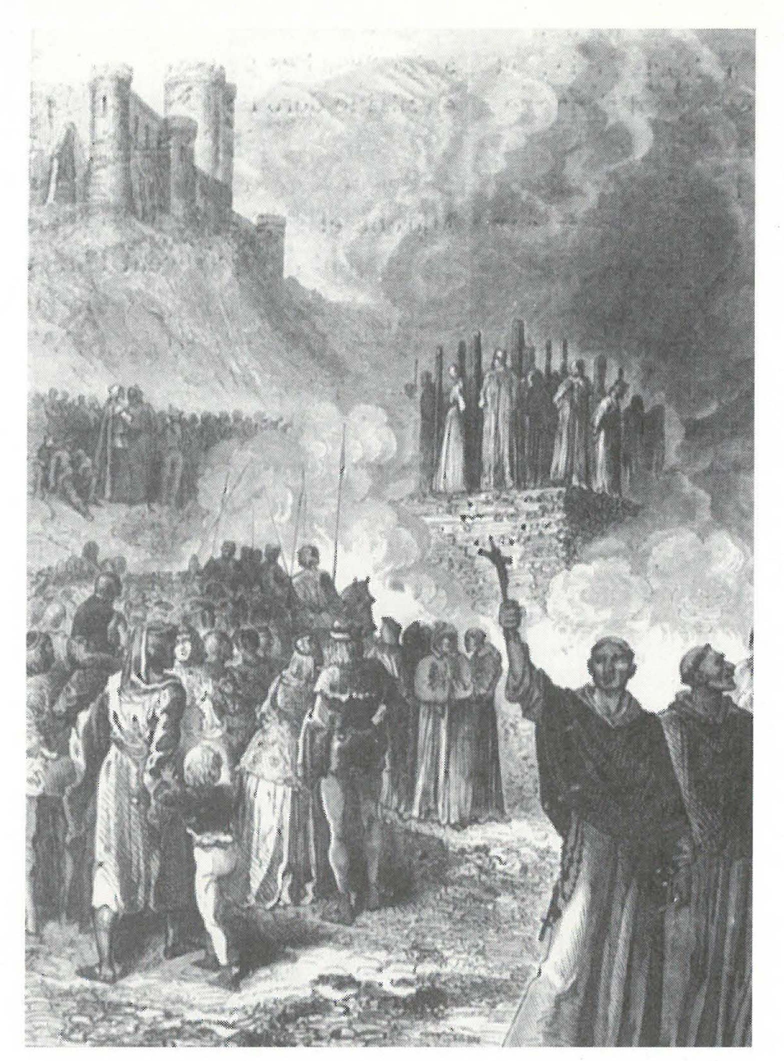
L'idéologie du XVIIIe siècle est à l'origine de l'intolérance et du totalitarisme modernes. Les révolutionnaires qui la mettent en pratique cherchent à détruire tout ce qui va à l'encontre de leur pensée dogmatique et de leur volonté d'uniformisation.

Lorsque la Révolution s'empare du mot

« nation », ce n'est pas seulement pour opposer le Tiers Etat à l'ordre privilégié de la noblesse, c'est également pour signifier que la population du royaume est, pour la première fois, conçue comme un tout indifférencié. C'est le sens qu'aura la fête de la Fédération du 14 juillet 1790 qui, malgré son nom, n'est pas destinée à « fédérer », c'est-à-dire à unir dans la diversité, mais à proclamer l'unité et l'indivisibilité de la nation française ; l'abolition des anciennes provinces et le découpage départemental procéderont d'ailleurs de la même volonté de nivellement. Dès lors, tous les particularismes deviendront suspects et les jacobins les pourchasseront jusqu'au fond des provinces, politique qui sera poursuivie par leurs successeurs (qu'ils soient de gauche ou de droite).

En détruisant les cadres juridiques des libertés locales qu'avait respectés l'ancienne monarchie, la Révolution va instituer un centralisme sans frein, destructeur de tous les particularismes. Ce centralisme autoritaire est d'ailleurs conçu comme une nécessité dès l'instant où il n'y a plus de roi pour incarner l'unité du royaume par-delà la diversité des peuples qui le composent. C'est ce qu'exprime l'abbé Grégoire lorsqu'il proclame en 1794 devant la Convention que l'unité de la république commande l'unité d'idiome. (13)

Le but ultime des assemblées révolutionnaires étant l'unification linguistique complète du territoire de la République, les peuples parlant breton, allemand, italien ou basque sont considérés comme constituant un danger pour l'unité de la république, et Barère déclare devant la Convention : *« Le fédéralisme et la superstition parlent bas-breton, l'immigration et la haine de la République parlent allemand, la contre-révolution parle italien, et le fanatisme parle basque. »* Malgré la volonté des jacobins, la politique de destruction des langues et des cultures minoritaires ne progressera toutefois que très lentement et n'entrera réellement dans les faits que beaucoup plus tard, à partir de l'institution par Jules Ferry, au début de la IIIe République, de l'enseignement primaire, laïque et obligatoire.



Bûcher de Montségur. Pour fêter Bouvines, considérée comme la première bataille de la nation rassemblée, Paris a dansé sept jours et sept nuits. Les flonflons ont-ils couvert les cris qui montaient du pays de langue d'oc ? Le pays cathare flambait dans les bûchers de l'Inquisition allumés par les barons du Nord. Rien n'autorise à l'oublier.

La religion des droits de l'homme transforme le citoyen en une entité abstraite coupée de ses racines

En fait, comme l'a relevé Alexis de Tocqueville, la révolution française *« a considéré le citoyen d'une façon abstraite, en dehors de toutes les sociétés particulières »* et elle est devenue *« une sorte de religion nouvelle, religion imparfaite, il est vrai, sans Dieu, sans culte et sans autre vie, mais qui, néanmoins, comme l'islamisme, a inondé toute la terre de ses soldats, de ses apôtres et de ses martyrs ».* (14) Une observation analogue est faite par le député libéral britannique Edmund Burke qui, opposant le pragmatisme de la Révolution anglaise de 1688 à la politique de la table rase de la Révolution française, écrivait : *« Grâce à la paresse froide de notre caractère national, nous* [Anglais] *portons encore l'empreinte de nos ancêtres. Nous n'avons pas encore été vidés et recousus pour être remplis comme des oiseaux d'un musée avec de la paille, avec des chiffons et avec de méchantes et sales hachures de papiers sur les droits de l'homme ».* (15)

S'il est vrai toutefois que la centralisation s'était déjà développée dans le royaume, sous l'influence de ministres comme Richelieu et Mazarin et de légistes royaux ou d'intendants, celle-ci fut, jusqu'en 1789, contrebalancée par les anciennes structures héritées de l'époque féodale et par la tradition aristocratique, hostile à tout absolutisme et à la centralisation du pouvoir. Jusqu'à la Révolution, la monarchie respecta ainsi les libertés dont jouissaient les pays d'Etat (comme la Bretagne et le Languedoc), les provinces réputées « étrangères » et l'Alsace, considérée comme une « province à l'instar de l'étranger effectif ».

Sous l'influence de l'esprit jacobin, qui se diffusera aussi bien à gauche qu'à droite de l'échiquier politique, la France va, à compter de la Révolution, s'orienter vers une forme d'unité conçue comme une uniformisation de toutes ses composantes. Si l'ensemble national a pu paraître, dans un premier temps, y gagner en solidité, cette négation des réalités humaines dans lesquelles il s'enracine peut être considérée comme la cause directe de l'anémie du corps vivant de la nation et, par voie de conséquences, du développement de mouvements autonomistes ou séparatistes.

L'identité française ne consiste pas en effet en l'image abstraite que prétend en donner l'idéologie jacobine et qui, conçue pour que tout le monde puisse s'y reconnaître, finit par ne plus rien signifier pour personne ; elle ne se réduit d'ailleurs pas non plus à une simple addition d'entités particulières qui auraient existé de toute éternité, et que rien ne relierait entre elles.

Pendant les mille ans d'apogée de son génie, du Xe siècle à l'aube du XXe siècle, les fondements de l'identité française demeurent inchangés

Si les fondements de l'identité française peuvent paraître complexes, ils le sont beaucoup moins qu'on ne le prétend parfois. Pendant mille ans, de la fin des invasions normandes à la Première Guerre mondiale, la composition de la population sur le territoire de la France actuelle est demeurée pratiquement inchangée ; les immigrants, peu nombreux durant cette période, proviennent pour l'essentiel de pays limitrophes et n'introduisent en fait aucun élément ethno-culturel qui n'existe déjà dans les constituants originels de la nation française. Durant ces dix siècles où elle exprime l'essentiel de son génie, la France peut ainsi être définie comme une nation aux racines celtiques sur lesquelles se sont greffés d'importants apports culturels et ethniques d'origine latine et germanique. Du fait de son histoire et de sa situation géographique, la France se trouve donc au confluent des trois ensembles ethno-culturels qui ont modelé le visage de l'Europe occidentale. C'est de leur contact sur l'ancien territoire de la Gaule et de leur fusion progressive qu'est née une nation dont la personnalité a fini par transcender ses éléments constitutifs. Mais les éléments dont la France est formée demeurent néanmoins vivants et transparaissent souvent dans le caractère de ses diverses provinces, enracinant ainsi la nation dans son sol et dans son histoire.

P.M.

1. Cf. Albert Grenier, *Les Gaulois*, Payot, Paris, 1970.
2. Cf. César, *Guerre des Gaules*, Livre I.
3. Cf. Strabon, *Geographia*, Livre IV.
4. Cf. César, *Guerre des Gaules*, Livre VII, chapitre LXXV.
5. Cf. Léon Fleuriot, *Les origines de la Bretagne*, page 56, Payot, Paris, 1988.
6. Cf. Léon Fleuriot, *Les origines de la Bretagne*, op. cit.
7. Cf. en particulier Jean Renaud, *Les Vikings et la Normandie*, Editions Ouest France Université, 1989.
8. Cf. Georges Dumézil, *Mythe et épopée, l'idéologie des trois fonctions dans les épopées des peuples indo-européens*, Gallimard, Paris, 1968.
9. Cf. Régine Pernoud, *L'unité française*, PUF, Paris, 1949.
10. Cf. Raymond Monier, *Histoire des institutions et des faits sociaux*, Editions Montchrestien, Paris, 1955.
11. Cf. Jean Racine, *Œuvres*, tome II, « Prose », page 424, La Pléiade, Gallimard, Paris.
12. Cf. Robert Lafont, *Le Sud et le Nord, dialectique de la France*, Editions Privat, Toulouse, 1971, et *Sur la France*, Gallimard, Paris, 1968.
13. Cf. Michel de Certeau, *Une politique de la langue, la Révolution française et les patois : l'enquête Grégoire*, Gallimard, Paris, 1975.
14. Cf. A. de Tocqueville, *L'Ancien Régime et la Révolution*, in *Œuvres complètes*, tome II, page 89, Gallimard, Paris, 1952.
15. Cf. Edmund Burke, *Réflexions sur la révolution de France*, commentaire de Jean-Jacques Chevallier, in *Les Grandes œuvres politiques*, Armand Colin, Paris, 1962.

D'où vient la langue française une et indivisible ?

Une langue d'origine celto-romane, digérée, transformée, élaborée par dix siècles de gosiers populaires

On n'a pas oublié les tentatives des théoriciens de la Pléiade et des humanistes de la Renaissance visant à créer une langue littéraire enrichie, comme disait Du Bellay, « des plumes d'autrui », emprunts et dérivations de mots grecs et latins. Cette méthode de l'imitation présentait des dangers que Ronsard lui-même dénonça dans la seconde préface de sa *Henriade* : certes, il faut inventer des mots nouveaux, mais *« pourvu qu'ils soient moulés et façonnés sur un patron déjà reçu du peuple »* .La remarque est capitale, il faut bien l'avouer, et Ronsard va même plus loin : *« Je t'avertis de ne faire scrupule de remettre en usage les antiques vocables, et principalement ceux du langage wallon et picard, lequel nous reste par tant de siècles l'exemple naïf* [natif] *de la langue française, j'entends celle qui eut cours après que la latine n'eut plus d'usage en notre Gaule, et choisir les mots les plus prégnants et significatifs du dit langage, mais de toutes les provinces de France... »* Rabelais, pourtant inventeur de mots issus du latin et du grec, n'avait pas attendu ce conseil pour tirer partie de tous les dialectes encore en usage à cette époque de transformation de la langue.

Cela, c'est reconnaître que la langue littéraire, officielle, académique, n'est rien si elle ne s'appuie sur la langue vulgaire, celle des campagnes, celle qui, au XVIe siècle, est utilisée par la presque totalité de la population française, incontestablement d'essence rurale. Il est un peu court de prétendre que le français vient du latin. L'italien, l'espagnol et le roumain aussi, et ce sont pourtant des langues bien différentes. En fait, tout repose sur un malentendu repris par des générations de grammairiens avant d'être élevé au rang de loi par les philologues et linguistes modernes.

« Nos ancêtres les Gaulois... » répétaient les manuels d'histoire. C'est vrai en grande partie. Mais ces ancêtres n'ont-ils pas abandonné leur langue gauloise au profit du latin ? Pourquoi et comment ?

Il faut d'abord noter que le gaulois et le latin, malgré leurs différences, sortaient tous deux du même moule, d'un même groupe italo-celtique issus de l'indo-européen primitif. Il faut ensuite savoir que le latin, parlé en Gaule après la conquête de 52 avant J.-C., était une langue peu conforme aux normes grammaticales des écrivains et des orateurs. C'était une langue populaire, celle des commerçants et surtout celle des légionnaires, lesquels étaient loin d'être des Romains de pure souche. Les soldats romains étaient de toute origine. On y trouvait des Latins, bien sûr, des Italiotes, mais aussi des Illyriens, des Hispaniens, des Grecs, des Numides, des Phéniciens, des Gaulois en grand nombre et des Germains. La langue de ces militaires était loin d'être académique. Le latin produit en Gaule était un langage vulgaire, rempli de termes argotiques ou régionaux, de plus mal prononcés, altérés par les gosiers gaulois qui s'en emparaient. Ainsi est née la « langue romane » qui n'a plus rien à voir avec le latin cicéronien. Le phénomène n'a fait que s'accentuer quand le christianisme imposa, de façon quasi obligatoire dans sa liturgie et la lecture des textes sacrés, l'usage d'un « latin ecclésiastique » complètement altéré par rapport à la langue classique. C'est de cela que sont issus tous les parlers romans, dont la langue française actuelle est la lointaine descendante, chargée au cours des siècles de tout ce qui la distingue des autres langues romanes.

JEAN MARKALE

Les héros d'autrefois nous convient à leur foi

Brennus (IVe siècle)

Chef de la tribu des Sénonais (région de Sens), Brennus est l'un des premiers généraux gaulois conquérants. Charles de Gaulle, dans *La France et son armée*, le place aux origines de la France en affirmant que *« depuis Brennus jusqu'à Foch, aucune épée n'a pesé plus lourd que notre épée »*. En – 391, descendu avec ses troupes en Italie du Nord, Brennus avait assiégé Clussium, écrasé les armées romaines à Allia et pénétré en – 390 dans Rome désertée par ses habitants. Il accepta la reddition de la forteresse du Capitole après sept mois de siège, en échange de mille livres pesant d'or. Les Romains accusant les Gaulois d'utiliser des poids faussés, Brennus aurait, d'après Tite-Live, jeté son épée de bronze dans la balance et lancé le mot fameux : *« Vae victis... Malheur aux vaincus ! »* Après quoi, il se serait retiré avec son tribut enfin rassemblé. Héros de culture celte, Brennus considérait que sa vie appartenait aux dieux. Il la leur rendit un soir, après s'être enivré, en se tranchant la gorge.

Son « bouclier » symbolique est encore remis à l'équipe championne de rugby.



« Vercingétorix, authentique adversaire de Jules César, est pour les Français d'aujourd'hui, comme Jeanne d'Arc, le symbole de la résistance nationale à l'envahisseur : comme elle, il est entré dans la légende. Sa figure se détache sur le nimbe du sacrifice, d'autant plus grande à nos yeux qu'elle est plus lointaine et moins nettement dessinée. Il se confond avec la patrie naissante et répond de sa précocité : c'est le héros du patriotisme absolu. L'enseignement des écoles a su le rendre populaire ; mais il n'en fut pas toujours ainsi. »

PAUL-MARIE DUVAL,
professeur au collège de France

Vercingétorix (- 72 / - 46)

Le général arverne Vercingétorix fut le premier à réussir une unification des tribus gauloises. Il rencontra en César un ennemi à sa taille, qui le fera passer à la postérité.

Fils du reconstructeur de la vieille puissance arverne entre la Marne et les Cévennes, Celtil, exécuté pour avoir aspiré à la royauté, Vercingétorix commence sa carrière dans le sillage des armées romaines auxquelles il s'est allié. Condamné à mort par les chefs arvernes qui le tiennent pour un traître, il fomente un soulèvement populaire et rallie à sa cause les tribus du centre de la Gaule, ainsi que celles de l'Armorique. Quelques-unes se tiennent à l'écart de cette alliance gauloise : les Lingons (pays de Langres) et les Rèmes (région de Reims).

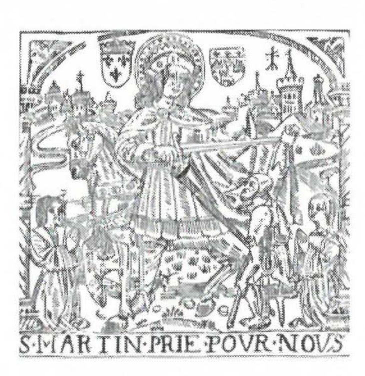
A la nouvelle de l'insurrection, César entre en Gaule et réunit ses légions dans la vallée du Rhône. Vercingétorix impose à ses alliés une politique de la terre brûlée : villes détruites pour interdire toute prise, récoltes dévastées pour empêcher tout ravitaillement. Seuls les Bituriges refusent,

qui voient leur capitale Avaricum (Bourges) mise à sac par les légions (– 52). Vercingétorix (qui obtient vraisemblablement à ce moment son nom, signifiant en celtique grand roi des héros) reçoit le soutien presque unanime des tribus gauloises et défait César à Gergovie. Ce dernier décide un repli de ses légions vers la Narbonnaise. La cavalerie gauloise, au lieu d'attendre le regroupement des forces de Vercingétorix, attaque alors les troupes romaines comme à la parade ; manquant de cohésion, défaite près de Dijon, elle se réfugie auprès de Vercingétorix à Alésia, où César referme un solide étau de tranchées et de machines de guerre. Vercingétorix affaibli, l'unité gauloise se délite. Pour sauver les siens, le général se rend, paré comme pour le combat, jetant son épée, sa lance et son casque aux pieds de son vainqueur. Il figurera à Rome dans les triomphes de l'imperator, puis sera étranglé en – 46 dans sa prison. L'histoire de Vercingétorix anticipe celle de l'édification de la France : des indépendances farouches et des intérêts divergents, ligués dans la victoire, séparés dans l'inquiétude, opposés dans la défaite, et pourtant nécessairement convergents, qui s'appelleront plus tard la nation.

Martin de Tours (316-397)

Soldat porté par les siens à l'épiscopat, saint Martin est fils d'un tribun militaire celte. Il naît en Pannonie (Croatie) au hasard des garnisons, et sert tout d'abord dans la garde impériale à cheval. Converti au christianisme en 353, il se lie à l'évêque Hilaire de Poitiers dans sa lutte contre l'hérésie arienne dirigée en Gaule par Satumin, l'évêque d'Arles.

L'épisode célèbre du « manteau partagé » est typique des histoires de cantonnement : Martin, partisan de l'unité de la Gaule et de celle de l'empire, vit alors



comme un moine soldat ; il cultive une attitude modeste et généreuse conforme à celle de Julien, « camarade d'escadron » de ses hommes qui le proclament empereur en 360 à Lutèce. Fondateur du monastère de Ligugé, Martin est appelé à Poitiers après la mort d'Hilaire en 367, puis nommé évêque contre son gré en 371. Il fonde de l'autre côté de la Loire le monastère de Marmoutier, forme des évêques gaulois, et part prêcher en Auvergne, en Saintonge, et même à Lutèce. Partisan d'une unité plus politique que religieuse, il n'hésite pas à se lier à des hérétiques pour les défendre s'ils sont menacés. Après sa mort à Candes, où il était venu arbitrer un conflit clérical, son corps est disputé par ses fidèles de Tours et de Poitiers. Son hagiographie, due à son disciple Sulpice Sévère, lui vaut une popularité inégalable : il est honoré comme saint « national », la basilique de Tours devient un lieu de pèlerinage mérovingien, près de cinq cents villages et quatre mille églises porteront son nom, celui du soldat de l'unité et du consolateur des soldats.

Sainte Geneviève (v. 422-502)

La future protectrice légendaire de Paris est née à Nanterre, issue d'une famille aristocratique franque enrichie au service de l'empire, qui lui donne le prénom germain de Genovefa. L'invasion des troupes d'Attila, en 451, est l'occasion de révéler son caractère, de galvaniser les Parisiens apeurés par des envahisseurs asiates (et non germains) et d'organiser le ravitaillement des faubourgs par bateau. Attila évite Lutèce bien défendue par la Seine et ses marécages. La ville est sauvée. Les relations de Geneviève avec la famille royale franque et avec l'évêque de Reims, Rémi, lui permettent ensuite d'accueillir Clovis à Lutèce, après son baptême rémois en 498. La ville est alors réunie aux territoires francs qui vont du Rhin à la Loire, dessinant une première version de « la France ».

Geneviève meurt en 502. Clovis fait élever sur sa tombe du mont Lucotitus l'église où lui-même sera enterré en 511, puis son épouse Clothilde en 545. Le bâtiment prend le nom de Geneviève et, son prestige rehaussé par les corps royaux, devient l'objet d'une grande ferveur populaire. L'abbaye contiguë se développe en centre culturel important ; sur cette « montagne sainte-Geneviève » sera créée la première université.

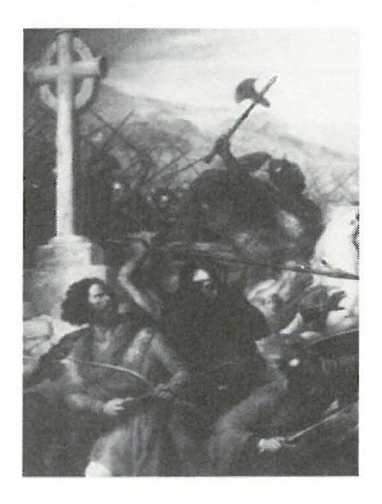
Le culte rendu à Geneviève rappelle celui des déesses chtoniennes traditionnelles, avec son enracinement terrien immémorial et ses vertus consolatrices dans l'épreuve. D'où l'acharnement de la Révolution contre ses restes,



jetés à la Seine en 1793, puis le regain de ferveur dont elle bénéficia en 1871 et en 1914, lorsque Paris fut menacée.

Charles Martel (v. 685-741)

Fils de Pépin d'Heristal, prince franc et maire du palais de Metz, Charles hérite à la mort de son père (714) d'une situation conflictuelle qu'il va dénouer. Alors que Neustriens et Aquitains, liés aux Frisons et aux Saxons, tentent d'abattre la puis-



sance austrasienne, Charles rétablit l'autorité franque en six ans de combats et de victoires. Il devient alors duc, prince et maire du palais auprès du roi mérovingien Thierry IV ; il rémunère ses alliés en terres d'Eglise, sécularisant ainsi les structures administratives héritées, et transformant la puissance franque en un Etat guerrier. Il s'impose ensuite en Germanie, de la Frise à la Bavière. Parti secourir le duc Eudes en Aquitaine, il franchit la Loire en 732, disperse les Hispano-Arabes et tue leur chef Abder-Rahman à Moussais, près de Poitiers, où il gagne son surnom de Martel. Les musulmans occuperont encore la vallée du Rhône, et garderont la Narbonnaise jusqu'en 759. Dans sa *Franciade*, Ronsard fera plus tard de ce combat de Poitiers une épopée dans laquelle, *« plein de gloire et d'honneur immortel »*,

Martel est remercié d'avoir débarrassé la France de l'occupation sarrasine.

A la mort de Thierry IV, l'autorité de Charles est telle qu'il peut disposer du royaume germano-gaulois qu'il a unifié et défendu ; il le partage entre ses deux fils Carloman et Pépin, et meurt un an avant la naissance de son petit-fils, le futur Charlemagne.

Roland

Quarante-cinq ans après Charles Martel, un autre personnage s'illustre dans la lutte contre les puissances hispano-arabes, Roland, « comte de la marche de Bretagne ». Qu'a-t-il fait ? On sait qu'il commandait l'arrière-garde des troupes de Charlemagne qui, venant d'échouer devant Saragosse contre l'émir de Cordoue, repassait les Pyrénées avec son armée pour mater un soulèvement en Aquitaine. Surprise par des montagnards basques, l'arrière-garde est mise en pièces et Roland tué le 15 août 778. Comme Alésia ou, plus tard, Waterloo, Camerone et l'appel du 18 juin, ce combat résume une défaite. Pourtant, plusieurs générations de trouvères, dont l'art se moule sur les aspirations et les enthousiasmes des auditeurs, s'emparent de l'épisode, le racontent et l'enrichissent durant trois siècles, jusqu'à la première version écrite de la *Chanson de Roland* (1090). Les Basques sont devenus Maures, et Roland le sauveur du pays.



Pratiquement, les traces légendaires de Roland suivent les chemins de Saint-Jacques de Compostelle et les églises de l'ordre de Cluny qui jalonnaient les routes de la Reconquête espagnole par la chevalerie franque : son tombeau est montré à Saint-Romain de Blaye, son olifant à Saint-Seurin de Bordeaux. Ce héros plaît par son stoïcisme, par sa bravoure, par son énergie prodigieuse, et surtout par son sacrifice destiné à protéger « l'empereur à la barbe fleurie ». La légende de Roland est une première définition collective de la France : cette terre « *doulce* » vaut qu'on se sacrifie pour elle et pour ses chefs.

Godefroy de Bouillon (1061-1100)

Comme Charles Martel et Roland, Godefroy combat « le Sarrasin ». Héritier du duché de Basse-Lorraine à l'âge de vingt et un ans, il guerroie quelque temps contre son suzerain, l'empereur Henri IV, puis se croise et part en Terre Sainte. En août 1096, il est à la tête d'une armée de quelque dix mille hommes rassemblés entre Meuse et Rhin. Après trois ans de voyage et de combats, Jérusalem tombe en juillet 1099 et Godefroy, refusant le titre de roi, accepte celui d'*avoué du Saint-Sépulchre*. Il vainc un mois plus tard les armées égyptiennes à Ascalon, puis meurt l'année suivante, probablement empoisonné.



Sans calcul, il a sacrifié à la guerre sa fortune et sa vie, puisque tel est le prix de la victoire. Venu de Lorraine, il est tenu pour un héros par plusieurs cultures nationales : Français, Belges et Allemands s'en disputent la mémoire. C'est qu'il incarne un ensemble de valeurs communes aux vieilles traditions franques : la gloire au combat, le service des dieux de la guerre, et l'aventure conquérante comme premier moment de la conscience de soi.

Bertrand Du Guesclin (1320-1380)

Né à La Motte-Broons, près de Dinan, dans une famille de noblesse bretonne, Bertrand Du Guesclin se retrouve très jeune à la tête de bandes de paysans qu'il entraîne aux coups de mains. A vingt-deux ans, il prend part à la guerre de succession de Bretagne, aux côtés de la couronne de France et contre les Anglais. Le hâbleur s'affirme alors grand capitaine, modifiant de fond en comble les usages de la guerre féodale au profit d'une tactique de harcèlement permettant de désemparer un ennemi plus nombreux et mieux organisé.

Du Guesclin participe ainsi, au service de Charles V, aux campagnes de Pontorson (1357), de Dinan (1359, où il vainc Cantorbéry en duel), du Maine, de Normandie (victoire de Cocherel en 1364). Charles V l'envoie ensuite en Castille soutenir Henri de Trastamare, puis en Anjou, en Poitou, en Guyenne où il assiège et prend La Réole (1374). Bien que parfois vaincu et deux fois rançonné, Du Guesclin avait été nommé connétable en 1370.

Ce qu'il y eut de plus « français » en lui fut sa capacité de renforcer l'indépendance de sa région d'origine en se battant pour l'unité de la France monarchique : héros breton, il n'accepta la souveraineté de Jean de Montfort que libérée de sa tutelle anglaise ; héros français, il fut enterré à Saint-Denis au côté des rois, et trois autres tombeaux lui sont dédiés au Puy, à Montferrand et à Dinan.

Pierre de Bayard (v. 1475-1524)



Pierre du Terrail, seigneur de Bayard, est le dernier grand guerrier médiéval dans la mutation de la Renaissance. Né dans une famille dauphinoise qui a perdu quatre générations de capitaines dans la guerre de Cent Ans, page à Chambéry, il se forme dans les tournois, qui signent encore un certain art de vivre en risquant de mourir. En 1494, il participe à la bataille de Fournoue, puis à

l'expédition des Pouilles. Il s'illustre en 1504 dans la défense du célèbre pont du Garigliano, force en 1507 devant Gênes, puis tente trois ans plus tard d'enlever le pape Jules II. En 1515, suprême honneur, il adoube le roi François Ier au soir de la victoire de Marignan. Il meurt en 1524 près de Milan, maudissant le duc de Bourbon, rallié aux ennemis, d'avoir trahi son prince, son serment et sa patrie.

Plus qu'un grand capitaine moderne, Bayard est un héros du courage, du panache et de la fidélité. Dans la mutation de la Renaissance, il est le preux médiéval qui s'oppose aux pillages et respecte les femmes. Le siècle précédent avait eu ses épopées. Face aux novations d'une société qui rêve de savoir et de paix, sa figure de grand héritier s'impose comme un roman des origines.

Jeanne d'Arc (1412-1431)



La « pucelle d'Orléans » est le plus lumineux des héros de l'histoire de France. Elle naît dans une famille de laboureurs à Domrémy, en Champagne barroise, à la frontière de la France du Nord dirigée depuis Paris par Henry VI d'Angleterre, et de l'autre France du « petit roi de Bourges », seul légitime. Elevée dans le catholicisme polythéiste du culte de la Vierge et des saints, formée à la clarté d'esprit qu'impose la confession, elle conçoit uniquement le temporel et le spirituel, la royauté et le

Le plus émouvant chef-d'œuvre de la langue française

« Le plus émouvant chef-d'œuvre de la langue française n'a pas été écrit par un homme de lettres. Il est né de la collaboration abominable et douloureuse d'une jeune fille de dix-neuf ans, visitée par les anges, et de quelques prêtres mués, pour l'occasion, en tortionnaires. Des notaires peureux ont écrit sous la dictée, et c'est ainsi qu'a pu nous parvenir ce prodigieux dialogue entre la Sainteté, la Cruauté et la Lâcheté, qui réalise et incarne enfin, en les laissant loin derrière lui, tous les dialogues imaginaires qu'avait produits le génie allégorique du Moyen Age. » Ces lignes de Robert Brasillach, dans le livre qu'il a consacré au *Procès de Jeanne d'Arc*, soulignent on ne peut mieux ce que ce document a d'unique.

Nous sommes en 1431. Voici Jeanne prisonnière. Seule, dramatiquement seule, soumise à des violences et à des humiliations destinées à la briser. La voici face à l'appareil terrifiant d'un tribunal de l'inquisition, face à des juges implacables et perfides, vieux professionnels de l'embûche, docteurs en roueries. On l'imagine décomposée, balbutiante, cédant à la panique. Nullement. Ses réponses forment le plus admirable exemple d'intrépidité, de finesse, de maîtrise, de sincérité aussi.

[...] L'Evêque : En quelle figure était saint Michel, quand il vous apparut ?

Jeanne : Je ne lui vis pas de couronne ; et de ses vêtements je ne sais rien.

L'Evêque : Etait-il nu ?

Jeanne : Pensez-vous que Dieu n'ait de quoi le vêtir ?

L'Evêque : Avait-il des cheveux ?

Jeanne : Pourquoi les lui aurait-on coupés ?

[...] Jean Beaupère (théologien) : Savez-vous si vous êtes en la grâce de Dieu ?

Jeanne : Si je n'y suis, Dieu m'y mette ; et si j'y suis, Dieu m'y tienne.

[...] L'Evêque : Qui aidait le plus, vous à l'étendard ou l'étendard à vous ?

Jeanne : De la victoire de l'étendard ou de moi, c'est tout à Notre Seigneur.

L'Evêque : Pourquoi fut-il plus porté au sacre que ceux des autres capitaines ?

Jeanne : Il avait été à la peine. C'était bien raison qu'il fût à l'honneur.

[...] L'Evêque : Quel était le prix de vos chevaux et de vos équipages ?

Jeanne : Je ne suis pas le trésorier du royaume.

Tout à coup, l'évêque lâche la fameuse question : Savez-vous si vous êtes en la grâce de Dieu ?

Jeanne : Si je n'y suis, Dieu m'y mette. Si j'y suis, Dieu m'y garde.

L'Evêque : Si l'Eglise militante vous dit que vos révélations sont illusions, choses diaboliques, vous en rapporterez-vous à elle ?

Jeanne : Je m'en rapporterai à Notre Seigneur, duquel je ferai toujours le commandement. Il me serait impossible de faire le contraire. Et si l'Eglise militante me condamnait de faire le contraire, je ne m'en rapporterais à homme du monde, fors à Notre Seigneur.

L'Evêque : Ne vous croyez-vous point sujette à l'Eglise qui est sur cette terre ?

Jeanne : Oui. Mais Notre Sire premier servi.

divin. Elle se présente à Charles réfugié dans Chinon, précédée du rappel d'une prophétie de l'Enchanteur Merlin. Elle se dit investie d'une mission divine, prédit que les Anglais lèveront le siège d'Orléans, que le roi sera sacré à Reims et que Paris retournera à la couronne légitime. Elle participe en armes à la libération d'Orléans (8 mai 1429) et au sacre de Charles VII (17 juillet). Mais elle échoue en septembre devant Paris. En mai 1430, elle est faite prisonnière à Compiègne par Jean de Luxembourg. Vendue aux Anglais, remise à l'évêque Cauchon aux fins de jugement d'hérésie, elle est brûlée comme sorcière le 13 mai 1432, sur la place du Vieux-Marché à Rouen. Sur injonction de Charles VII, l'Eglise la réhabilite en 1450, mais ne la canonisera qu'en 1920, après l'avoir béatifiée en 1909.



Henri IV (1553-1610)

Le règne d'Henri IV inaugure la participation active du sud de la Loire à la grande France. Vu de Pau, ce fut même l'annexion de la France par un Béarn laissé trop longtemps à l'écart. En outre, ce règne a aussi consacré une politique « linguistique » profondément réaliste : *« Que la langue espagnole demeure à l'Espagne, l'allemand à l'Allemagne, mais tout le français doit être à moi... »*

Fils d'Antoine de Bourbon et de Jeanne d'Albret, Henri de Navarre est frotté très tôt à la guerre. Sa mère l'emmène à quinze ans au siège de La Rochelle, et le fait participer à dix-sept à la défense de la Navarre. En 1572, son mariage avec Marguerite de Médicis le fait échapper à la Saint-Barthélémy. Aussi, devenu premier prétendant en 1584, à la mort du duc d'Alençon, il n'a de cesse de préparer une pacification religieuse et politique sur les terres de langue française. Après deux sièges et l'abjuration de son protestantisme, Paris s'ouvre à lui en 1594. Le voici roi, de droit et de fait.

La pacification s'opère sur le terrain avec la libération de la Bretagne et la reprise de la Savoie ; elle progresse à la cour avec des pardons calculés et quelques achats de consciences ; elle s'installe dans les provinces avec le contrôle des pouvoirs locaux. La démographie se redresse, de même que la production artisanale et industrielle. Henri IV est un roi du terroir, il juge les améliorations à des critères simples : non la courbe des prix, mais le barème de la poule au pot qui lui vaudra sa popularité. Le coup de couteau de Ravaillac effacera dans la mémoire collective les quelques points noirs d'un règne pacificateur, et le Gascon Henri IV sera définitivement l'homme de la grande France apaisée.

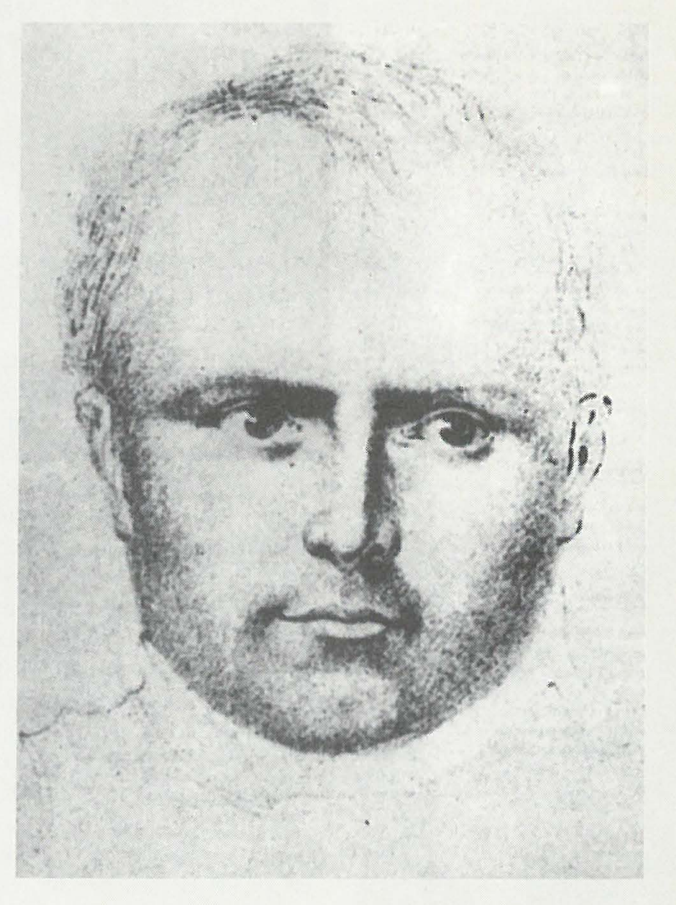
Jean Bart (1650-1702)

Né à Dunkerque, fils et petit-fils de capitaines corsaires, Jean Bart lutte en marin flamand contre les marins anglais : d'abord au service de l'amiral hollandais Ruyter (1666), puis armé en course sous pavillon français quand éclate la guerre franco-hollandaise (1672). En six

Napoléon Ier (1769-1821)

« En présence d'une aussi prodigieuse carrière, le jugement demeure partagé entre le blâme et l'admiration. [...] Sa chute fut gigantesque en proportion de sa gloire. Celle-ci et celle-là confondent la pensée. [...] Napoléon a laissé la France écrasée, envahie, vidée de sang et de courage, plus petite qu'il ne l'avait prise, condamnée à de mauvaises frontières, dont le vice n'est point redressé, exposée à la méfiance de l'Europe, dont, après plus d'un siècle, elle porte encore le poids ; mais, faut-il compter pour rien l'incroyable prestige dont il entoura nos armes, la conscience donnée, une fois pour toutes, à la nation de ses incroyables aptitudes guerrières, le renom de puissance qu'en recueillit la patrie et dont l'écho se répercute encore ? Nul n'a plus profondément agité les passions humaines, provoqué des haines plus ardentes, soulevé de plus furieuses malédictions ; quel nom, cependant, traîne après lui plus de dévouements et d'enthousiasmes, au point qu'on ne le prononce pas sans remuer dans les âmes comme une sourde ardeur ? Napoléon a épuisé la bonne volonté des Français, fait abus de leurs sacrifices, couvert l'Europe de tombes, de cendres et de larmes ; pourtant, ceux-là même qu'il fit tant souffrir, les soldats, lui furent les plus fidèles, et de nos jours encore, malgré le temps écoulé, les sentiments différents, les deuils nouveaux, des foules, venues de tous les points du monde, rendent hommage à son souvenir et s'abandonnent, près de son tombeau, au frisson de la grandeur. »

CHARLES DE GAULLE
La France et son armée, Plon 1938.



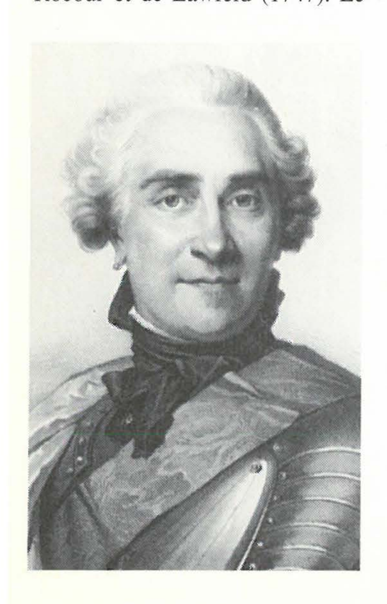
(Portrait de Napoléon par Girodet, l'un des seuls dessinés d'après nature. DR)

ans, il compte quatre-vingt-une prises qui établissent sa réputation en Manche. Fait prisonnier en 1689, il s'évade de Plymouth et gagne la France à la rame. Capitaine de vaisseau, il opère des ravages dans le commerce naval ennemi, et réussit en 1694 l'exploit de reprendre aux Hollandais un énorme convoi de blé russe destiné à soulager la disette en Flandre.

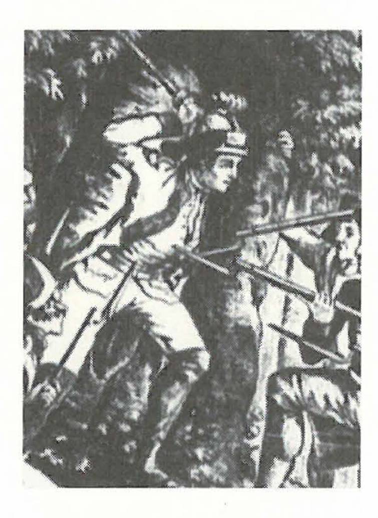
Jean Bart, c'est, sur mer, le culot et le panache à la Du Guesclin : escadre légère, harcèlement continu, courage sans faille. Sa légende fut propagée de son vivant même par ses marins et par ceux de la Royale, qui le mirent à l'honneur dans des chansons rappelant aux générations suivantes l'identité de l'ennemi héréditaire : l'Anglais.

Maurice de Saxe (1696-1750)

Prince européen, fils naturel de l'électeur Auguste de Saxe, roi de Pologne, le jeune comte embrasse la carrière des armes, combat sous le prince Eugène contre la France aux Pays-Bas, puis sous Pierre le Grand contre les Suédois. Passé au service de Louis XV, il remporte des victoires décisives : celles de Prague (1742), de Fontenoy (1745), de Rocour et de Lawfeld (1747). Le roi lui offre Chambord en récompense.



Plus que Condé, c'est un guerrier qui prend l'Europe entière pour théâtre d'opération. La guerre de succession d'Autriche où l'envoie Louis XV ne menace pas la France elle-même ; elle sert à remporter des victoires tactiques, qui elles-mêmes serviront aux buts stratégiques de la guerre, lesquels sont politiques. Dans ce cadre nouveau où il faut imposer la place de la France au concert des nations, Louis XV a besoin de vrais capitaines. Le maréchal de Saxe fut de ceux-là, l'un des plus grands de son siècle.



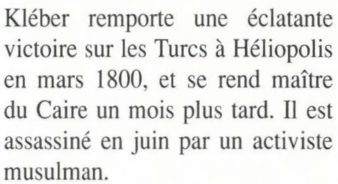
Le chevalier d'Assas (1733-1760)

La guerre de Sept Ans s'était soldé pour la France par une série de revers en Europe (Rossbach) comme aux Amériques (Québec). D'où l'importance donnée au sacrifice du chevalier d'Assas. Capitaine au régiment d'Auvergne, il fut surpris par une colonne ennemie au cours d'une patrouille nocturne, près de Klosterkamp, en Westphalie, le 16 octobre 1760. Menacé de mort s'il donnait l'alerte, il s'écria : *« A moi Auvergne, voilà l'ennemi ! »* avant de tomber percé de coups. Le lendemain, grâce à ce geste héroïque, le maréchal de Castries remportait la bataille sur les Hanovriens.



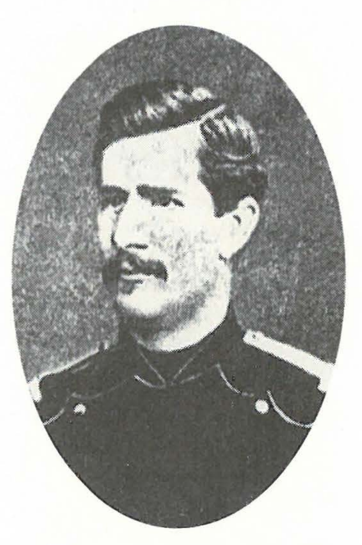
Jean-Baptiste Kléber (1753-1800)

Fils de maçon, né à Strasbourg, formé à l'architecture par Chalgrin à Paris, Kléber exerce son premier métier à Besançon et en Alsace. Mais, convaincu par deux jeunes nobles allemands de la beauté des armes, il entre à l'académie militaire de Munich, puis sert comme officier dans l'armée d'Autriche avant de revenir en Alsace comme inspecteur des bâtiments publics. En 1792, il se distingue pour sa brillante défense de Mayence. Nommé général, il est envoyé en Vendée au côté de Marceau et de Westermann. Blessé à Torfou, victorieux à Cholet et à Savenay, dégoûté des massacres de civils, il refuse le commandement en chef. Dans la répression du Maine, effectuée avec répugnance, il épargne d'inutiles cruautés. Même attitude à partir de 1794, au côté de Jourdan dans l'armée de Sambre-et-Meuse, où il est le principal artisan des victoires, et le premier critique des indécisions de son chef. Il arrive à faire accepter sa démission, mais Bonaparte vient le chercher en 1796 pour l'emmener en Egypte, et lui laisse le commandement des troupes lorsqu'il rentre en France (1799).



Kléber remporte une éclatante victoire sur les Turcs à Héliopolis en mars 1800, et se rend maître du Caire un mois plus tard. Il est assassiné en juin par un activiste musulman.

Parmi les jeunes généraux de la Révolution, Kléber est resté le plus populaire. Peu porté aux compromissions, il refusa de servir aux opérations de basse police ou de haine. Militaire froid, courageux et loyal, il lui a manqué de se révéler dans une vraie guerre. Mais il incarne la Révolution sans la Terreur : un sursaut national, et des idéaux pas encore ternis.



Louis Rossel (1844-1871)

Colonel à 27 ans, rallié à la Commune de Paris par refus de la capitulation, Louis Rossel fut exécuté comme rebelle par les Versaillais le 28 novembre 1871. Dans une époque de périls extrêmes, il était de ces hommes rares qui ne supportent pas la lâcheté même masquée de bonnes raisons. *« Je hais le néant,* dira-t-il, *même quand on le décore du nom de République ou du nom de Patrie. »*

Louis Rossel était fils d'officier. Après des études brillantes, il devint à son tour officier du génie. Travailleur acharné, cultivé, exigeant, auteur de travaux d'histoire militaire, il s'indignait

de la médiocrité satisfaite de l'armée et du corps des officiers de son temps. Il songeait à démissionner quand survint la guerre de 1870. Envoyé au camp de Metz, principal camp retranché français, il ronge son frein, écrit rapport sur rapport pour dénoncer le délabrement de l'armée et l'inaction du commandement. Il tente d'entraîner d'autres officiers, mais ne parvient pas à vaincre leur respect des conventions. Le 1er mars 1871, l'Assemblée nationale réunie à Bordeaux ratifie les préliminaires de paix retranchant l'Alsace et une partie de la Lorraine du territoire national. Le 18 mars, le peuple de Paris, refusant cette capitulation, se soulève. La Commune est proclamée. Le colonel Rossel accourt. Il sera bientôt commandant en chef des Fédérés. Mais chacun tire à soi dans un tel désordre qu'il démissionne : *« Je cherchais des patriotes, j'ai trouvé des gens qui auraient livré les forts de Paris aux Prussiens plutôt que de se soumettre à une autorité. »* Arrêté par les Versaillais, jugé, il est exécuté le 28 novembre 1871 au fort de Satory. Son sacrifice symbolise la douleur et l'espoir d'une France abattue mais non résignée. Rossel a montré que l'honneur d'un officier ne gît pas dans l'obéissance passive et l'apolitisme trompeur. *« J'aurai appris à tous,* écrivait-il avec superbe, *qu'il y a des jours où un officier discipliné doit désobéir par fidélité. »*

Le combattant de la Grande Guerre (1914-1918)

Vingt et un millions de morts, dont un million quatre cent mille du côté français et sept cent quarante mille mutilés. La plus grande tuerie de l'histoire en attendant celle de 1939-1945 qui en fut la conséquence directe. Des hommes politiques par leur aveuglement ou leur pusillanimité, des chefs militaires par leur incompétence fréquente, se partagent la responsabilité de cet holocauste qui a frappé l'Europe au cœur, détruit ses anciens équilibres, précipité d'innombrables peuples dans un malheur sans fond. Au cours de cette guerre, il n'y eut de vraiment grand que le dévouement, la souffrance et la ténacité surhumaine des combattants. Eux, luttèrent sans haine. Ce n'est pas qu'ils doutaient du bon droit de leur cause. Elle leur paraissait évidente dès lors que la guerre était engagée. Mais ils étaient prêts à reconnaître que l'adversaire, lui aussi, était dans son droit. L'Allemand qui tuait un Français pour la patrie allemande était aussi justifié qu'un Français qui tuait un Allemand pour la patrie française. Quand on a compris cela, on honore l'héroïsme partout et d'abord chez l'ennemi. Chaque combattant sentait que sur les tranchées où s'affrontaient deux grands peuples, ce n'étaient pas seulement des explosifs et de l'acier qui pesaient dans les plateaux de la balance, mais des valeurs plus hautes, celles du destin de chaque nation. Dans les lettres des soldats, l'expression du patriotisme cocardier, dont abusait l'arrière, était extrêmement rare. Un sentiment, en revanche, revenait avec une particulière insistance : celui du devoir, référence implicite, unanime et pudique à l'honneur du soldat et au dévouement à la patrie. Tous ne furent pas des héros, mais ce qu'ils vécurent pendant quatre ans fut héroïque.



Honoré d'Estienne d'Orves (1901-1941)

Le capitaine de frégate d'Estienne d'Orves, l'un des premiers agents de la France libre, résistant exemplaire, incarne le héros sans peur et sans reproche d'un autre temps. Dans les lettres que, de sa prison, il enverra à sa femme ou à ses enfants, une pensée constante est sa justification : *« Nos ancêtres eussent fait de même. »* L'honneur et la foi sont ses raisons et son soutien. La cour martiale allemande qui le condamnera à mort, lui rendra hommage en des termes, eux aussi, d'une autre époque : *« Le tribunal se trouvait en face d'une lourde tâche. Il lui fallait juger des hommes et des femmes qui s'étaient manifestés comme des personnes de mérite, d'une grande fermeté de caractère et qui n'ont agi que par amour de la Patrie. Mais de même que celles-là ont cru être obligés de remplir leur devoir envers leur Patrie, nous autres, les juges, étions tenus de remplir notre devoir envers la nôtre et à juger les accusés selon les lois en vigueur. »* Dans cette guerre cruelle, au cours de cette année 1941, il est peu d'exemple d'un tel respect de l'adversaire.



Né le 5 juin 1901 à Verrières-le-Buisson, Henri Louis Honoré d'Estienne d'Orves, aîné de cinq enfants, appartient à une famille de noblesse provençale. Les d'Estienne d'Orves ont la religion de la fidélité. Les aïeux d'Henri ont chouanné, l'un est mort en 1815 pour rétablir le roi sur le trône de ses pères. Lui sera officier de marine en passant par Polytechnique. Il effectue son premier commandement à la mer en 1924. La débâcle de juin 1940 le surprend dans le port d'Alexandrie. Sa seule pensée est alors de continuer à se battre. Il rejoint Londres, se met à la disposition du général de Gaulle. Affecté au 2e bureau de la France Libre, il est volontaire pour une mission en France occupée. Le 22 décembre 1940, il est déposé sur les côtes de Bretagne par un petit langoustier. Trahi par un membre de son réseau, il est arrêté le 21 janvier. Enfermé à la prison du Cherche-Midi, il est condamné à mort le 26 mai 1941 avec huit de ses camarades. Six d'entre eux seront graciés par Hitler. Le 29 août 1941, Honoré d'Estienne d'Orves, Maurice Barlier et Yan Doornik, après avoir entendu la messe, sont fusillés au Mont Valérien.

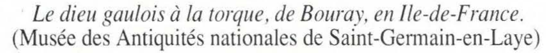


an accueillant les guerriers de la Révolution au paradis », tableau exécuté par Girodet en 1803. Ossian, *poèmes d'épopée celtique adaptés par James Macpherson (1736-1796), avait eur de Napoléon. Jacques-Louis David écrivait : « C'est grâce à Homère et à Ossian que nous devons trouver les moyens de régénérer nos âmes et nos esprits. »* (Collection Viollet).

Nos ancêtres, les Gaulois

PAR YANN BREKILIEN

Aux petits écoliers d'autrefois, on apprenait que leur pays s'était jadis appelé la Gaule et que ses habitants étaient les Gaulois. On ne leur en disait guère plus sur ces ancêtres que les gravures montraient vêtus comme des sauvages et s'abritant sous des huttes de branchages. Il y avait vraiment peu de raisons de s'intéresser à des aïeux aussi piteux ; des vaincus de surcroît. Les élèves de la communale et même ceux des lycées en apprenaient infiniment plus sur les Egyptiens, les Hébreux, les Grecs ou les Romains, des ancêtres fréquentables, ceux-là, même s'ils ne l'étaient qu'à titre honoraire. Camille Jullian, lui-même, le grand Jullian, malgré le poids de ses amitiés républicaines, sa chaire au Collège de France et les huit volumes de sa monumentale *Histoire de la Gaule*, parus de 1907 à 1926, n'avait pu forcer la prison d'ignorance et d'indifférence où l'on tenait murés « nos ancêtres les Gaulois ». Les choses sont en train de changer. Pas encore à l'école, loin s'en faut, mais dans le public cultivé qui découvre, à l'occasion d'expositions, l'existence d'un art celte admirable. Les choses bougent également dans l'Université où de nombreuses disciplines font progresser à pas de géant la connaissance du passé originel : histoire, philologie, étude comparée des mythes, des cultures et des religions, interprétation de la littérature celte médiévale, recherche archéologique, etc. Les travaux d'érudition s'accumulent. Ils sont publiés et ils sont lus. Au soir d'une vie de savant tout entière consacrée, de l'Ecole de Rome au Collège de France, à la quête de nos origines, notre grand celtologue Paul-Marie Duval montre clairement que la formule « nos ancêtres les Gaulois » était pleinement justifiée : *« Les Gaulois sont bien les plus anciennement identifiés des hommes qui ont habité l'ensemble de notre territoire. »* Bien entendu, le peuplement de la Gaule est très antérieur aux Celtes, mais *« l'ancêtre,* souligne P.-M. Duval, *c'est bien le peuple le plus ancien dont nous connaissons le nom et l'histoire »* (1).



Le dieu gaulois à la torque, de Bouray, en Ile-de-France.
(Musée des Antiquités nationales de Saint-Germain-en-Laye)

1. *Travaux sur la Gaule, Ecole française de Rome,* 2 vol. Ed. De Boccard, Paris 1989.

Née dans la région du moyen Danube qui correspond à la Bavière, la civilisation celtique s'est étendue, tout au long du premier millénaire avant notre ère, jusqu'à recouvrir au IIIe siècle av. J.-C. la totalité du territoire européen, à la seule exception des rivages de la Baltique et des régions les plus au sud des Alpes.

A l'époque de sa plus grande expansion, elle s'étirait de l'ouest de l'Irlande à la mer Noire et débordait même un peu sur l'Asie puisque les Galates, qui avaient fondé un royaume au cœur de l'Anatolie, étaient un peuple celte. Les Celtes avaient même conquis un territoire au sud des Alpes : la plaine du Pô, que les Romains appelaient « Gaule cisalpine ». De sorte qu'un Rhénan, un Bavarois, un Anglais, Ecossais, Portugais, Autrichien, Tchèque, Roumain ou Milanais ont autant que nous le droit de revendiquer une ascendance celte.

La Celtique, une civilisation identifiée à l'Europe

Il ne faut pas chercher de différence entre les Celtes et les Gaulois, les deux mots sont synonymes. Le nom de *Galli* dont nous avons fait Gaulois est celui que les Romains donnaient aux peuples qui se qualifiaient eux-mêmes de *K/Galati* ou *Kelti* (les « puissants »).

Si la Celtie s'est presque identifiée, jadis, avec l'Europe, qu'on n'aille pas l'imaginer comme un vaste empire : c'était une aire de civilisation commune, mais formée de peuples indépendants. Il ne faut pas croire non plus qu'il existait à proprement parler une race celte.

Les peuples venus du nord et de l'est qui s'étaient groupés dans la moyenne vallée du Danube possédaient, grâce à l'influence des Scythes, deux énormes supériorités sur leurs voisins : ils fabriquaient des armes de fer et ils utilisaient le cheval comme monture. Personne ne pouvait leur résister et ils ont ainsi soumis à leur domination les habitants du Wurtemberg, de la Suisse, de la Belgique, du Massif central. Mais les peuples qu'ils avaient celtisés devenaient, à leur tour, plus puissants que leurs voisins et ne tardaient pas à essaimer et se répandre eux aussi. C'est ainsi que la civilisation celtique se propageait peu à peu à travers tout le continent.

Pendant que s'étalait ainsi comme une tache d'huile cette civilisation nouvelle, la région centrale d'où elle était partie continuait à évoluer et à réaliser de nouveaux progrès matériels et culturels, générant une culture rénovée qui se répandait à son tour et submergeait les peuples d'alentour, de sorte que l'expansion celtique à partir du centre de l'Europe s'est poursuivie de façon presque



Chaudron de bronze avec appliques en argent. Provenance : marais de Gundestrup, district d'Alborg, Danemark. Ce chaudron, dont le travail atteste l'origine celtique, servait pour un culte germanique. Ier siècle av. J.-C. (Musée national de Copenhague.)

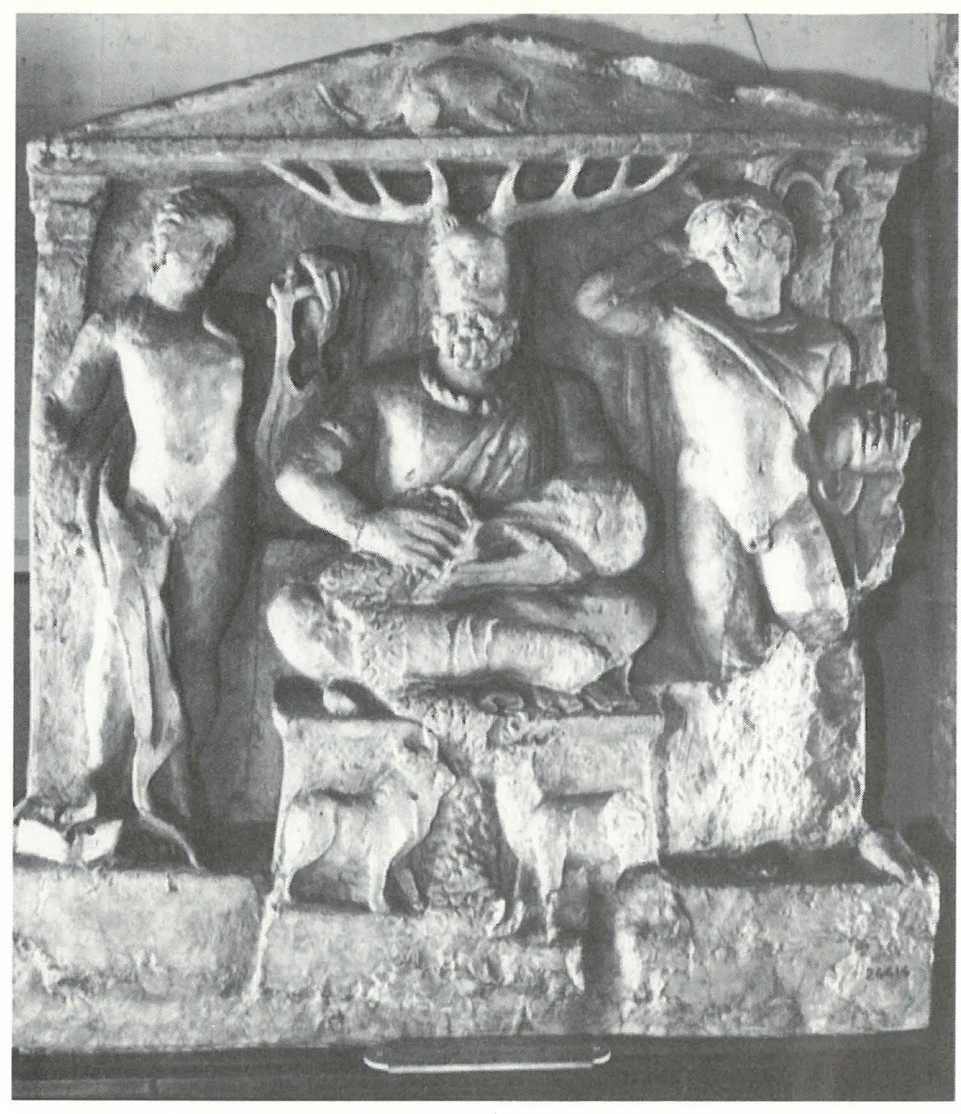
Une « économie-monde » vieille de 40 siècles

« La région nord-alpine que les Celtes occupent à la fin du dernier millénaire av. J.-C exprimait déjà une homogénéité culturelle plus de 1500 ans auparavant. Cette unité s'est constituée à la faveur de contacts et d'échanges permanents. De façon symptomatique, toute la zone nord-alpine évolue au même rythme dès le deuxième millénaire av. J.-C. Elle forme un vaste *complexe technique et économique.* Préciser le moment où elle s'est appelée Celtique ne revêt guère d'importance. La Celtique est un complexe technico-économique qui *joue un rôle majeur en Europe à partir des environs de 2000 av. J.-C.* Au cours de son histoire, il s'étend puis se contracte pour s'étendre à nouveau. Des régions périphériques se trouvent tantôt incorporées à son système technique et économique propre, tantôt exclues. Point n'est besoin d'imaginer des hordes déferlantes. Ce complexe, dont les habitants sont appelés Celtes par les Grecs depuis le Ve siècle av. J.-C. au moins, évolue principalement par l'établissement de réseaux d'échanges et d'alliances. Il y a une quinzaine d'années par exemple, certains pensaient encore que de grandes invasions celtiques s'étaient produites au Ve siècle av. J.-C. Cette conception n'est plus défendable aujourd'hui. La période ancienne du Deuxième Age du Fer ou période de La Tène s'enracine clairement dans ce qui l'a précédée. [...]

Partenaire privilégié des civilisations urbaines de Méditerranée centrale dès leurs prémices, [ce complexe celtique] a développé une culture originale mais intimement liée à leur destin. La pression qu'il va exercer sur elles, puis son incorporation dans l'empire romain dérivent de cette interdépendance.

Dans son travail sur le XVIe siècle, F. Braudel utilisait la notion d'"économie-monde méditerranéen" [...] Ce modèle sied parfaitement à la Celtique. La Celtique qui, seule en Europe tempérée, développa ces villes embryonnaires que furent les oppida. La Celtique qui, si aisément, se coula dans la civilisation romaine. Il fallait qu'elle y fût prête, que l'écart avec le conquérant fût étroit. »

PATRICE BRUN
Princes et princesses de la Celtique : le premier âge du Fer en Europe (850-450 av. J.-C.).
Editions Errance, Paris, 1987.



Cernunos, dieu solaire gaulois aux bois de cerf, symboles d'éternité et de fécondité. Représenté ici entre Apollon et Mercure dans l'esprit du syncrétisme des mythes celtes et grecs qui semblait naturel aux contemporains. (Musée de Reims. Photo Roger-Viollet).

Civilisation celtique : primauté spirituelle et primauté du mythe

« Rome et les Celtes se séparent dans la conception des rapports hiérarchiques du politique et du religieux. Cette différence cruciale, qui à elle seule suffirait à expliquer tout le reste, se résume dans l'inversion des primautés : les Celtes ont accordé la primauté à l'autorité spirituelle représentée par le druide. Ils lui ont subordonné le pouvoir temporel représenté par le roi (et par ses successeurs, les consuls). Elle lui a subordonné l'autorité spirituelle, représentée par les flamines. La seule inaptitude des Celtes a consisté à ne pas concevoir qu'il pût exister autre chose que le respect de la hiérarchie des rapports traditionnels. Là où l'autorité spirituelle n'a plus la première place, la royauté celtique, fondée sur l'équilibre harmonieux du roi et du druide, n'a plus de raison d'être ou de survivre.

L'oralité de la tradition correspond elle aussi à une antinomie des concepts celtiques et classiques : la civilisation romaine classique est marquée par le rationalisme et l'historicisme ; elle vit dans l'histoire et elle tient ses archives, annalistiques ou littéraires. La civilisation celtique, elle, est anhistorique et elle n'a nul besoin d'archives. Le mythe, conçu comme une explication ou une illustration des origines, indéfiniment vivant dans la mémoire humaine, est valablement permanent et durable. L'homme qui l'accepte et le transmet échappe par lui à la fuite du temps. Il ne craint ni la mort ni l'écrasement chronologique de l'histoire. »

Françoise Le Roux et Christian-J. Guyonvarc'h
(*La civilisation celtique*, Ed. Ogam-Celticum, Rennes, 1979.)

continue, à la manière des ondes concentriques qui se propagent à la surface de l'eau.

Le temps des princes de la Celtique précède l'unité de culture

L'archéologie distingue arbitrairement dans l'histoire des anciens Celtes deux périodes, la période de Hallstatt, ou premier Age du Fer (VIII[e] au VI[e] siècles av. J.-C.), qui a vu la première vague, celle des Goïdels, s'installer en Irlande et en Auvergne, et la période de la Tène (Deuxième Age du Fer), marquée par l'expansion des Bretons (en Grande-Bretagne, en Ile-de-France (2), dans les Ardennes, en Autriche, etc.) puis des Belges (Belgique, Irlande, Angleterre, Anjou, Bordelais, Italie) et enfin des Boïens (Bohème, Touraine).

Le contenu des tombeaux celtes révèle que les migrations de l'époque de Hallstatt étaient conduites par des princes-guerriers d'une richesse fabuleuse, couverts de bijoux d'or, qui se faisaient enterrer sur leurs chars d'apparat. A partir du V[e] siècle, les princes-guerriers disparaissent, tandis que s'affirme une culture celtique tout à fait originale.

Le monde celte formait un bloc culturel cimenté par une religion commune, le druidisme, et une langue commune (le celtique était la langue de toute l'Europe). Mais il n'existait pas d'unité politique. Chaque peuple possédait son régime particulier, son propre gouvernement, son armée, sa monnaie. Il n'y a jamais eu d'Etat ou d'Empire Celte. On entend souvent dire que la faiblesse des Gaulois venait de ce qu'ils n'avaient pas « su réaliser leur unité ». La formule est vicieuse. Il ne faut pas dire qu'ils n'ont pas « su » la réaliser, il faut dire qu'épris de liberté, ils ne l'ont pas voulu et qu'ils ont su, au contraire, réaliser leur pluralisme.

Une société aristocratique articulée en familles, clans et cités (teuta)

La société celtique était structurée à partir de la famille, la cellule de base étant la famille de cinq générations. Celles-ci vivaient dans la même maison et les terres leur appartenaient en commun. Au-dessus de cette cellule de base, le groupe familial s'élargit jusqu'à former le Clan, groupe social dont tous les membres sont censés descendre d'un ancêtre commun. Dans le Clan existe une lignée centrale dont le chef est noble et fait souche de nobles. Plusieurs clans constituent une *teuta*, cité qui est l'unité politique et économique fondamentale. C'est une collectivité nettement individualisée, caractérisée par des traditions, des coutumes, des dénominations communes et un emblème symbolique qui est souvent un animal ou un arbre. A sa tête, un roi (*rix*), élu parmi l'aristocratie. Son territoire comprend, outre les terres des familles et le domaine réservé du roi, une certaine étendue de pâturage communautaire et de terrains collectifs tels que les landes, les marais, les forêts. Les *teutas* sont fédérées, au gré de leurs affinités, en collectivités d'importance variable, définies par une culture et des intérêts très proches, que César appelle des Cités.

Chaque *teuta* reste autonome, gère seule ses propres intérêts, mais les intérêts communs à l'ensemble de la cité sont de la compétence d'un gouvernement fédéral qui peut avoir à sa tête une sorte de super-roi ou des magistrats élus pour un temps.

Le pouvoir se déléguait de bas en haut sans qu'à aucun des niveaux de la pyramide on pût parler d'Etat. Ce n'étaient pas là des institutions de « Barbares ». Les Celtes avaient su réaliser une véritable démocratie.

Le roi celte n'était pas dépositaire de la souveraineté. Il incarnait la communauté et, par le respect des traditions, maintenait l'ordre cosmique. Il rendait la justice, mais ses sentences lui étaient inspirées par le druide, détenteur de la science juridique.

Comme toutes les sociétés indo-européennes, la société celtique était organisée en trois classes : sacerdotale, classe guerrière et classe des producteurs, dont les fonctions distinctes impliquaient des droits et des devoirs différents. Mais il n'y avait pas entre elles, comme chez d'autres peuples, de cloisons étanches : on pouvait naître dans la classe des producteurs et accéder par son courage à la classe guerrière ou même être admis dans la classe sacerdotale.



Sucellus, le dieu au maillet, version gauloise du « Dis Pater » romain ou du Thor germanique. Statuette en bronze trouvée à Orpierre (Hautes-Alpes). Musée des Antiquités nationales. Photo Roger-Viollet.

Le roi celte : maintien de la tradition et limitation du pouvoir dans les sociétés indo-européennes

« En temps de paix, la société indo-européenne tend, dans la plupart des cas, à limiter le pouvoir central à sa plus simple expression. C'est particulièrement vrai et observable chez les Celtes, qu'ils soient Gaulois, Bretons ou Irlandais. Mais on remarque le même phénomène chez les Hellènes, les Indo-Aryens, les Perses et les Germains. Seuls les Latins ont pris goût à la notion de pouvoir central permanent et fort et l'ont ensuite répandue dans le monde.

Si toute société indo-européenne est plus ou moins une exaltation, voire une sublimation du *genos*, toute l'action politique [...] est un effort pour défendre l'autonomie et la personnalité du *genos*. Si le *genos* cesse d'être à la base de l'organisation sociale, la société indo-européenne devient incapable de préserver son autonomie et donc de se perpétuer. [...]

Significatives sont ces paroles que Chrétien de Troyes place dans la bouche d'Arthur, au cours du récit d'*Erec* : *"Je suis roi. Je ne dois pas mentir, ni consentir à vilenie, ni fausseté, ni démesure. Je dois garder raison et droiture. Il appartient à un roi fidèle de maintenir la loi, la vérité, la justice et la foi. [...] Je ne veux pas qu'on se plaigne de moi ni que se perdent l'usage et la coutume que je dois maintenir par mon lignage."* Autrement dit, Arthur doit se borner à exécuter ce qui est prévu par l'usage et la coutume. Il n'est que le symbole de la Tradition. »

JEAN MARKALE
(*Le roi Arthur et la société celtique*, Payot, Paris, 1981).

Druide, devins et bardes, les trois ordres de la classe sacerdotale

La classe sacerdotale comprenait trois ordres : les druides, les devins et les bardes. Les druides remplissaient des fonctions religieuses, mais ils étaient avant tout des philosophes et des hommes de science. Ils avaient des connaissances approfondies en astronomie, botanique, anatomie.

Leurs pouvoirs occultes s'exerçaient sur les éléments, sur les animaux, comme sur les hommes. Ils utilisaient pour guérir ou pour envoûter la parapsychologie et le magnétisme. Ils avaient une réputation d'habiles chirurgiens, particulièrement adroits pour opérer les yeux.

Le prestige et l'influence des druides n'étaient jamais discutés. Conseillers des rois, ils dirigeaient la vie politique. Ils présidaient les cérémonies religieuses, mais les sacrifices étaient accomplis par les devins, prêtres d'un rang inférieur.

Les bardes, poètes sacrés, avaient la charge de conserver la mémoire des grands événements, d'exciter par leurs chants l'ardeur des guerriers pendant le combat et de chanter l'oraison funèbre des défunts importants.

Selon Diogène Laërce, la morale enseignée par les druides était condensée dans cette belle triade : *« Honore les dieux, ne fais pas le mal, pratique la bravoure. »*

Comme toutes les religions indo-européennes, la religion druidique était polythéiste. Mais le panthéon celtique différait du panthéon gréco-romain ordonné, policé, hiérarchisé, où chaque divinité, conçue à l'image de l'homme, avait ses attributions définies. Les dieux celtes ne formaient pas une société organisée, ils étaient comme les aspects divers d'un même absolu transcendant. Il n'y avait pas un chef des dieux entouré de dieux et de déesses spécialisés. Chaque divinité était polyvalente et possédait de multiples attributions.

Comme les autres Indo-Européens, les Gaulois pensaient que le monde était voué à la destruction par fatalité cosmique, mais que les flammes assuraient une nouvelle naissance, dans la perspective d'un Eternel Retour symbolisé par la roue solaire

Les sacrifices humains chez les Gaulois

Les sacrifices humains, dont certains auteurs peu informés ont voulu faire un trait distinctif et particulièrement horrible du monde celte, sont en réalité communs à la plupart des cultures anciennes, comme en témoignent la Bible et l'histoire romaine. Diodore de Sicile note à propos des Gaulois que le recours au sacrifice humain avait un caractère rare et solennel (V, 31, 3). Pour toute société qui le pratique, le meurtre rituel implique une conception foncièrement religieuse du monde. A travers un acte dont le caractère transgressif est clairement perçu, il s'agit toujours d'établir avec la divinité un rapport qu'exigent des circonstances exceptionnelles.

De la religion ancienne, celle des peuples des mégalithes, les Celtes avaient conservé le culte de la Déesse-Mère, la mère des dieux à qui ils ont donné le nom de Dana ou Ana et qui est aussi la triple Brigitte présidant à la fécondité. Subsistait aussi du lointain passé mégalithique l'image du dieu cornu Kernunnos, maître de la Nature. Il passait la moitié de l'année dans le monde souterrain où il régnait aux côtés de la Déesse-Mère, son épouse. Mais celle-ci le trompait avec Esus, le dieu destructeur. Au printemps, Kernunnos remontait à la surface de la terre où il faisait renaître la végétation et se multiplier les animaux. Alors lui poussait une ramure de cerf (c'est là l'origine des cornes dont notre tradition populaire fait l'attribut des maris trompés). A la mauvaise saison, il retrouvait sa femme, perdait ses bois et retournait au royaume souterrain.

La Gaule avant la conquête romaine

A côté de ces deux divinités héritées des temps préceltiques, les Celtes honoraient des dieux et des déesses spécifiquement indoeuropéens, Disatir (*Dis* signifiait la Mort et *Atir* le Père), Sucellus, le dieu au maillet qui est aussi Taranis (le « tonnant »), Teutatès, le protecteur de la cité, Bélénos, le dieu solaire, Lug, le dieu lumineux, Bélisama, la Très Brillante, et mille autres.

Leur culte n'était pas célébré dans des temples bâtis de main d'homme, mais dans des clairières sacrées, au sommet de monts isolés ou auprès des sources d'eau vive.

Leurs sanctuaires étaient dans les forêts génératrices d'angoisse et de sérénité, sources de vie primordiale, et refuges contre l'adversité.

Les Celtes croyaient à une forme d'immortalité de l'âme. Les trépassés allaient goûter la félicité sans fin dans les Iles de l'Eternelle Jeunesse. D'autres renaissaient dans le corps d'un autre être humain ou d'un animal.

Les historiens antiques attestent que cette certitude d'une vie au-delà de la mort rendait les guerriers gaulois impavides devant le danger.

Ces métaphysiciens se révélaient aussi de remarquables polytechniciens. Créateurs de mille objets pratiques, les Celtes avaient une maîtrise exceptionnelle du bois et du fer forgé.

Les techniques des Celtes étaient beaucoup plus évoluées que celles des Romains, sauf pour ce qui concerne les constructions de pierre et la voirie où les Romains, instruits par les Etrusques, étaient passés maîtres.

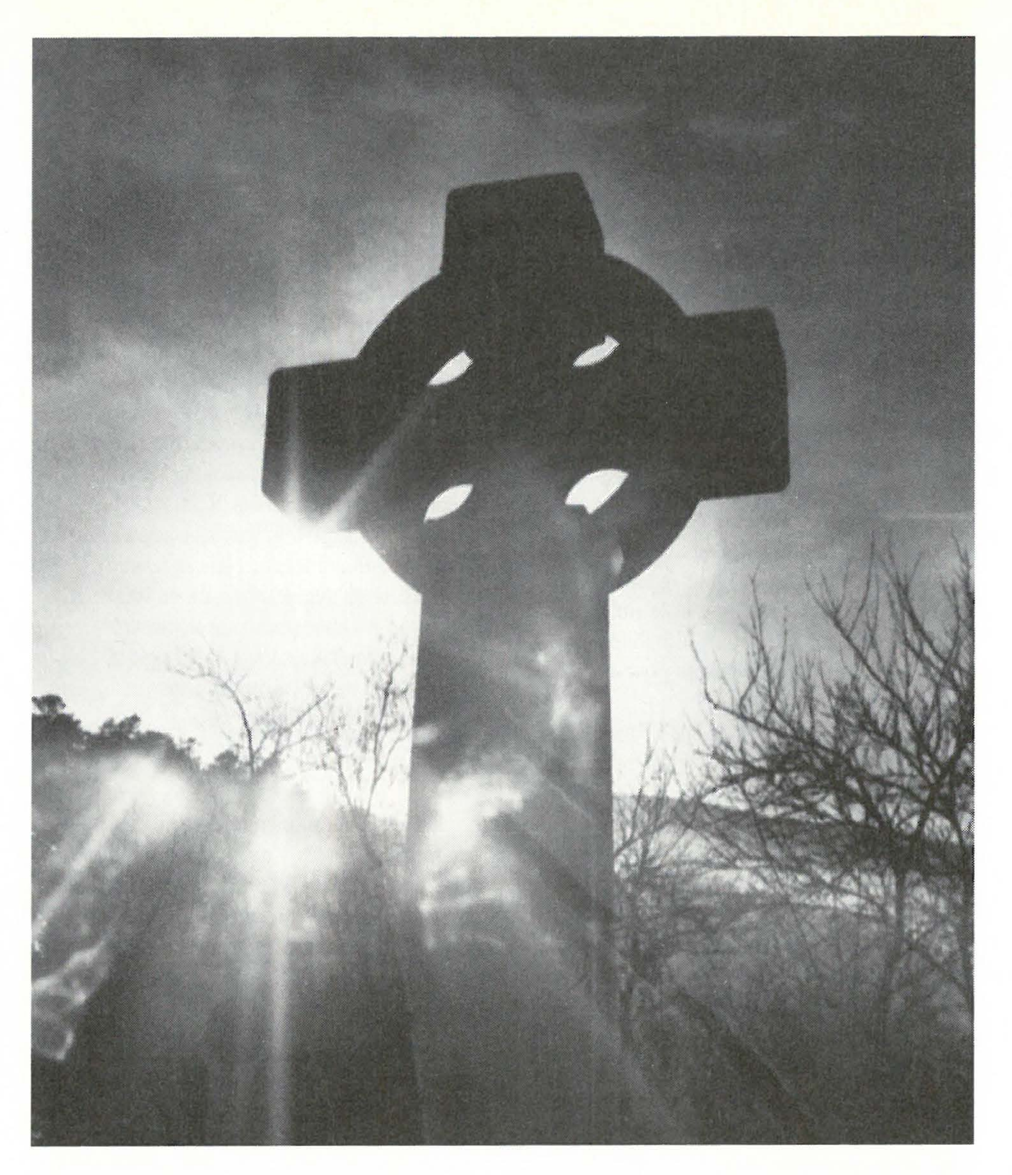
Parlons d'abord de l'agriculture. Les Celtes y avaient plusieurs siècles d'avance sur leurs contemporains. Ils pratiquaient l'assolement triennal et utilisaient savamment les engrais et les amendements. Ils répandaient sur leurs terres la chaux et les marnes dont elles avaient besoin. Ils avaient inventé des quantités d'instruments aratoires inconnus des Méditerranéens, à commencer par la grande faux, tellement plus rapide que la faucille pour la coupe du foin, et la charrue à coutre et avant-train, bien supérieure à la primitive araire. Ils avaient inventé la herse, la brouette et même une moissonneuse mécanique à grand

Le passage volontaire du druidisme au christianisme en Irlande

En Europe, l'Irlande est un cas unique sous l'angle de l'histoire religieuse : si nous connaissons quelque chose de la mythologie celtique, en effet, ce n'est pas malgré mais, d'une certaine façon, grâce à la christianisation, qui en a assuré la transmission en l'historicisant. Les traducteurs des *Textes mythologiques irlandais* (*) sont de ceux qui estiment qu'il y a eu transmission délibérée, sans solution de continuité, entre le vieux sacerdoce celtique et l'élite intellectuelle des moines irlandais, qui couchèrent par écrit les légendes et les mythes païens : « *L'Irlande,* affirme C. Guyonvarc'h, *est le seul pays occidental où, à la fin de l'Antiquité, subsistait une classe sacerdotale analogue aux brahmanes de l'Inde. La christianisation n'ayant pas été doublée d'une romanisation linguistique, politique et administrative, il est évident que cette classe sacerdotale, d'un très haut niveau intellectuel, réorganisée en fonction de la nouvelle religion, a fourni les premiers cadres du christianisme irlandais. Il faut considérer que les textes dont nous disposons, dans leur ensemble, sont son œuvre et qu'elle a prévu et réalisé sa transmission écrite.* » (*)

On bute cependant sur un obstacle de taille, plus grand encore que les faits continentaux que pour les faits insulaires : le flou extrême qui enveloppe le passage du « druidisme » au christianisme. Il ne sera possible d'y voir un peu plus clair « *que lorsque le christianisme primitif des Celtes sera parfaitement connu* », écrit C. Guyonvarc'h, qui ajoute : « *Or, les données en sont infiniment complexes, d'une part en Gaule où les druides s'effacent devant la religion officielle romaine sans laisser aucune trace tangible, et d'autre part en Irlande où, quelques siècles plus tard, à l'appel de saint Patrick et de ses successeurs, les* filid *(druides irlandais) se convertissent et sauvent le fonds mythologique national.* »

(*) C.-J. Guyonvarc'h et F. Le Roux, Introduction aux *Textes mythologiques irlandais*, Ed. Ogam-Celticum, Rennes, 1980.



rendement, appelée *vallos*, dont Pline nous a donné la description et qu'on voit représentée sur un bas-relief belge.

Il faut abandonner l'image ridicule des Gaulois habitant dans des huttes au milieu des forêts et se nourrissant de sangliers. La forêt était défrichée depuis l'époque néolithique et la campagne était occupée en majeure partie par des prés et des terres labourables. Certes, la forêt était plus étendue que de nos jours, mais elle était elle-même une richesse. Elle fournissait le bois d'œuvre et le bois de chauffage. On y menait pâturer les bovins et les moutons, les cochons y étaient conduits à la glandée. Dans les clairières étaient installés des sabotiers et des charbonniers. Car les Celtes connaissaient le charbon de bois (ils connaissaient aussi la houille, ignorée des Romains).

Dans leurs champs bien labourés, les Gaulois obtenaient des récoltes très supérieures à celles des contrées méditerranéennes sèches et mal travaillées, ce qui explique que l'économie celtique soit restée essentiellement rurale

Une croyance celtique d'ordre poétique

« Je trouve très raisonnable la croyance celtique que les âmes de ceux que nous avons perdus sont captives dans quelque être inférieur, dans une bête, un végétal, une chose inanimée, perdues en effet pour nous jusqu'au jour, qui pour beaucoup ne vient jamais, où nous nous trouvons passer près de l'arbre, entrer en possession de l'objet qui est leur prison. Alors elles tressaillent, nous appellent, et sitôt que nous les avons reconnues, l'enchantement est brisé. Délivrées par nous, elles ont vaincu la mort et reviennent vivre avec nous. »

Marcel Proust

Du côté de chez Swann, Pléiade, T. 1, p. 44.

et que ne s'y soient pas développées d'aussi grandes villes que dans les pays à l'activité agricole insuffisante par rapport au chiffre de population.

Il existait cependant des agglomérations importantes à l'époque de la guerre des Gaules. César évalue à quelque 25 000 personnes la population permanente de la ville d'Avarikon (Bourges). Cela impliquait une structure urbaine véritable. César ne nous parle-t-il pas, d'ailleurs, du forum et des places d'Avarikon ? Et puis — il faut être sérieux — comment les Bituriges auraient-ils pu obtenir des chefs des autres peuples qu'on ne mette pas le feu à leur ville parce qu'elle était *« la plus belle, ou presque, de toute la Gaule, la force et l'ornement de leur pays »*, s'il ne s'était agi que de quelques huttes parsemant un vaste terrain vague ? La vérité, c'est que l'habitat était diversifié. Il y avait des fermes isolées, de grands domaines ruraux, de petits villages ouverts et aussi de grandes villes fortifiées. Les places fortes, que César appelle *oppida* (3), n'étaient parfois que des villes-marchés peuplées seulement les jours de foire et quand les paysans venaient y chercher refuge contre des envahisseurs ou des pillards, mais il y avait aussi de vraies villes avec des rues bordées de maisons où vivait une nombreuse population d'artisans, de commerçants, de fonctionnaires. C'est d'elles que sont issues la plupart de nos villes actuelles : Paris est l'ancienne Lutecia (4) des Gaulois, Lyon a succédé à Lugdunum (5), Orléans à Cenabon, Bordeaux à Burdigala, etc. Rares sont en France, en Grande-Bretagne, en Allemagne, en Autriche, les agglomérations de quelque importance qui ne soient pas de fondation celtique.



Chefs gaulois prêtant serment sur les enseignes, dans le cercle de pierres consacrées (lors de la révolte de la Gaule contre les Romains, 52 av. J.-C.). (Gravure de F. Thorigny, d'après Dupré)

Que savons-nous de nos ancêtres les Gaulois ?

L'image que nos contemporains se font de « nos ancêtres les Gaulois » appartient à la bande dessinée plutôt qu'à la réalité historique. L'enseignement de l'histoire continue souvent de véhiculer l'image de peuplades sauvées de la barbarie par la conquête romaine.

Devant cette ignorance générale, Christian Goudineau, jeune professeur au Collège de France (Il est né en 1939), titulaire de la chaire des Antiquités nationales, a entrepris de faire connaître la Gaule à un public qui n'est pas celui des spécialistes.

Normalien, agrégé, « Romain », il a été directeur des Antiquités historiques de la Côte d'Azur et vice-président du Conseil supérieur de la recherche archéologique. Spécialiste de la céramique, fouilleur de Vaison-la-Romaine, auteur de nombreux travaux sur la Gaule, directeur de la revue *Gallia*, (la seule revue scientifique nationale consacrée à la Gaule), Goudineau s'est imposé comme l'un de nos meilleurs connaisseurs du monde gaulois et gallo-romain.

C'est en partie grâce à ses efforts qu'est née l'Année de l'Archéologie, bilan de vingt années de travaux sur le territoire national.

Président du conseil scientifique de Bibracte (le mont Beuvray, près d'Autun), il a contribué, en 1984, à relancer les fouilles sur ce qui fut l'ancienne capitale des Eduens. Sur cet important chantier sont organisés des stages d'initiation pour enfants et adultes. Prochainement, y sera installée une zone d'archéologie expérimentale comme il en existe dans les pays anglo-saxons.

Ce n'est pas tout. Goudineau réveille Alésia, classée depuis 1986 parmi les trente grands sites nationaux.

A son côté, un jeune éditeur a fait le pari de se spécialiser dans les publications archéologiques. En cinq ans, les Editions Errance (17, rue de l'Arsenal, Paris IVe) ont trouvé des lecteurs, des auteurs de renom et ont dépassé des maisons prestigieuses mais plus routinières. Une pointe de provocation, beaucoup de compétence, c'est la recette d'Errance. C'est aussi celle de Goudineau.

FRÉDÉRIC VALLOIRE

(Christian Goudineau, *César et la Gaule*, Editions Errance, Paris, 1990, 366 p., 370 F.)



Un art symboliste, étonnant de fantaisie.

Les repères d'Alésia

Le site du mont Auxois dépend de la Société des sciences historiques et naturelles de Semur-en-Auxois. Depuis une quinzaine d'années, plusieurs projets se succèdent pour aménager le site. En 1988, celui de Frédéric Didier, architecte en chef des Monuments historiques, a été accepté. Il est en cours de réalisation : une première tranche de travaux exécutés pour assurer une meilleure présentation des fouilles de la ville gallo-romaine vient de prendre fin. Durant l'été 1991, sous la direction de Michel Raddé, les fouilles ont repris dans la plaine des Laumes, là où se trouvaient les fossés de César. Elles sont d'autant plus nécessaires qu'à l'automne 1990, René Goguey a découvert, par photographie aérienne, les traces d'un camp de César, avec une porte fortifiée, deux tours et les lignes de fortification.

L'ensemble du chantier est conçu sur le modèle de Bibracte, avec des équipes internationales. Sont prévus : des parcours archéologiques qui signaleront les camps de César ; un archéodrome qui reconstituera une partie des travaux césariens ; un nouveau musée.

Il s'agit de créer un pôle touristique autour d'Alésia, avec Semur-en-Auxois, le château de Bussy, l'abbaye de Fontenay, les forges de Buffon.

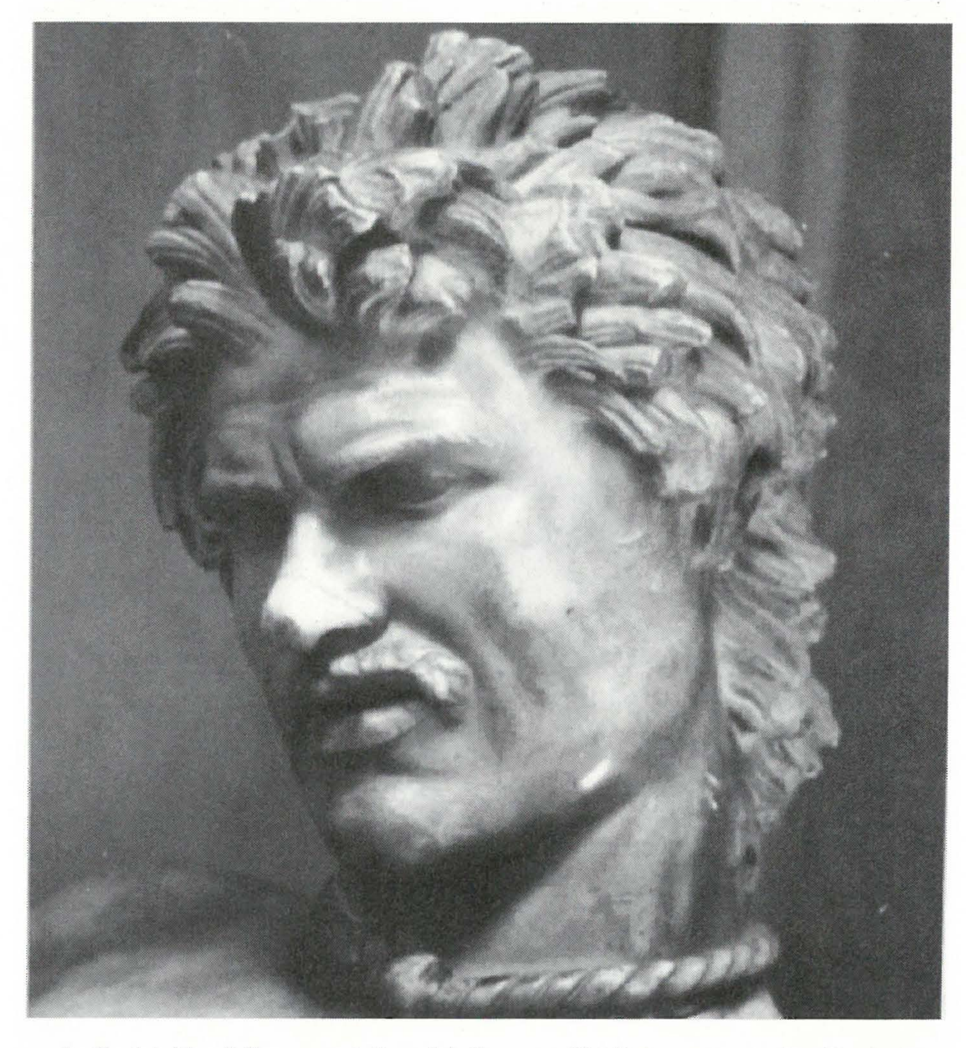
F. V.

Musée d'Alésia : Alise Sainte-Reine, 21150 Venarey-les-Laumes. Tél : 80 96 10 95.
Direction des Fouilles d'Alésia : Ancienne Faculté des Lettres, 36 rue Chabot-Charny, 21000 Dijon.

Les Gaulois nous ont légué la maison à deux pignons et toit pentu, dont sont issues toutes nos maisons traditionnelles, hormis les maisons à toit plat couvertes de tuiles romaines.

En ville comme à la campagne, les maisons étaient construites en bois et en torchis, avec des toits de chaume, mais il ne s'agissait pas de huttes. C'étaient des demeures spacieuses, de plan rectangulaire, à deux pignons. La charpente, assemblée avec une habileté consommée, était d'une architecture complexe. Les maisons des riches comportaient plusieurs pièces. Les villes étaient entourées de remparts dont les portes étaient encadrées de tours et surmontées de sortes de miradors. Les courtines étaient généralement construites selon l'ingénieuse technique du *murus gallicus*, le mur gaulois, qui alliait une carcasse de bois chevillée de fer et un remplissage de pierres. Il était impossible de l'incendier, en raison du parement de pierres.

Les Celtes étaient maîtres en matière d'artisanat et d'industrie. Ils avaient mis au point une quantité prodigieuse d'inventions. C'est à eux que l'on doit le pas de vis, qui ouvrait de nombreuses possibilités à la mécanique et à la construction. Ils avaient imaginé aussi la technique de l'étamage et celle du placage, notamment du placage de l'argent ou de l'étain sur le cuivre. Sans rivaux pour le travail du bois, ils étaient les inventeurs, entre autres, du tonneau et du sceau. Ils construisaient des bateaux plus grands et robustes que ceux des Méditerranéens, d'une excellente tenue en mer. Leur ingéniosité se manifestait encore dans la cordonnerie : ils avaient créé les galoches, mais

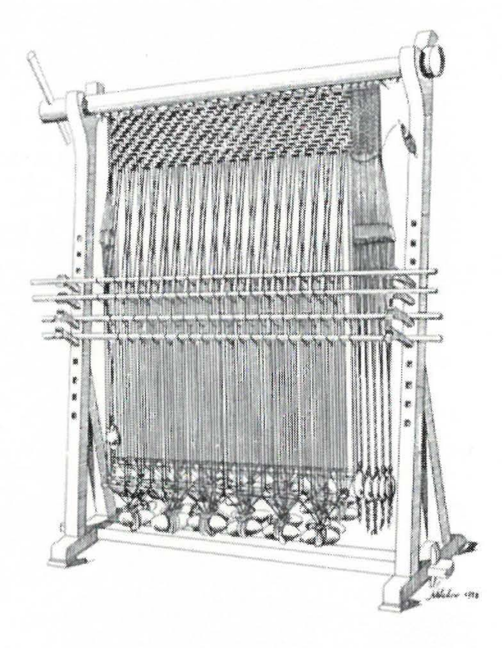


Le Gaulois blessé. Fragment de l'autel de Pergame, IIIe siècle avant notre ère. Un visage étonnement moderne d'un compatriote vieux de vingt-trois siècles. Une représentation qui témoigne du respect porté par les Romains à leurs adversaires, nos ancêtres. Fragment de l'autel de Pergame. (Musée du Capitole, Rome. Photo Giraudon.)

ils produisaient aussi d'excellentes chaussures « tout cuir ». Leur habileté se manifestait notamment dans le domaine de l'habillement. Ils tissaient en laine, en lin, des étoffes de couleurs vives, souvent bariolées, les taillaient, les cousaient et en faisaient des vêtements très élaborés, blouses, robes, pantalons (les braies), manteaux à capuchon, laissant loin derrière eux les pièces de toile écrue sans couture dont s'entortillaient les Romains. Pour la guerre, ils étaient les inventeurs de la cotte de mailles, que leurs ennemis devaient copier.

Les Gaulois étaient aussi d'éminents chimistes. Ils savaient fabriquer le verre et c'est à eux que l'on doit l'émail et le savon.

L'industrie dans laquelle ils étaient les plus réputés était celle de la carrosserie et du charronnage. Ils fabriquaient une grande variété de véhicules de belle facture, admirés de tout le monde antique. Pour leurs roues, ils avaient inventé le roulement à aiguilles. Tous les carrosses, calèches et chariots utilisés à Rome étaient soit achetés en Gaule, soit copiés sur des modèles gaulois, à tel point que tous les noms de véhicules, en latin, sont des mots gaulois.



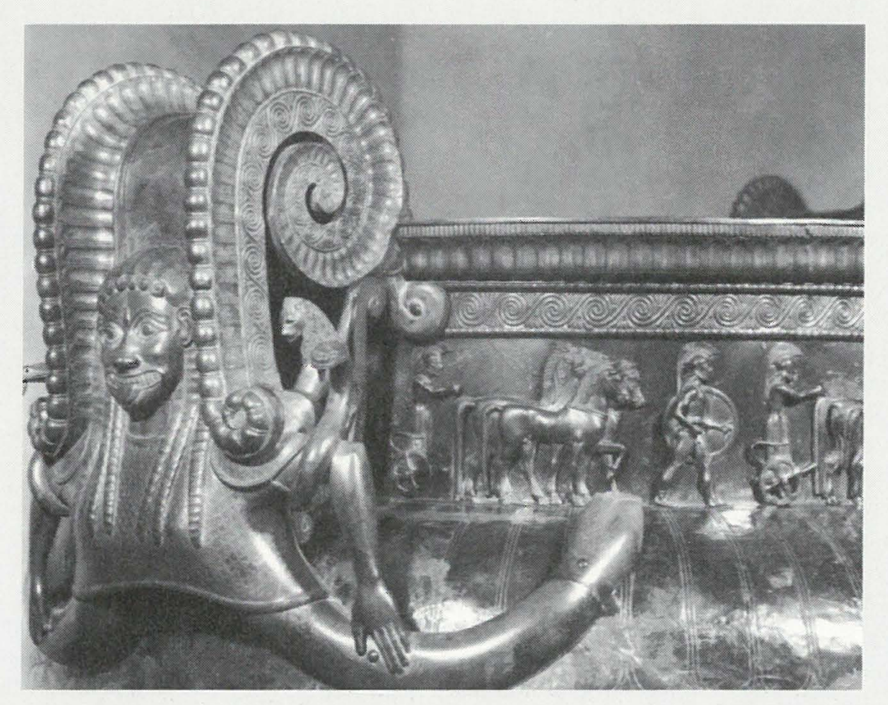
Reconstitution d'un métier à tisser gaulois, vertical à quatre barres de lisse (dessin de Schalbow).

Comme le remarque Régine Pernoud (6), les Gaulois étaient un *« peuple de techniciens : c'est par là peut-être que les Français d'aujourd'hui descendent le plus directement de leurs ancêtres gaulois, avec leur étonnante ingéniosité, leur habileté de bricoleurs [...] tout ce qui exige un esprit ouvert, du sens artistique en même temps que de l'imagination, et, avec l'adresse manuelle, le goût du travail bien fait ».*

Comme partout, dans l'Antiquité, la production celtique était surtout artisanale, mais il existait aussi une grande industrie. La forge de Bibracte, par exemple, possédait plusieurs groupes de fours et les ateliers occupaient un bâtiment de 80 m de long. La force motrice pour les souffleries et les marteaux était fournie par un système hydraulique. L'effectif des ouvriers dépassait la cinquantaine.

Ajoutons que si le réseau routier n'avait pas, dans la Gaule indépendante, la qualité de celui que devait réaliser l'occupant romain, il n'en était pas moins développé. La plupart de nos « voies romaines » sont des voies gauloises pavées par les Romains.

La princesse de Vix



« La fameuse tombe de Vix, en Bourgogne, était la sépulture d'une femme de 30-35 ans, d'un rang social élevé. La chambre funéraire a livré un mobilier comparable à celui découvert à la Huneburg ou encore à celui de Hochdorf, près de Ludwigsburg. Le cratère grec décoré de masques de gorgone et d'un cortège d'hoplites, est énorme : haut de plus de 1,60 m, il pouvait contenir 1 200 litres. Il supportait deux coupes attiques dont une à figures noires : il était accompagné d'une phiale en argent, sorte de bol surbaissé, d'une œnochoé, cette cruche en bronze, elle aussi originaire de la péninsule italienne. Cas rare, les quatre roues du char avaient été démontées et alignées contre la paroi Est de la chambre. Ainsi, le char reposait sur ses essieux, et constituait la litière d'apparat de la princesse. Cette femme était parée, non seulement des bijoux courants dans les sépultures contemporaines, mais aussi de fibules à cabochons garnis d'ambre et de corail. Elle portait de plus un diadème en or, unique en son genre. L'arceau se termine par des pattes de lion appuyées sur deux boules qui se positionnaient devant les oreilles du sujet ; un petit cheval ailé surmonte chacune de ces extrémités sphériques. Ce bijou évoque une sorte de syncrétisme gréco-scythe. Outre les vêtements de la défunte, ce caveau n'était pas non plus dépourvu d'étoffes. Des pigments rouges et bleus ont été observés, et des disques de bronze, associés à des crochets, disposés de façon linéaire, devaient souligner la bordure de pièces de tissus. »

P. Brun,
***Princes et princesses de la Celtique*,**
Editions Errance, 1987.

La langue gauloise, une parenté ancienne avec le latin

« Le gaulois parlé sur le continent, ou vieux celtique continental, appartient au groupe de langues indo-européennes dit brittonique, avec le vieux breton et le vieux gallois, tandis que le vieil irlandais représente essentiellement le groupe dit goïdélique. Ces langues ont probablement formé à l'époque préhistorique une unité linguistique ; après la séparation, le brittonique a gardé avec le latin et l'osco-ombrien des ressemblances frappantes. C'est pourquoi le gaulois était une langue encore proche du latin, mais cousine aussi du grec et des langues germaniques.

De nombreux mots gaulois et latins sont apparentés : *rix* et *rex* « roi », *novios* et *novus* « neuf », etc. Mais César avait tout de même besoin d'interprètes pendant ses campagnes, et il n'est pas sûr qu'une seule et même langue gauloise ait été parlée d'un bout à l'autre du pays : il y avait peut-être des dialectes, et des parlers frontaliers, influencés par les langues alpestres au sud-est, l'ibérique au sud-ouest, le germanique au nord et à l'est. [...]

De quoi disposons-nous pour connaître cette langue au si vaste passé ? D'inscriptions sur pierre, métal ou terre cuite, d'époque gallo-romaine, car le gaulois a continué d'être parlé malgré l'occupation romaine ; de mots transmis et souvent traduits par les auteurs grecs et latins ; d'une masse de noms propres, noms de lieux, de peuples ou d'hommes, connus par les documents écrits ou reconstitués d'après les formes modernes : ce sont les mots les plus anciens, les plus « fossilisés », et certains d'entre eux, parmi les noms de fleuves notamment, ne paraissent pas s'expliquer par le celtique ; ils doivent remonter aux langages préhistoriques. En tout, trois dizaines environ de milliers de mots ou parties de mots, dont beaucoup, malheureusement, gardent encore leur secret. »

PAUL-MARIE DUVAL
Appareil critique à l'édition 1963 du *Vercingétorix* de Camille Jullian.



*Un cavalier gaulois comme on l'imaginait au XIX*e *siècle. Le dessinateur avait peu de connaissances archéologiques et l'équipement de ce guerrier est des plus composites. Mais il faut saluer l'intention de ne pas représenter l'ancêtre comme un sauvage.* (Ph. Roger-Viollet)

Les Gaulois, des « barbares » de haute culture

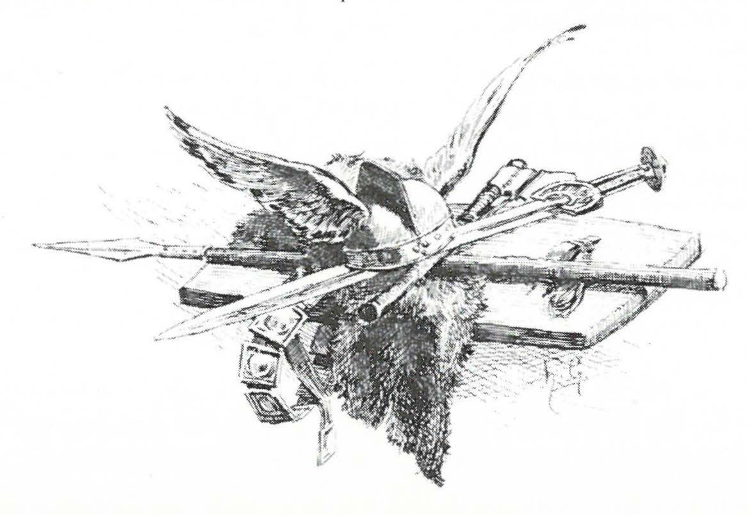
Nous devons beaucoup à nos ancêtres celtes sur le plan matériel. Nous leur devons plus encore sur le plan culturel et spirituel. L'art celtique n'obéissait pas aux normes classiques ; il était ébouriffant de fantaisie et d'originalité et ne cherchait nullement à représenter les êtres et les choses dans leur vérité concrète. Il visait, en jouant avec les formes, à exprimer symboliquement des idées complexes, à transmettre un message cosmique. Il resurgit de temps à autre de notre tréfonds et a inspiré l'art roman, tout comme il renaît aujourd'hui en partie dans l'art abstrait.

« Les Grecs appelaient Barbare, écrit Barry Cunliffe, *tout homme qui ne parlait pas leur langue et proférait des sons inintelligibles pour eux. Le terme n'avait pas un sens franchement dépréciatif, il impliquait que l'on n'était pas civilisé, mais ne sous-entendait*

La Bagaude

Depuis l'invasion de 276 jusqu'à l'établissement des royaumes mérovingiens, pendant plus de deux siècles, une bonne partie des campagnes gauloises a été en état d'insurrection presque permanente. Cette révolte, que les historiens assimilent à une jacquerie généralisée, a un nom : la Bagaude, dont l'origine reste obscure. Les insurgés, dit le Panégyrique II, prononcé en l'honneur de Maximien par le rhéteur d'Autun, Mamertin, et daté de l'an 289, sont des paysans : le laboureur se fait fantassin, le pâtre cavalier. La révolte est si grave qu'elle a entraîné la promotion de Maximien du rang de César à celui d'Auguste ; il a donc fallu mobiliser contre elle une partie très importante de l'armée impériale ; on était loin du temps où quelques cohortes venaient à bout de l'insurrection de peuples entiers. Quels étaient les foyers de la rébellion ? Camille Jullian a montré que les combats ont eu pour théâtre les régions montagneuses, ensuite les principales routes dont il fallait assurer la sécurité, enfin, l'Armorique. Deux noms de chefs des Bagaudes nous sont parvenus : Aelianus et Amandus. Les Bagaudes cherchaient avant tout à vivre dans la tradition et la liberté de leurs ancêtres. Cette résistance gauloise au pouvoir romain ne fut jamais victorieuse, mais elle contribua directement à affaiblir l'Empire et à préparer sa disparition en Occident.

pas, comme aujourd'hui, un manque de culture et de sensibilité. Quiconque a contemplé des objets de métal décorés par les Celtes ou lu les sagas irlandaises ne peut porter ce genre d'accusation. Les artistes qui travaillaient pour l'aristocratie avaient mis au point un style aussi original que fascinant. L'art celtique partait de l'observation minutieuse de la nature pour en dégager la quintessence des lignes et des formes. Il ne cherchait pas à reproduire la réalité, mais à en saisir l'âme, l'aspect intangible et éphémère. Tout comme leur littérature, l'art des Celtes est le domaine de l'illusion, de la surprise et de la métamorphose. » (7)



Sous des apparences nouvelles, l'âme celte continue de vivre

L'âme celte survit en nous et reparaît sous les formes les plus inattendues. Ainsi au Moyen Age s'est-elle exprimée à travers l'intense diffusion des romans du cycle breton (*Tristan et Iseult, Lancelot du Lac*, légendes arthuriennes), l'imaginaire féérique, le goût du merveilleux et l'idéal chevaleresque.

Sous les apparences du monde latino-chrétien, l'âme celtique continuait de vivre dans la culture populaire, dans le monde des légendes, mais aussi dans celui des rites religieux.

La plus grande fête des anciens Celtes était celle de Samonios la nuit du 1er novembre. Elle marquait pour eux le début de l'année. C'était la nuit où il n'y avait plus de frontière entre le monde des vivants et le monde surnaturel, où les esprits erraient sur la terre et où les hommes pouvaient pénétrer au royaume des Ombres.

Le christianisme n'a jamais pu déraciner cette croyance celtique en une communication des deux mondes dans la nuit du 1er novembre. En Irlande, la fête de Samain (forme gaélique de Samonios) a continué à être célébrée par le peuple après son évangélisation et, finalement, le clergé, qui n'avait pu la faire disparaître, l'a adoptée vers l'an 800 et l'a décrétée « fête de tous les saints » — ce qui conserve l'idée de communication des deux mondes. Rome a officialisé cette fête et l'a étendue à toute l'Eglise vers le milieu du IXe siècle.

La Toussaint, unanimement célébrée en France même par les non-croyants, reste la fête la plus importante de l'année pour les Bretons aussi bien que pour les Irlandais, témoignant parmi bien d'autres exemples que la pensée de nos ancêtres est toujours présente en nous, même à notre insu.

YANN BREKILIEN*

---

2. Les Parisii étaient un peuple breton.

3. Le mot celtique est dunon. On le trouve dans Verdun, Loudun, Châteaudun, Dun-les-Place, Dinan, Issoudun, etc.

4. « Le Mont des Souris »

5. « La Forteresse de Lug »

6. Régine Pernoud, Les Gaulois, *Seuil, 1979.*

7. Barry Cunliffe, L'Univers des Celtes, *traduction Marie-Bernadette Chardenoux et Daniel Lemoine, Editions du Fanal, 1981.*

*** Yann Brekilien est l'auteur de nombreux ouvrages sur le monde celte, notamment *La Bretagne d'hier et de demain* (Ed. Jean-Pierre Delarge, Paris, 1978), *La mythologie celtique* (Ed. Jean Picollec, Paris, 1981), et *Le Message des Celtes* (Ed. du Rocher, Paris, 1989).**

L'art gaulois dans les musées de France

En tête, bien entendu, l'irremplaçable Musée des Antiquités nationales du château de *Saint-Germain-en-Laye* (34 51 53 65). Mais aussi :

***Aix-en-Provence* : musée Granet (42 38 14 70).**

***Bordeaux* : musée d'Aquitaine (56 90 91 60).**

***Clermont-Ferrand* : musée Bargoin (73 91 37 31).**

***Compiègne* : musée Vivenel (44 86 58 05).**

***Dijon* : musée archéologique (80 30 88 54).**

***Lyon* : musée de la civilisation gallo-romaine (78 25 94 68).**

***Orléans* : musée des Beaux-Arts (38 53 39 22).**

***Rouen* : musée des Antiquités, 198 rue Beauvoisine (35 98 55 10).**

***Toulouse* : musée Saint-Raymond (61 22 21 85).**

La France d'aujourd'hui reflète la Gaule d'autrefois



Maison paysanne du Morvan à deux pignons et toit pentu couvert en pierres de lave. Ce type de construction existait déjà au temps de la Gaule indépendante (hormis la cheminée) et n'a pratiquement pas changé jusqu'au XIX[e] *siècle.* (Dessin Viollet-le-Duc)

Un fond gaulois plus résistant que la défroque romaine

« Si l'on tente d'aller un peu au-delà de l'histoire politique et militaire, que voit-on ? D'abord une géographie régionale pleine de vocables familiers : les terroirs portent le nom des Lignons, à Langres, des Lexoviens à Lisieux, des Vénètes à Vannes, des Carnutes à Chartres, des Suessions à Soissons, des Bellovaques à Beauvais, des Rutènes à Rodez, des Santons à Saintes, etc. Toute notre géographie parle gaulois. Et cela va persister à travers les siècles, avec une stabilité impressionnante. Mieux : ces noms de peuples supplantent les noms de villes. Lutèce prendra le nom des Parisii pour devenir Paris ; et de même Césarodunum deviendra Tours à cause des Turones ; Agendicum, Sens, à cause des Sénones ; Condate, Rennes, à cause des Redones.

Autant dire que la tentative de civilisation à la romaine, par les centres urbains, a échoué. A peine desserrée l'emprise d'une administration qui attirait en ville tous ceux qui prenaient part aux affaires publiques, par obligation ou par goût, la région a repris le pas sur la cité, la Gaule s'est retrouvée rurale, pays de vigne et de blé, n'éprouvant nullement le besoin d'un Etat centralisé. Et du même coup se sont écroulées nombre de ces fondations nées de la volonté du vainqueur : Augst, Port-sur-Saône, Yverdon, qui avaient reçu les évêchés, ont cessé dès l'époque des invasions d'occuper une place importante. Feurs, Javols, Jublains sont bientôt tombées au rang de petits bourgs paysans.

Tous nos noms de fleuves, tous nos noms de montagnes, aujourd'hui encore, sont celtiques. Et l'attachement au sol s'est manifesté aussi par la place que tiennent dans le vocabulaire agricole les mots d'origine gauloise. La ruche, la chèvre, le chat, le taureau, l'alouette, le soc et la charrue, l'arpent et le chemin, le char et la barque, la crème et le savon, la lande, la baume (grotte), la grève et la roche, comme l'if, le chêne et le bouleau de nos forêts sont celtiques. Et combien de lieux-dits ne doivent rien au latin !

Ce n'est pas seulement une question de termes. Toute l'armature de notre pays gardera, pour toujours, l'empreinte de son passé gaulois ; les cadres administratifs et religieux, les groupements ethniques en ont été marqués jusqu'à la fin de l'Ancien Régime et resurgissent aujourd'hui dans ces régions qui viennent s'imposer aux préfectures napoléoniennes. »

RÉGINE PERNOUD
Les Gaulois, Le Seuil,
« Le temps qui court ».

Pour en savoir plus

▼

Classement par ordre alphabétique d'auteurs

— *La mythologie celtique*, Yann Brekilien, Editions Jean Picollec, Paris, 1981.

— *Princes et princesses de la Celtique* (850-450 av. J.-C.), Patrice Brun, Editions Errance, Paris, 1987.

— *Guerre et armement chez les Gaulois*, Jean-Louis Brunaux et Bernard Lambot, Editions Errance, Paris, 1988.

— *Les royaumes celtiques*, Myles Dillon, N.K. Chadwick, Fayard, 1974.

— *Les Celtes*, Paul-Marie Duval, Gallimard, Paris, 1977.

— *Travaux sur la Gaule*, Paul-Marie Duval, Ecole française de Rome, 2 volumes, Editions de Boccard, Paris, 1989.

— *César et la Gaule*, Christian Goudineau, Editions Errance, Paris, 1990.

— *Le défi celtique*, Alain Guillerm, Editions Jean Picollec, Paris, 1986.

— *Les druides*, C.-J. Guyonvarc'h et F. Le Roux, 4[e] Edition, Ogam-Celtica. Rééd. Ouest-France, 1986.

— *La civilisation celtique*, C.-J. Guyonvarc'h, F. Le Roux, Ouest-France, 1990.

— *Vercingétorix*, Camille Jullian, réédition Tallandier, Paris, 1977.

— *Les Celtes*, Venceslas Kruta, Que sais-je ? n° 1649.

— *Le roi Arthur et la société celtique*, Jean Markale, Payot, Paris, 1981.

— *Chasse et élevage chez les Gaulois*, Patrick Meniel, Editions Errance, Paris, 1987

— *Les Gaulois*, Régine Pernoud, Seuil, Paris, 1979.

— *L'art celtique*, sous la direction de B. Raftery, Flammarion, Paris, 1990.

— *La religion des Celtes*, Jan de Vries, Payot, Paris, 1963.

— *Les Celtes*, catalogue de l'exposition de la Fondation Agnelli au Palazzo Grassi à Venise, 24/3 au 8/12/91, Milan, 1991.

MOYEN ÂGE

La source de l'imaginaire national

PAR PIERRE VIAL



La France est le pays des Francs. On hésite à rappeler une telle évidence, tant elle s'impose. Il le faut, cependant, puisqu'il arrive de l'oublier. C'est à partir des Francs, pendant le long millénaire du Moyen Age, que s'est forgée l'identité française, grâce à l'heureuse synthèse réalisée, en Gaule romanisée, par l'aristocratie franque.

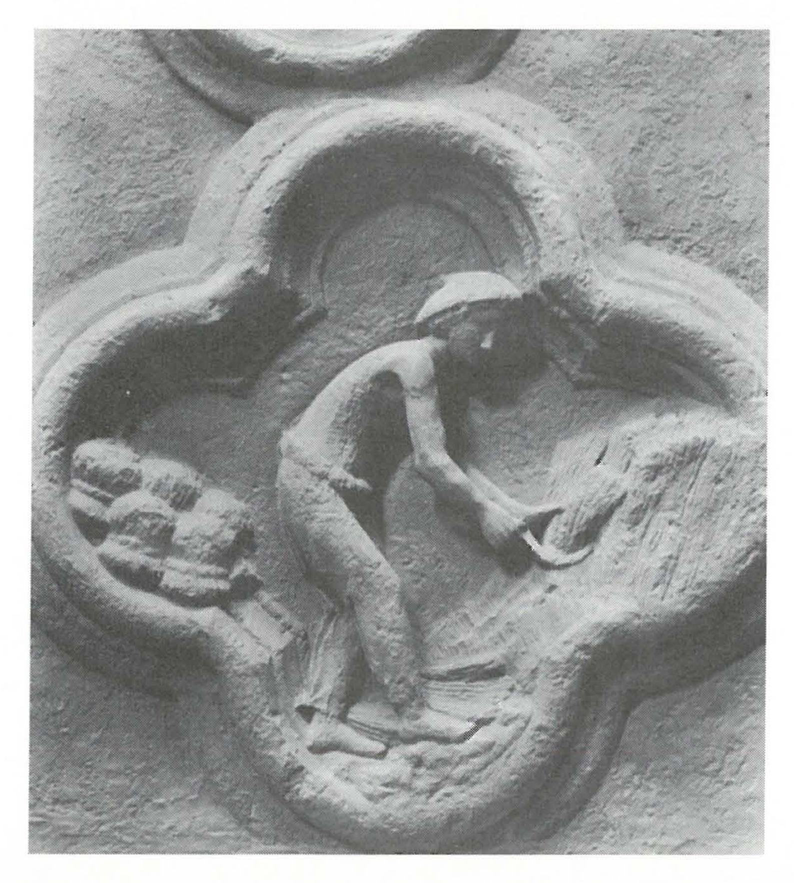
Le nom de « Francs » apparaît pour la première fois au IIe siècle. Il dériverait d'une racine nordique (*Frekkr* en vieux norse) signifiant « hardi » ou « courageux » puis, par extension, « libre ». Il désigne une population fixée sur la rive droite du Rhin, à cheval sur l'actuelle frontière entre les Pays-Bas et l'Allemagne. Ce sont des guerriers qui, comme beaucoup d'autres peuples germaniques, participent aux raids lancés contre un Empire romain en crise. Certains d'entre eux, cependant, préfèrent servir les aigles romains et font carrière dans les armées qui défendent l'Empire. On verra, au IVe siècle, des Francs accéder aux postes de plus haut rang : vers 380, les Francs Ricomer, Bauto, Mérobande ont obtenu la dignité consulaire.

Francs romanisés et Romains germanisés

L'engagement de guerriers francs dans les armées romaines prépare, mentalement, la fusion romano-germanique qui sera réalisée plus tard dans le royaume mérovingien. C'est ce que révèle une épitaphe datant du IIIe siècle, en Pannonie, où le défunt affirme : *Francus ego cives miles romanus in armis* (*« Je suis citoyen franc mais sous les armes je suis soldat romain »*) ; pour ce combattant, identité franque et identité romaine ne sont pas antagonistes mais bien plutôt complémentaires et, même, fusionnées, en s'incarnant dans le même individu.

L'engagement au service de Rome pouvait se faire à titre individuel ou dans le cadre d'un groupe ayant signé avec l'autorité romaine un traité, un *foedus*, faisant des intéressés des fédérés, c'est-à-dire des gens établis en territoire romain avec mission, en échange de ce droit d'installation, de participer à la mise en valeur et à la défense du territoire. L'importance de ce phénomène conduit à récuser la notion d'« invasions barbare » qui a pendant longtemps désigné, en France, les mouvements de peuples ayant abouti à la fixation, sur le sol de la Gaule, de Germains. Due davantage, donc, à un consensus qu'à une agression, l'implantation de ces Germains est révélée par l'onomastique : sainte Geneviève de Paris, par exemple, née avant le milieu du Ve siècle, a un nom purement germanique (de *gen,* « jeune », et *waiba,* « femme ») (1).

Une entité proprement romaine se maintient dans la Gaule du Ve siècle : dans le nord du Bassin parisien, les maîtres de la milice Aegidius (456-464) et Syagrius (469-486), appuyés sur une solide armée dont le quartier général est à Soissons, portent à bout de bras une enclave romaine maintenue en terre gau-



Travail du paysan, cathédrale d'Amiens, vers 1230. Les travaux de la terre sont fréquemment représentés dans les églises gothiques. Ils sont liés au cycle circulaire de la durée qui contredit le temps liturgique segmenté et qui a finalement triomphé du dogme. Ces représentations témoignent d'un « christianisme paganisé » dans lequel E. Le Roy Ladurie voit la vraie religion du Moyen Age. (Photo Giraudon)

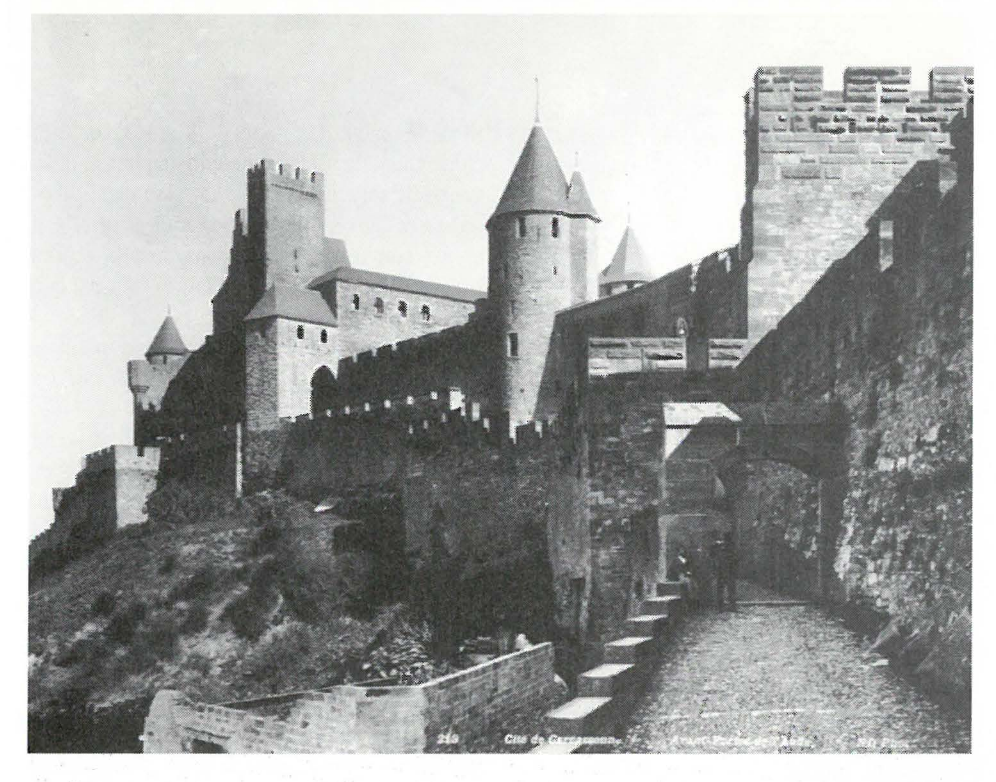
Francs et Gaulois, tous fils du soleil ?

[Selon une théorie du XVIIe siècle] « des Gaulois, désireux d'échapper au joug des Romains, auraient abandonné la Gaule pour franchir le Rhin et y seraient revenus ensuite sous le nom de Francs, "hommes libres". Le premier qui défendit cette réaction gallicane contre l'origine troyenne n'est autre que Jean Bodin (1520-1596). L'originalité des Francs par rapport aux autres Germains a, en effet, surpris. Avaient-ils subi plus profondément l'influence celtique dans les plaines du Rhin inférieur ? Leur infiltration par bandes successives dans l'empire romain rendit-elle plus faciles les contacts ? Un fait est certain — et celui qui reprendra la question si difficile de l'origine tribale des Francs devra en tenir compte —, c'est le rattachement au soleil de la famille mérovingienne. L'Apollon "jeune et beau", dieu du soleil levant, qu'adoraient les Gaulois au début du IVe siècle dans le temple romanisé du Lendit avait pour symbole la *crista*. Quand les Francs, dont les rois *criniti* étaient aussi qualifiés de *cristati*, constatèrent que les Parisiens rendaient, eux aussi, un culte au soleil "paternel", ils fraternisèrent avec eux... »

ANNE LOMBARD-JOURDAN
(*Fleur de lis et Oriflamme*, Editions du CNRS, Paris, 1991)



Médaille en argent de 1674 symbolisant le règne du « Roi Soleil ». Elle est frappée de l'orgueilleusse devise « Nec pluribus impar » (« Non inférieur à personne », ou « supérieur à tous »). Œuvre de Jean Varin (1604-1672)



Fortifications de Carcassonne, édifiées au XIIIe siècle, restaurées par Viollet-le-Duc. (Photo Roger-Viollet.)

loise mais ayant, en fait, rompu toute allégeance à l'égard d'un pouvoir impérial qui ne contrôle plus grand chose. La romanité de l'« Etat » d'Aegidius ne doit d'ailleurs pas faire illusion puisque son armée comporte en son sein une majorité de Germains, dont des Francs.

Clovis chef de l'armée romaine des Gaules

En 486 — alors que, depuis dix ans, il n'y a plus d'empereur à Rome — un chef franc élimine Syagrius et s'empare du pouvoir. Ce chef, Clovis, n'est encore qu'un roitelet parmi d'autres, car les Francs, loin de constituer une unité politique, sont répartis en plusieurs petits royaumes, ayant pour centre Tournai, Cambrai ou Cologne. Les Francs, en une lente progression vers le sud, occupent et cultivent la partie septentrionale de la Gaule : les parlers germaniques ont progressé pour atteindre, vers le milieu du Ve siècle, la côte de la Manche vers l'embouchure de la Canche.

Il n'y a, dans l'implantation franque, nulle volonté de refouler l'élément gallo-romain. S'installant à Paris, Clovis affiche le plus grand respect à l'égard de ce qui subsiste de « romain » au cœur du Bassin parisien et ses plus proches fidèles adoptent rapidement le genre de vie, confortable, des grands propriétaires gallo-romains. Clovis a compris quel intérêt il avait, pour construire un Etat digne de ce nom, à s'appuyer sur la force de ses guerriers francs conjuguée à la capacité administrative des notables gallo-romains. Pour sceller un tel accord, le facteur religieux peut s'avérer déterminant : l'Eglise catholique ayant un grand poids social (le corps épiscopal se recrute au sein des grandes familles de l'aristocratie gallo-romaine), Clovis se convertit au catholicisme, en 496 ou 498. Un tel ralliement lui apporte l'appui, décisif, de ces évêques qui jouent, dans la Gaule du haut Moyen Age, un rôle dépassant de beaucoup la seule fonction religieuse.

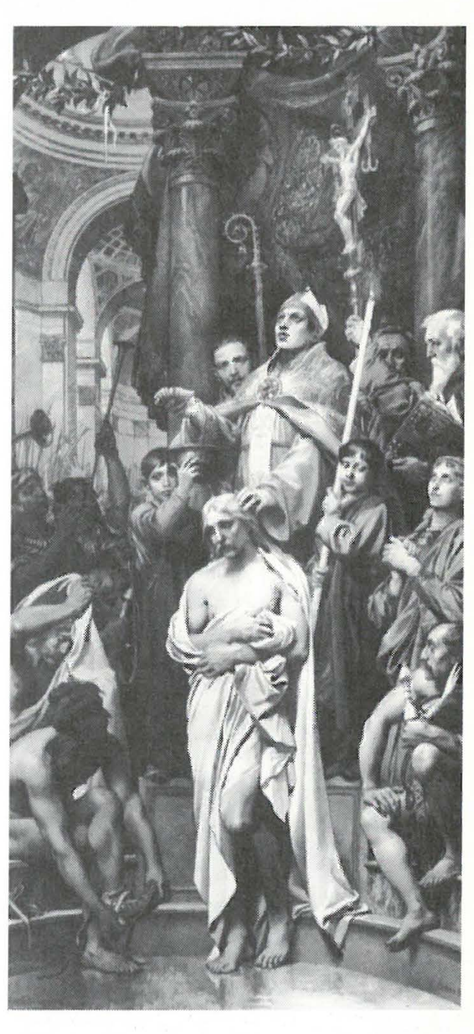
La conversion de Clovis : une affaire politique

Devenu champion de la cause catholique, Clovis joue la carte de l'orthodoxie contre ces hérétiques que sont les rois wisigoths et burgondes, acquis à l'arianisme. Il peut ainsi supplanter le roi wisigoth, vaincu et tué à Vouillé (507), et installer des garnisons franques dans une Aquitaine qui reste très marquée par les traditions romaines.

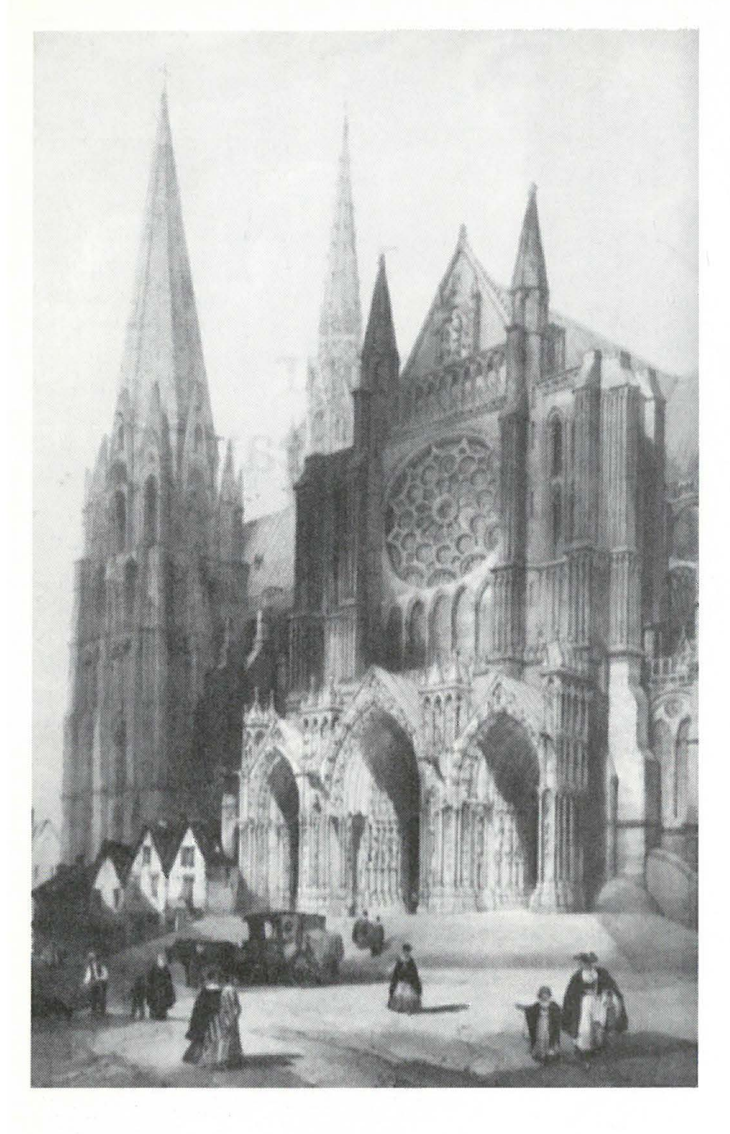
Ce spectaculaire accroissement de puissance lui permet de réaliser à son profit l'unité politique des Francs, éliminant par l'assassinat ses rivaux, Sigebert, roi franc de Cologne, et Ragnacharius, roi franc de Cambrai. Pour plus de sûreté, Clovis fait tuer aussi les parents des souverains disparus...

La conquête franque se poursuit sous les fils de Clovis, qui mettent la main, en 534, sur le pays burgonde, mais lui permettent de conserver sa personnalité et ses coutumes propres, et sur la Provence (537) où restent en place des « patrices » de souche romaine. Vers l'Est, les Francs prennent le contrôle de la Hesse, de la Franconie et de la Thuringe. Ainsi, comme le fait remarquer Lucien Musset, *« de tous les Germains établis dans l'Empire romain au Ve siècle, les Francs sont ceux qui sont partis le moins loin de leurs bases »*. Il n'en est que plus remarquable de les voir mettre en place une organisation sociale, politique, culturelle, qui va cimenter l'identité française, grâce à une heureuse synthèse des éléments celtiques, romains et germaniques.

La société mérovingienne est encadrée par une aristocratie dont l'influence est basée sur sa double origine, franque et gallo-romaine. Les Francs ont apporté avec eux une *kriegerkultur*, une culture et une civilisation guer-



Baptême de Clovis. Par cet acte politique, le roi des Francs obtint l'appui du clergé gallo-romain et fit cautionner la légitimité de son autorité sur la Gaule. (Photo Roger-Viollet).



Permanence de la géographie sacrée. Comme la table de Stonehenge, l'Orient de Chartres marque le point où le soleil se lève au jour le plus long de l'année. C'est pourquoi Notre-Dame de Chartres n'est pas dédiée seulement à la Vierge Marie, mais aussi à saint Jean-Baptiste, dont la fête coïncide avec le solstice d'été. Ce n'est pas un hasard si, dans les cathédrales traditionnelles, la nef est orientée selon l'axe de cheminement du soleil. Depuis la plus haute antiquité, l'homme a retracé sur la terre le cours du soleil identifié à un chemin de vie. L'édification de la plupart des cathédrales sur les anciens lieux de culte druidiques, au XII[e] *siècle, sommet mystique de l'ère chrétienne, assure également une continuité fondamentale par une refondation sur des lieux déjà reconnus comme sacrés.* (Gravure de Chapuis)

rières. Lorsque Grégoire de Tours raconte la conversion de Clovis au christianisme, il se veut édifiant : il faut donc que la raison invoquée par Clovis pour expliquer et justifier son choix soit exemplaire, dans l'optique des Francs ; or il est dit, de façon révélatrice, que le chef franc a décidé d'adopter le dieu des catholiques parce que celui-ci était un plus efficace protecteur, dans les combats, que les anciens dieux germaniques. « *Il est clair,* constate Patrick J. Geary (2), *que cette conversion fut une affaire militaire : l'adoption, par un chef d'armée et ses soldats, d'un nouveau et puissant donneur de victoires.* »

Les Mérovingiens concilient romanité, traditions gauloises et coutumes franques

Les souverains mérovingiens jouent à fond la carte de l'union matrimoniale. Ils entendent s'inscrire dans la continuité romaine. Dès avant sa victoire sur Syagrius, Clovis s'est vu reconnaître par Rémi, évêque de Reims, comme légitime représentant d'une autorité romaine certes toute symbolique. Et, rentrant de sa victoire sur les Wisigoths, Clovis rencontre à Tours les envoyés de l'empereur byzantin Anastase, porteurs d'un document lui octroyant le titre de consul honoraire. Cette reconnaissance, de la part d'un empire byzantin qui se veut le mainteneur de la pérennité romaine, permet à Clovis de jouer d'une légitimité toute neuve vis-à-vis de ses nouveaux sujets gallo-romains : il apparaît dans la basilique Saint-Martin de Tours, vêtu d'une tunique de pourpre et d'une chlamyde (manteau militaire), et place sur sa tête un diadème. Grégoire de Tours assure que, « *à partir de ce jour, il fut appelé consul ou auguste* ».

La rédaction de la loi salique, en 508 ou 511, correspond elle aussi à une volonté de concilier ce décisif facteur de romanité qu'est un droit écrit et les coutumes traditionnelles franques.

Localement, la collaboration entre Francs et Gallo-Romains passe par une répartition de responsabilités et de pouvoir entre le comte, représentant du roi, et l'évêque. Chefs d'une petite garnison, établis dans toutes les grandes villes, les comtes ont une fonction militaire et judiciaire. Politique aussi, en principe. Mais, sur ce terrain, ils doivent partager, de fait, avec l'évêque et ne pas empiéter sur la sphère d'influence des notables gallo-romains. Tandis que les vestiges de l'administration romaine sont conservés, l'évêque et son clergé assurent

Tribus franques vers l'an 400
Expension franque vers l'avènement de Clovis (486)
Royaumes mérovingiens avant la bataille de Vouillé (507)
Limite des royaumes mérovingiens vers 560
Protectorats des Mérovingiens en Germanie

L'expansion franque. (Source : d'après Les Barbares, *de Lucien Musset, PUF)*

le maintien d'une vie publique et remplissent les fonctions civiques traditionnelles, telles que l'assistance aux pauvres, l'entretien des bâtiments publics, des murailles, des aqueducs…

De véritables dynasties monopolisent les fonctions épiscopales : Grégoire de Tours écrit avec fierté que, parmi les dix-huit évêques qui l'ont précédé sur le siège épiscopal de Tours, tous sauf cinq appartenaient à sa famille ; et, du côté de sa mère comme de celui de son père, la famille avait donné des évêques à Langres, Genève, Lyon. A Nantes, Châlons, Paris, Sens, Laon, Metz, Orléans, Trêves, les fils succédaient aux pères et les neveux aux oncles à la tête du diocèse. Tous étaient, selon les textes, « nobles par la naissance ». De véritables réseaux d'influence étaient ainsi tissés, les sièges épiscopaux étant de solides appuis pour entretenir, voire conforter l'influence sociale et le poids économique d'une famille aristocratique. L'Eglise possédant d'immenses domaines, l'évêque administrait cette richesse foncière : la résidence favorite de Félix, évêque de Nantes, décrite par Fortunatus, est une propriété de plus de trois mille hectares le long de la Loire, couverte de vignes et de pins. En épousant des filles de grandes familles gallo-romaines, les Francs adoptent le style de vie de grands propriétaires fonciers : *« Au cours du VIe siècle, les deux élites commencent à fusionner, combinant ainsi deux séries d'avantages : la faveur royale et le pouvoir militaire des chefs francs ; les traditions culturelles, la clientèle locale et le réseau de parenté de l'aristocratie sénatoriale. »* (4)



Charlemagne, couronné en l'an 800 empereur d'Occident. Sa souveraineté s'étendait sur l'espace-noyau naturel de l'Europe, du nord de l'Espagne aux forêts de Thuringe et de la mer du Nord à la Méditerranée, dont une grande partie de l'Italie. L'héritage moral de l'empire franc est invoqué à la fois par les Français et les Allemands qui participaient alors du même destin, avant que le partage de 843 ne consommât leur division.

Le miracle franc : une construction politique durable

Dans les territoires qu'ils ont placés progressivement sous leur autorité, les Francs ont réalisé la même fusion que celle accomplie entre Rhin et Loire. Ainsi, en Bourgogne, l'aristocratie locale présente, à l'époque mérovingienne, un amalgame de traditions burgondes, franques et gallo-romaines. En Aquitaine, cette synthèse se réalise plus lentement et il faut attendre le VIIe siècle pour voir plus de la moitié des évêques porter des noms germaniques — encore que d'anciens sénateurs aient adopté des noms francs pour se mettre au goût du jour et plaire aux vainqueurs.

La réussite durable de la construction franque s'explique par le choix d'unir, dans le cadre d'une même structure politique, héritage germanique et héritage gallo-romain. Ce choix n'est pas lié à une dynastie : quand les Carolingiens prennent la place des Mérovingiens, les nouveaux maîtres maintiennent le principe qui a si bien réussi à leurs prédécesseurs.



L'empire carolingien

Cela se traduit au plan culturel : Charlemagne, dans le cadre d'une « Renaissance carolingienne » basée sur une restauration grammaticale du latin, fait composer un recueil de chants et de poèmes destiné à conserver par écrit certains récits oraux traditionnels chez les Francs. Il y a là, très certainement, une source de littérature héroïque qui se prolongera, à l'époque féodale, dans les chansons de geste.

Au plan politique, les Carolingiens mettent en place une aristocratie de fonction, chargée d'un encadrement territorial : *« Un véritable fleuve de gentilshommes se déversa d'Austrasie, le cœur de la puissance carolingienne, dans toutes les autres parties du royaume franc. Ces nouveaux venus fusionnèrent avec les familles indigènes pour former une nouvelle aristocratie. »* (5) On voit, par exemple, les arrière-petits-fils d'un Gérold, descendant des ducs alamans, obtenir la direction des comtés d'Orléans, de Blois, d'Angoulême et d'Auvergne. L'aristocratie féodale qui va s'affirmer, après la décadence carolingienne, charriera donc en ses veines du sang germanique et du sang gallo-romain. C'est ce qui va donner à la France médiévale son identité. Les apports celtiques, romains, germaniques, loin de se contrarier, se sont superposés, comme autant d'éléments d'une profonde continuité culturelle — issue d'un fond commun multimillénaire, indo-européen.

Paris, « Montjoie et saint Denis », une géographie sacrée

Cette continuité s'incarne dans la fraternité guerrière initiatique qu'est la chevalerie, fondée sur une échelle de valeurs dont l'axe est un idéal d'héroïsme et de service communautaire. Elle s'affirme aussi au plan des symboles mythiques qui permettent aux rois de France, au fil des siècles, d'être en phase avec l'imaginaire collectif de leur peuple.

Ainsi, le célèbre cri de guerre *« Montjoie et saint Denis ! »* est lié au caractère sacré du lieu où s'établit le culte de saint Denis, patron de la monarchie française. Ce caractère sacré est bien antérieur au christianisme : au nord immédiat central dont parle César dans le *De bello gallico* et qui abritait le tumulus du divin ancêtre de tous les Gaulois, le Teutates celtique. Celui-ci, protecteur de la race, assimilé

par les Romains à Dis pater, fut qualifié par les Francs, arrivant sur les bords de la Seine, de *mundgawi* (Munjoie), « Protège-pays ». Bien connu des empereurs Constantin et Julien, le sanctuaire fut christianisé par sainte Geneviève, au Ve siècle, par l'édification d'une basilique, sur la tombe de l'évangélisateur du Parisis (6).

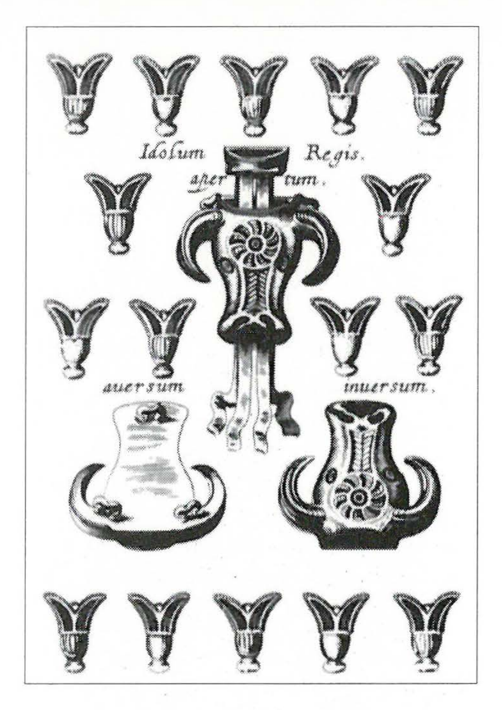
Les Francs, reprenant à leur compte le caractère sacré reconnu au lieu par les Gaulois, décidèrent d'y tenir leur *endit*, c'est-à-dire *« l'assemblée communautaire de tous les frères de race, assemblée religieuse, politique et économique où étaient prises les décisions, les causes jugées, les échanges pratiqués »* (7). D'où le nom de « champ du Lendit » donné à la plaine Saint-Denis, qu'on retrouve dans les célèbres foires médiévales du Lendit, si profitables à l'abbaye de Saint-Denis — et qui se terminent au solstice d'été, ce qui n'est évidemment pas un hasard.

Les lis de France, symboles solaires d'origine celte

C'est en ce lieu qu'un poème, connu par un manuscrit de la fin du Moyen Age mais composé antérieurement, situe l'apparition des fleurs de lis, en tant que symbole de la royauté. Depuis le XIIe siècle, le lis apparaît, avec une telle fonction symbolique, sur les monuments, les miniatures, les peintures, les sculptures, les monnaies, l'orfèvrerie, les broderies et les tapisseries, les blasons et les sceaux. Mais la tradition lui donne une origine beaucoup plus antique, liée à la conversion de Clovis au christianisme.

Le chef franc, en effet, encore païen, portait sur son bouclier, comme emblème, des croissants. Ceux-ci sont remplacés, au cours d'un combat, par des lis et cette substitution lui ayant apporté la victoire, Clovis reconnaît la suprématie du dieu chrétien et s'y rallie. De plus la population gauloise, reconnaissant dans le lis un vieux symbole national, acclame le roi franc. Tel est le récit par lequel on commente et on justifie, à partir du XIIe siècle, l'adoption de la fleur de lis par les rois de France.

Dans une récente et pertinente étude, Anne Lombard-Jourdan a montré sur quel soubassement mythique s'appuie la diffusion du lis de France, signe de victoire puis de souveraineté et de légitimité dynastique. Au départ, il y a un symbole, vénéré par les Gaulois au Lendit, près de Lutèce, dont la déesse éponyme, Leucothea, est la déesse de l'aurore. Composé d'une croix à branches égales, dont le bras



Les fleurs de lis du manteau de Childéric. En 1653, on trouva dans le tombeau de Childéric Ier, à Tournai, cette tête de taureau en or, aujourd'hui disparue, marquée au front d'une roue solaire et servant d'agrafe au manteau royal. Sur le dessin de J.-J. Chiflet qui nous a conservé son image sont disposées aussi quelques-unes des petites pièces d'orfèvrerie en or cloisonné de grenat qui ornaient le manteau royal. Faut-il les interpréter comme des abeilles ou plutôt comme des fleurs de lis primitives, c'est-à-dire des christae *?*

supérieur se divise pour retomber à droite et à gauche sous forme d'une double courbe, il est l'image du soleil levant, en train de croître ; d'où le « croissant », signe solaire et non lunaire, qui orne, dans les récits destinés à l'édification des lecteurs, le bouclier d'un Clovis encore païen ; ces croissants seront souvent transformés en crapauds sur des scènes figurées, afin de charger d'un sens négatif, repoussant, ce symbole, selon une méthode de diabolisation fréquemment utilisée par l'Eglise à l'égard de signes jugés subversifs, car rappelant trop clairement les anciennes croyances devenues interdites.

Le lis, signe solaire, apollinien, est adopté par l'empereur romain Constantin, qui le fait apposer sur le bouclier de ses soldats, dont beaucoup sont d'origine gauloise. Le même signe est repris par les rois francs et il timbre les monnaies mérovingiennes. Signe céleste, qui marque de légitimité le pouvoir, cette *crista* (8) a été liée au culte de saint Denis : il a fallu, en effet, christianiser le trop païen symbole du soleil levant et saint Eloi s'y employa.

Devenue, donc, fleur de lis, la *crista* figure dans la main droite des rois capétiens sur leurs premiers sceaux, depuis Philippe Ier jusqu'à Philippe le Bel.

Les fleurs de lis, d'or sur champ d'azur (le soleil dans le ciel...), gardent dans l'inconscient collectif leur référence solaire — y compris lorsque, pendant la guerre de Cent Ans, les Français portent comme signe distinctif, face aux Anglais, une croix blanche qui es un substitut de la fleur de lis. Celle-ci, bien qu'entrée dans le répertoire symbolique chrétien — on va souvent l'attribuer à la Vierge Marie — garde la valeur magique et apotropaïque qu'avait, bien avant l'ère chrétienne, le signe céleste dont elle découle.

« Roi-Soleil » et emblème du coq

Les rois mérovingiens sont dits, dans les textes, *criniti* (ils ont de longs cheveux, comme une "crinière") et *cristati* (ils sont marqués par la *crista*) : deux traits qui font d'eux des « fils du Soleil », des hommes issus d'un dieu et, donc, porteurs d'une part de divin. Après eux, malgré la christianisation, les Carolingiens récupèrent à leur profit le symbolisme solaire. La tradition littéraire en conservera le souvenir puisque l'on voit, dans *La chanson de Roland*, Charlemagne faire appel à l'aide divine pour remporter la victoire : pour ce faire, *« il tourne son visage vers le soleil levant »*... Longtemps avant Louis XIV, le roi des Francs est donc, déjà, un « Roi-Soleil ».

Le manteau du sacre des rois de France est de couleur hyacinthe, comme l'est le ciel de l'aurore, au moment où surgit le soleil levant. Et celui-ci est annoncé par le chant du coq — un coq que l'on trouve, emblématique, chez les Gaulois, puis les Francs, puis les Français — et qui se perche, symboliquement, au sommet des clochers. Signe de vigilance et de résurrection, il est intégré dans l'imagerie chrétienne, au Moyen Age, en figurant, associé à l'image de saint Michel, l'un des saints guerriers, sur les enseignes de pèlerinage.

Il est remarquable que, malgré le souci qu'eut l'Eglise de christianiser les symboles solaires, nombre de seigneurs, de souverains — et même de clercs — eurent à cœur de rappeler, par exemple par le biais de l'héraldique, l'origine solaire du symbole royal. Et la mémoire populaire y fut sensible, tant il est vrai que *« ne pas se souvenir, c'est perdre son identité »* (9).

Du lointain passé celtique et germanique surgit, au cœur de la France médiévale, un



Sceau de Louis VII

L'arbre aux fées

Procès de Jeanne d'Arc

Jeanne : « Assez proche de Domrémy, il y a certain arbre qui s'appelle l'Arbre des Dames, et d'autres l'appellent l'Arbre des Fées. Auprès il y a une fontaine. Et j'ai ouï dire que les gens malades de fièvre boivent de cette fontaine, et vont quérir de son eau pour recouvrer la santé. Et cela, je l'ai vu moi-même : mais ne sais s'ils en guérissent ou non. J'ai ouï dire que les malades, quand ils peuvent se lever, vont à l'arbre pour s'ébattre. C'est un grand arbre, appelé Fau, d'où vient le beau mai. Il appartient, à ce qu'on dit, à monseigneur Pierre de Bourlemont, chevalier. Aucunes fois, j'allais m'ébattre avec les autres filles, et faisais à cet arbre chapeaux de fleurs pour l'image de Notre-Dame de Domrémy. Plusieurs fois j'ai ouï dire des anciens, non pas de mon lignage, que les Dames Fées y conversaient. Et j'ai ouï dire à une femme, nommée Jeanne, femme du maire Aubery, de mon pays, laquelle était ma marraine, qu'elle avait vu les Dames Fées. Mais moi qui parle, je ne sais si cela est vrai ou non. Je n'ai jamais vu fée à l'arbre, que je sache. »

(*Le procès de Jeanne d'Arc*, Gallimard/Julliard, Paris, 1973)

autre symbole : l'oriflamme de saint Denis. Celle-ci est l'héritière de la lance de Lug, la lance mythique, donneuse de victoire, omniprésente dans la tradition celtique. L'empereur Constantin lui doit sa victoire puisque le *labarum* qui est porté en tête de son armée est une lance que lui ont remise les druides veillant sur le sanctuaire central des Gaules. La lance resplendit comme le soleil, elle flambe comme une torche, une flamme sort de sa pointe : c'est très exactement la définition utilisée, à l'époque capétienne, pour décrire l'oriflamme de saint Denis — que le roi de France vient chercher lorsque, une menace particulièrement grave pesant sur le pays, il faut faire appel au surnaturel pour obtenir la victoire.

L'oriflamme de saint Denis, terreur des ennemis et symbole de victoire

Un surnaturel de très ancienne origine. Dans le récit de la bataille de Bouvines, écrit entre 1255 et 1264 par Richer de Senones, Philippe Auguste confie à Galon de Montigny *« l'enseigne de Charlemagne communément appelée oriflamme »* ; et le porte-oriflamme s'écrie : *« Comme je vois que cette oriflamme a soif de sang humain, si Dieu m'en prête la force, je l'abreuverai aujourd'hui aux yeux de tous du sang des ennemis* [...] *Courant alors à toute vitesse contre Ferrand, comte de Flandre, il le transperça de part en part de telle façon que le vexillum apparut tout entier ensanglanté de l'autre côté de son corps ; il le jeta à bas de son cheval et retira vers lui le vexillum. Ainsi, comme il l'avait prédit, il abreuva de sang l'oriflamme, et, par la suite, recommença souvent cette manœuvre. »* L'oriflamme retrouve ici ses origines : c'est le « dragon », l'étendard dont la rouge et sanglante couleur, source de terreur sacrée pour l'ennemi, est liée au culte solaire. La christianisation expliquera le symbole sanglant par le sang du Christ... ou le martyre de saint Denis.

Ainsi, l'imaginaire national s'abreuve, au Moyen Age, à des sources celtiques, perpétuées dans le cadre gallo-romain puis intégrées par un christianisme très syncrétiste, qui a su se nourrir de traditions qu'il ne pouvait éradiquer. Ce qui a fait sa force... même si certains puristes ont rechigné devant ce compromis. Ils feront remarquer, à juste titre, qu'il suffit souvent de gratter le vernis chrétien pour retrouver des croyances et des traditions pluri-millénaires. Derrière la croix, il y a toujours l'arbre de vie — et c'est à lui que va, discrètement, la vénération populaire.

D'où l'importance fondamentale, dans la culture médiévale — et plus spécialement de l'aristocratie guerrière — de l'imaginaire arthurien. La « matière de Bretagne » véhicule, en effet, des références mythiques qui parlent très fort à l'inconscient collectif. De même, la fée Mélusine trouve tout naturellement sa place dans la glorieuse généalogie de puissants lignages féodaux, dont celui de Lusignan (10). C'est l'assurance, pour l'aristocratie guerrière, d'être en phase avec ses racines populaires, avec ce monde de féerie (au sens étymologique du terme) pour lequel le serpent reste signe de fécondité et de santé, la chouette signe de sagesse, les bois de cerf signe de souveraine puissance.

Un tel monde est présent dans la tête d'une petite bergère qui veut sauver la France. Jeanne d'Arc est allée, avec les garçons et les filles de son âge, danser et chanter sous l'arbre aux fées — qui était, dit un témoin *« beau comme un lis »* ! (11) — avant de boire l'eau de la fontaine sacrée. Dans la France de la fin du Moyen Age, personne ne s'y trompait : le lis de France refleurirait et l'identité nationale vivrait si l'on restait fidèle à l'héritage ancestral.

P.V.

---

1. Alain de Benoist, Le guide pratique des prénoms, *1980.*

2. Patrick J. Geary, Le monde mérovingien. Naissance de la France, *Flammarion, 1989.*

3. Patrick J. Geary, op. cit.

4. Henri Fichtenau, L'empire carolingien, *Payot, 1981 (rééd.).*

5. Anne Lombard-Jourdan, Montjoie et Saint-Denis. Le centre de la Gaule aux origines de Paris et de Saint-Denis, *Presses du CNRS, 1989.*

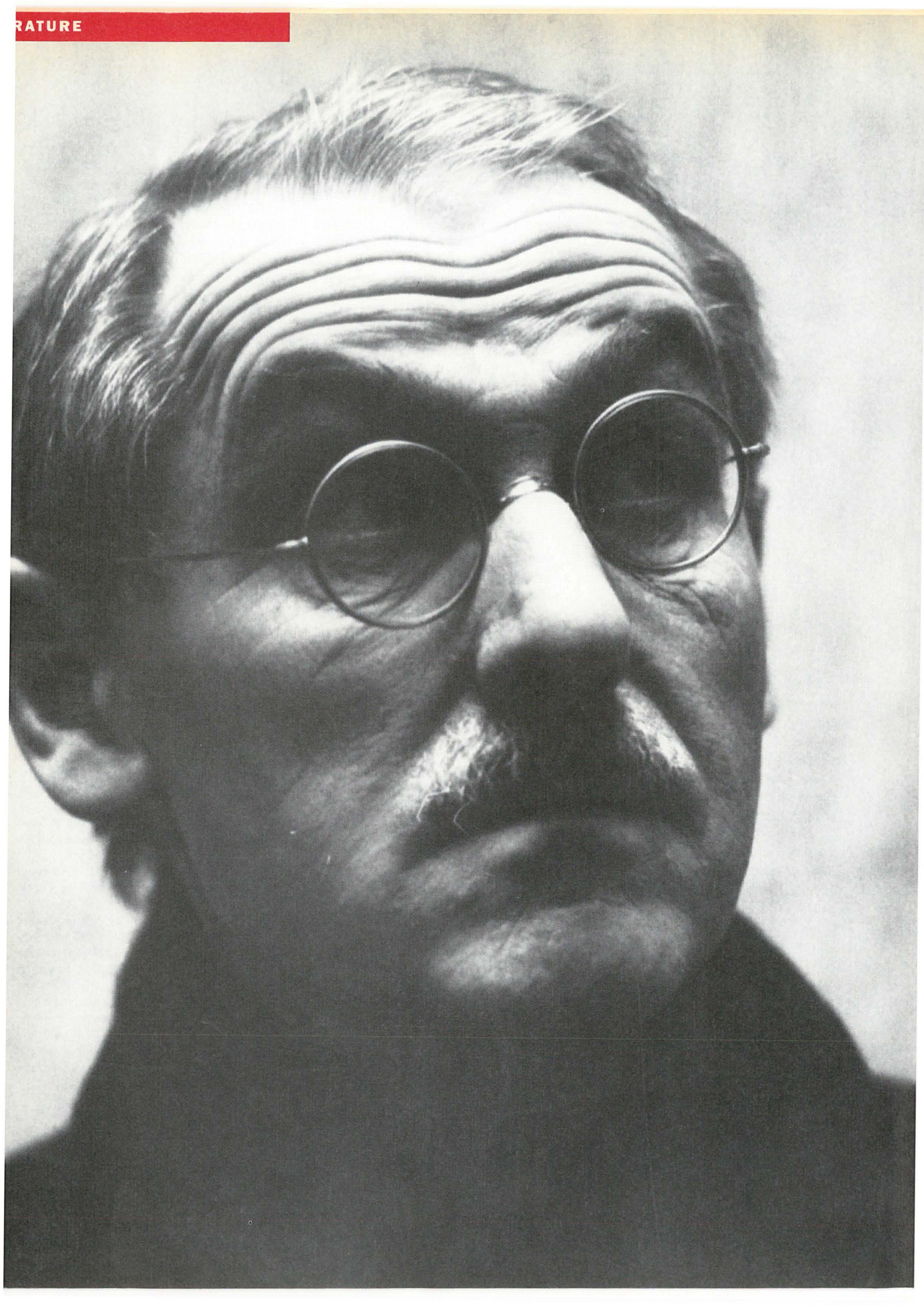
6. Anne Lombard-Jourdan, Fleur de lis et oriflamme. Signes célestes du royaume de France, *Presses du CNRS, 1991.*

7. Crista, qui a donné en français le mot « crête » (nous verrons plus loin l'importance symbolique du coq), désigne en latin classique une aigrette, un panache. Virgile l'utilise, au pluriel, pour désigner un phénomène, signe divin, par lequel la divinité marquait la prédestination de ceux qu'elle avait choisis pour exercer le pouvoir : « Une aigrette de flamme s'élevait du sommet de la tête de l'élu et retombait mollement de part et d'autre de ses tempes sans les brûler. » (Anne Lombard-Jourdan, op. cit.)

8. Ibid.

9. « Mélusine maternelle et défricheuse » in Jacques Le Goff, Pour un autre Moyen Age, *Gallimard, 1977.*

10. Georges et Andrée Duby, Les procès de Jeanne d'Arc, *Gallimard, 1973.*



À TRAVERS LA LITTÉRATURE

Une certaine idée de l'esprit français

PAR JEAN ANOUILH

En 1970, Roland Laudenbach et Bernard George font paraître un numéro spécial de la *Nouvelle Table Ronde*, réunissant des écrivains libres, liés d'amitié. Ils y publient un inédit de Jean Anouilh. Grâce à l'autorisation amicale de Bernard George, en voici la substantifique moelle pour donner à penser.

« Feuilletant le *Lagarde et Michard* pour faire reviser le XVII[e] et le XVIII[e] à mon fils qui avait décidé (l'ombre du bachot se profilant) de sacrifier la moitié de ses dernières vacances de Pâques — huit jours de ski, c'était méritoire et témoignait d'une certaine confiance dans les choses de l'esprit — à la littérature française, j'ai eu, l'autre jour, une révélation curieuse, une de ces illuminations dues au hasard le plus fortuit qui me tiennent le plus souvent lieu d'idées générales : je me suis soudain aperçu, étonné (car, après tout je les connaissais assez bien, depuis assez longtemps tous ces gens-là), qu'à travers tant d'écoles, tant de tendances, d'antagonismes, de personnalités rivales, de courants de pensée en apparence opposés, il n'y avait eu, en fait, qu'*un seul écrivain français*, qu'*une seule tête française* depuis la fin du Moyen Age jusqu'aux dernières années du XVII[e] !

Enfilant un peu vite, ce que je n'avais pas fait depuis mon ultime révision du bachot, avant le déluge, tous ces extraits et toutes les analyses — d'ailleurs remarquables — de ce manuel, j'ai eu la certitude que je lisais *un seul discours, un seul poème*, d'une même ligne de pensée et presque d'une même écriture, d'un seul homme qui était né et mort plusieurs fois au cours de ces trois siècles. J'entendais pour la première fois distinctement, grâce à cet enfilage rapide de perles — réservé généralement aux seuls écoliers — la voix mâle de l'humanisme français, solide sur ses deux jambes, souriant, goguenard, lucide parfois jusqu'à la cruauté, mais pourtant toujours tendre pour son seul objet d'étude : l'homme.

Et j'ai senti soudain, combien cette *seule tête française*, dans sa continuité étonnante de pensée, a prodigué de talent et de courage, face à ses rois et ses seigneurs, à ses bigots, à ses bourreaux, à sa canaille, à ses lâches, à ses brutes, à ses évaporés et à ses coupeurs de cheveux en quatre — à dire, de la façon la plus simple, la plus claire, la plus drue et souvent la plus drôle — le mettant à sa juste place, n'attendant de lui que ce qu'il peut, ne se bouchant les yeux ni sur ses faiblesses, ni sur ses ridicules, ni sur ses vices mais ne les fermant pas non plus sur sa grandeur soudaine — lui tapant familièrement sur le ventre, lui bottant les fesses, parfois — l'admirant d'autrefois après l'avoir couvert de sarcasmes — mais sans jamais désespérer de lui et le désespérer, sans jamais lui dire qu'il était le coupable, sans jamais exploiter sa mauvaise conscience.

Ah ! la bonne, la virile lucidité — tendresse et mépris mêlés pour cette vieille crapule, quelquefois sublime, quelquefois ignoble, mais toujours drôle !

Villon, Marot, Rabelais, Montaigne, Descartes, Pascal, Molière, La Fontaine, Montesquieu, Voltaire, Diderot — je n'arrivais plus à prêter attention aux inutiles têtes de chapitre ; c'était bien *le même écrivain français* disant à l'homme *la même chose.* (Avec un peu de temps et d'amour je suis sûr qu'on pourrait composer un chapitre sublime, sans changer même une virgule à leur style, signé d'eux tous — un chapitre « se tenant » forme et fond. Je donne le sujet de devoir au premier professeur qui me lira, s'il a encore des élèves et assez d'autorité pour leur proposer un sujet de devoir.)

Vers la fin, bien sûr, cela s'embrouille. Avec Rousseau d'abord, le Suisse, calamiteux, et les Romantiques qui avaient flairé et mal digéré l'Allemagne, qui est un tout autre monde que le nôtre — ce qu'on peut très bien comprendre dans l'estime et même quelquefois l'amour, sans recourir à une nébulosité qui n'est pas la nôtre, ou à des massacres périodiques, quand on s'aperçoit qu'on ne comprend décidément plus. »

LA LITTÉRATURE, MIROIR DE L'IDENTITÉ

Le génie de la clarté

PAR JEAN-FRANÇOIS GAUTIER



Place Royale, actuelle place des Vosges. Imaginée par Henri IV, elle fut inaugurée deux ans après la mort du roi, à l'occasion des fiançailles du tout jeune Louis XIII et de l'infante espagnole, Anne d'Autriche. Dans sa disposition initiale, l'absence d'arbres préservait l'admirable harmonie de cet ensemble clos qui témoigne d'un génie de la clarté à l'égal de la littérature.

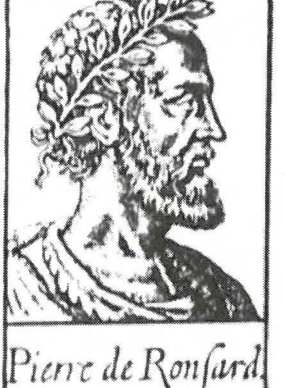
« *Ce qui n'est pas clair n'est pas français.* » Dans sa dissertation *Sur l'universalité de la langue française* (1784), Rivarol définit le génie de notre langue par une disposition qui la rendait indispensable au reste du monde. Elle seule était capable des clartés nécessaires au concert des nations où, sauf à risquer la guerre, chaque diplomatie devait faire admettre pour vérités historiques ses inclinations du moment, avec sûreté et sociabilité. On pouvait comprendre en français les raisons des ennemis, sans s'obliger à les tenir pour admirables. C'était avant le triomphe de l'anglais, avant les conflits de sa morale utilitaire.

Née d'une forte diversité d'ethnies, de patois et de cultures, la France a forgé cette identité stylistique au creuset de son unité politique. Lorsque, constituant sa bibliothèque, Charles V fait traduire à la fin du XIVe siècle les grandes littératures grecque, latine et médiévale, on s'aperçoit vite que le françois en appauvrit l'expression. La précision, l'ampleur, la souplesse, le rythme balancé des périodes demandent des outils ajustés, que les traducteurs vont, les premiers, tenter de mettre au point. Simon de Hesdin, Nicolas de Gonesse, puis, sous le duc Jean de Berri, Laurent de Pemierfait ou Simon de Blois seront les artisans bientôt oubliés de ce devoir d'énoncer une identité française en voie d'édification.

Leur chance : Charles V ne se pique pas de poésie ; il préfère le droit, les traités scientifiques, ou les morales des anciens. Traduire des livres juridiques ne prête guère à la fantaisie, et l'art de la maxime exige, lui aussi, la clarté qui peut guider l'action. On apprend donc à faire court, et juste ; bientôt, les rimeurs s'imposent eux aussi la même inclination dans l'expression de la sensibilité : Rutebeuf ne répugne pas à la sentence (*« Tout ce qui m'estoit a advenir / m'est advenu »*), ni Charles d'Orléans aux leçons naturalistes (*« Le temps a laissé son manteau / de vent, de froidure et de pluie »*) dont hériteront les vers de La Fontaine.

Même chez un conteur comme Villon, aux compagnons *« si bien chantants, si bien parlants, si plaisants en fait et en dicts »*, le lyris-

Du Bellay et la Pléiade : la dignité de la langue française ancienne



« Le petit livre de du Bellay [Défense et Illustration de la langue française, 1549] *brille avant tout d'un amour passionné de la langue française. Chose curieuse, les révolutionnaires de la Pléiade, nourris de grec et de latin, se sentent saisis d'une colère sacrée à la vue des humanistes. Du Bellay n'admet pas l'arrogance des gens qui, n'étant ni Grecs ni Latins, se permettent de mépriser la langue française et d'écrire dans des langues étrangères des textes qui seront forcément inférieurs à ceux de Platon et de Virgile. Or, du Bellay ne voit pas pourquoi la littérature française serait incapable d'atteindre à la dignité des littératures antiques. Il est enflammé d'un magnifique orgueil national et du désir de donner à la France des chefs-d'œuvre littéraires égaux aux plus grands exemples de l'Antiquité. La langue française est pauvre, soit, mais elle n'est pas si pauvre qu'on l'imagine et il n'est pas impossible de l'enrichir avec éclat. Notre langue était colorée de mots anciens et savoureux que l'on a laissé perdre par négligence. Il faut les retrouver. On peut également user des mots anciens en faveur dans les divers corps de métiers, forger des mots composés (comme aigre-doux, que du Bellay admire beaucoup), inventer des néologismes, à condition que ce soit avec modestie et qu'ils plaisent à l'oreille. Quant aux noms latins et grecs, du Bellay les repousse avec horreur. "C'est, dit-il, comme si tu appliquais une pièce de velours vert à une robe de velours rouge." »*

Ioachim du Bellay



KLÉBER HAEDENS

(*Une histoire de la littérature française*, Les Cahiers Rouges, Grasset, réédition 1988.)

Dans le miroir de la littérature, les deux sources de l'esprit français

« A l'époque baroque, depuis longtemps déjà, la France mettait l'intelligence au-dessus du sentiment ; elle se méfiait du son creux qu'il rend souvent et de l'atmosphère trouble dont il s'entoure. C'est cette même France qui avait vu dans la pensée le signe de l'existence : *cogito ergo sum.*

Quand le Tourangeau René Descartes mourut, le 11 février 1650 à la cour de la reine Christine de Suède à Stockholm, il avait élaboré, non pour l'humanité entière, mais pour sa propre nation, ces conceptions philosophiques qui, actuellement encore, sont celles de la masse cultivée en France. Son *Discours de la Méthode* est écrit dans une langue classique et châtiée, qui, de l'avis d'un contemporain, "est aussi claire que la lumière du ciel". La clarté et l'évidence de la pensée, qui s'y traduisent, font aujourd'hui encore de ce discours, un miroir où se reflètent les talents les plus marquants de la nation. Mais il faut souligner que l'équilibre spirituel qu'atteint l'effort cartésien, n'est pas créateur, mais le produit d'une série de développements logiques et de rationalisations toujours plus poussées. [...]

Descartes a tenté d'éliminer ces tendances obscures que l'on a vu apparaître dans l'art roman, et qui, en tous temps et en tous lieux, continueront irrémédiablement à féconder l'âme française. Cent ans auparavant mourait Rabelais qui, aussi démesuré et désordonné que ses héros Gargantua ou Pantagruel, porta la fantaisie jusqu'aux limites du non-sens et de la déraison.

Pendant le demi-siècle où vécut Descartes, l'art français connut cette période tourmentée où les influences flamandes, combinées à celles du baroque italien, faillirent triompher de ce principe de la mesure, où la France essaie de s'enfermer. C'est l'époque où la générosité du tempérament français faillit provoquer la victoire de cette exubérance native de l'âme française, qui n'est pas seulement raisonnable, mais qui est aussi vivante et où la force et ses sombres périls agissent comme ferment d'une vie populaire authentique. »

A. E. BRINCKMANN

(*L'esprit des nations*, La Toison d'Or, 1943.)



Emile Littré

En 1862, Emile Littré (1801-1881) publie une *Histoire de la langue française*, réunion d'études et d'articles d'érudition consacrés à la formation de la langue. Elle montre quelle vitalité puissante et proprement originelle a permis le passage d'un bas-latin fortement celtisé au roman puis au français. *« Cinquante générations de truands, salonnards, péquenots, fourbisseurs, clercs et soudards ont su nous arranger la musique »*, résumera à sa façon Jacques Perret. Avant que d'être anoblie par la littérature, la langue surgit du peuple. Montaigne le savait bien, qui écrivait : *« J'aimerais mieux que mon fils apprît aux tavernes à parler qu'aux écoles d'éloquence... Puissé-je ne me servir que des mots qui servent aux Halles de Paris ! »* Ronsard ne disait pas autre chose, lui non plus, en attachant une condition à l'adoption de mots nouveaux : *« qu'ils soient moulés et façonnés sur un patron déjà reçu du peuple »*. Ce qu'Etiemble, au XXe siècle, appellera joliment le « grossier populaire ». Encore faut-il, naturellement, qu'il y ait un peuple, c'est-à-dire une communauté originelle vivante et enracinée de toute éternité. Jacques Perret donne un exemple entre mille de l'aptitude gauloise d'assimilation des vocables étrangers : *« Prenez un mot charmant comme paletot qui vient du XIVe siècle et des Pays-Bas où paltrock signifiait une robe de palais. »* Et il ajoute : *« Les attardés qui en sont encore à basket-ball et rewriting n'auraient pas lâché paltrock, tel quel, pour le transmettre à leurs héritiers, sans retouche. »* Convertir à sa loi tout vocable importé, c'est que firent « nos ancêtres les Gaulois » et tous leurs successeurs, pour nous transmettre la langue d'Emile Littré.

me a la précision du légiste : *« La pluye nous a debuez et lavez / Et le soleil dessechez et noirciz / Pies, corbeaulx nous ont les yeulx cavez / Et arraché la barbe et les sourciz. »* Où l'on entrevoit déjà Baudelaire, ses charognes, ses aveugles et ses gibets.

Les manuels de littérature oublient quelques grands noms dans la formation de ce que Rivarol appellera la « probité » attachée au génie du français, qui fait écrire comme on se tient : debout, et droit. C'est Jean Miélot et sa *Controversie de la noblesse* (1449), ou l'écrivain d'origine portugaise Vasque de Lucène, qu'on élit chez Charles le Téméraire pour digne d'estime *« entre les sachans, les experimentez et les recommandez »*, parce qu'il manie avec finesse les règles du bien écrire.

L'école des habiles et des techniciens aura ses abuseurs en rhétorique. C'est la race du sorbonagre et du jargonneur à l'esprit crotté, qui déchoit sa langue et que Rabelais fustige déjà sous la figure de Janotus de Bragmardo vantant à propos des cloches de Notre-Dame *« la substantifique qualité de la complexion élémentaire qui est intronifiquée en la terrestrité de leur nature quidditative, pour extranéiser les halots et les turbines sur nos vignes »*. On ne lirait pas autre chose dans quelque pamphlet moderne sur Roland Barthes ou Jacques Lacan.

Il y a un refus très français de l'ampoule, du macaronique, du prétentieux. Ce fut l'objectif de la belliqueuse Brigade, devenue Pléiade en 1556 lorsqu'elle regroupa Ronsard, Bellay, Baïf et quelques autres, de donner des règles à la poésie, puis à la prose, pour se garder des errements. On codifia, sur fond d'imitation des latins, l'usage des mots anciens, l'entrée des mots nouveaux, les tours de style, les figures de réthorique, les métaphores, les comparaisons. Mais les règles, parfois, prennent le pas sur le style ; Ronsard lui-même n'évite pas toujours les traits obscurs à force d'être savant. Jamais il n'est meilleur que dans sa tradition, faite de précision et d'observation : *« Mignonne, allons voir si la rose / Qui ce matin avait déclose / Sa robe de pourpre au soleil... »*

Portraitiste, constative, la clarté française se nourrit aussi d'un certain cynisme détaché dont Guillaume du Vair donne l'exemple dans son *Traité de la Constance* (1590) : *« Un vieil homme meurt, une vieille maison tombe. Que faut-il crier ? De toutes ces choses muables, que vouliez-vous faire d'immortel ? »* A quoi répond dans la même veine l'un des meilleurs maîtres de la versification, François de Mal-



François Rabelais

Originaire du Chinonais. Médecin, moine cordelier, écrivain torrentiel, créateur prodigieux de mots. Il symbolise la face originelle, celte et indomptée de la nature française. On a cherché derrière son œuvre à définir une politique, une religion de Rabelais. Elles n'ont rien de systématique. Pacifiste dans *Gargantua*. Rabelais fit l'éloge de la guerre de conquête dans le *Tiers Livre*. Adversaire des moines, des bigots, des superstitieux, il s'en prit aussi aux « imposteurs de Genève » : les protestants. Sa cible préférée devait cependant rester les « Sorbonagres », qui le lui rendirent bien.

L'amour de la langue

« Je suis français par grand amour et grande admiration pour la langue française et ses chefs-d'œuvre, les noms si doux si beaux, si pleins de charme et d'évocation de nombre de ses localités provinciales, dont la seule prononciation me remplit d'une rêverie de voyages. »

Paul Léautaud, *Journal Littéraire*, à la date du 22 juin 1946.



« La langue de Céline, apparemment désordonnée, est assise sur une base solide, de correction syntaxique et de précision lexicologique. Comme la mer, qui n'est jamais agitée qu'à la surface... Au-dessous des écumes de l'argot, l'éternel balancement lunaire, le rythme puissant et calme des grands phénomènes naturels. »

ROBERT POULET
Entretiens familiers avec Céline, *Plon 1958.*

herbe : *« Et rose elle a vécu ce que vivent les roses, / L'espace d'un matin. »*

Le tour de force de cette clarté désinvolte est de n'avoir pas sombré dans le pathos désespéré ni le rationalisme sec. La passion est une vertu bien française que raconte à l'envi toute une littérature amoureuse. Mais le génie de la langue incline le sentiment brut à suivre les lois d'une passion plus forte encore, celle de la mesure, tenue pour une excellence élective évitant à l'esprit le risque de vulgarité. C'est Charles IX devant Coligny étendu : *« Le corps d'un ennemi mort sent toujours bon »* ; ou le vieil Horace de Corneille conseillant : *« Faites votre devoir, et laissez faire aux dieux. »*

Chaque époque connaît ses relents de pure rhétorique, qui font les précieux quand la mode déteint sur le petit esprit des salons. Molière les dénonce dans leur langue et montre le bourgeois qui perce sous la noblesse lorsqu'elle oublie les vérités de l'aristocratie : le gouvernement des meilleurs ; Pascal et Racine leur donnent des leçons de tenue. Les moyens de leur art servent un état d'esprit, qui fait de la vertu une passion sublimée. Athalie n'est pas Dom Juan, et les héros de l'époque sont divers. Mais comme Phèdre ils savent tous qu'*« on ne voit pas deux fois le rivage des morts »*. La clarté à la française, dans la tragédie, la poésie ou la comédie, c'est ce versant aimable de l'héroïsme et de la lucidité que redira, plus tard, le général Masséna : *« On ne vit pas deux fois dans notre métier, pas plus que sur cette terre. »*

Les moralistes, genre spécifiquement français, se sont épanouis sur ce terreau. Il y en eut de mauvais, bientôt oubliés. Mais Chamfort, La Bruyère, Vauvenargues écrivent, aux animaux près, la langue de La Fontaine, chantante et balancée, nuancée sans négliger d'être conclusive. Par une étrange alchimie, ce qu'ils affirment reste toujours discutable, sans cesser pour autant d'être vrai. Tel est l'art, et sa force sur la science. De Guez de Balzac à La Rochefoucauld, la terre charentaise a produit de ces observateurs de l'espèce humaine, dont héritera Jacques Chardonne au XX[e] siècle célébrant Barbezieux *« où l'on était heureux autant qu'il est possible sur terre ; on n'y souffrait que de maux éternels »*. Chez ces fils de Descartes et du pays de la raison, on laisse à l'oral les locutions de manière et de condition dont regorge le discours ; les donc, car, ainsi que, de sorte que, sont des chevilles dans l'ordre du dit, mais bannis de l'écrit qui s'impose par soi seul, sans la redondance des preuves ni des raisons. Les critiques pleuvent contre ce style, que le temps conserve pourtant intact au fil des générations.

Rien de cela ne disposait le français à ce germanisme de l'esprit que fut le romantisme. Rétrospectivement, les chagrins de Lamartine n'émeuvent guère, sauf lorsqu'ils ramènent aux portes du stoïcisme : *« Mon cœur, lassé de tout, même de l'espérance... »* Et la grandeur de Vigny survit moins dans *« Que j'ai honte de nous »* que par *« Seul le silence est grand, tout le reste est faiblesse. »* Hugo s'en sortit mieux, qui écrivit pour les siècles à venir, de même que ces romanciers d'une moderne comédie humaine sans dieux ni salut : Balzac affûtant ses personnages comme s'ils étaient des maximes sociales, Stendhal dénonçant les ravages du trop de bien qu'on veut faire, ou Flaubert fustigeant *« quiconque pense bassement »*.

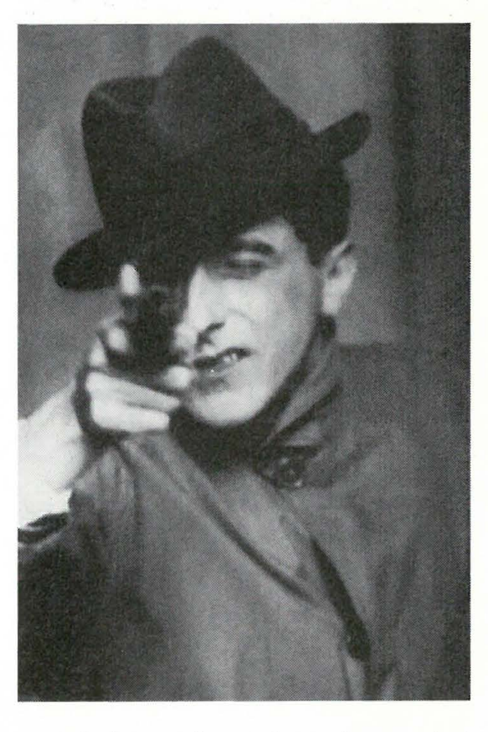
La postérité trie sans pitié au crible de la clarté. Déroulède fait encore sourire, avec ses périodes de préaux d'écoles ; si Rostand revit par sa netteté, Bourget disparaît avec la *« terrassante névralgie de tout son être intime »* ; Chardonne, Pagnol, Morand, Marcel Aymé sont relus pour leurs leçons de transparence, quand les préciosités ou les obscurités de Robbe-Grillet, de Butor, de Claude Simon et des belles heures de Saint-Germain-des-Prés ont fini de lasser. Pour les graves comme pour les primesautiers, l'outil de la langue française ne s'offre qu'à la condition d'en épouser les règles d'emploi : un certain attrait pour la distance et la perfection, la simplicité qui dénonce toute faute de goût, et les antiques coutumes de l'honneur : une tournure d'esprit qui s'éduque, et non le tour de main appris à la sauvette pour distraire la galerie.

J.-F.G.

Langue morte

« Deux guerres en trente ans, où nous fûmes alliés des Anglo-saxons, précipitent notre asservissement. Pour triompher de l'Allemagne, s'il faut que la France abandonne sur les champs de bataille, outre des millions de cadavres, le cadavre de sa langue, à quoi bon tant de ruines, tant de bêtise ? »

ETIEMBLE
***(Parlez-vous franglais ?* Gallimard, 1964)**



« Amène ta mère que je te refasse », ainsi dans ma rue du Palais-Royal, un cycliste insultait un autre cycliste. Pas le moindre terme d'argot, mais la perfection du raccourci. La giclée verbale.

JEAN COCTEAU
de l'Académie française
(Préface au *Petit Simonin illustré,* Paris 1959.)

Dans la cuisine mijote le patrimoine



Repas galant à la fin du XVI[e] *siècle*. Gravure Bibliothèque nationale. Ph. Roger-Viollet.

PAR HENRI GAULT

Si l'on aime à plaisanter, on peut, bien sûr, parler de cuisine congolaise, ou moldave ou — pourquoi pas ? — anglaise. Et il est vrai que, même sommaire, même réduite à quelques plats, chaque cuisine nationale ou ethnique plonge des racines dans un passé, sait utiliser les produits d'un terroir et exprime la psychologie, la culture, les croyances d'un peuple.

L'assez lamentable cuisine irlandaise, par exemple, qui pédale dans le choux bouilli et les pommes de terre transformées par la surcuisson en balles de tennis, est le résultat des siècles d'oppression puis — pire encore — d'influence britanniques. De plus, incontestablement insulaire, donc entourée d'eau, et des plus poissonneuses, l'Irlande n'a quasiment pas de port de pêche et on n'y mange pas les fruits de la mer, ni même des rivières, comme le saumon qu'on attrape, par jeu, et qu'on rejette. Pourquoi ? Parce que, catholiques à la lettre autant que de cœur et d'esprit, les Irlandais considèrent le poisson comme une nourriture de carême, et en manger hors jeûne constituerait pour eux une alimentation masochiste. Ne parlons pas des Hindous qui crèvent de faim devant leurs vaches, ni des Juifs pratiquants dont l'obéissance au Kashrout est un martyre, ni bien sûr des pauvres pays où trois grains de mil font un festin. Quant aux régions du monde que gouverne, de plus ou moins près, la mentalité protestante, elles se soumettent sans combat à un dur rigorisme alimentaire et au quasi-rejet de la bonne cuisine, fille de

Le repas assis autour de la table à manger, une invention gauloise ignorée de toute l'Antiquité orientale ou gréco-latine, source de la convivialité à la française. Bas-relief gallo-romain. (Musée de la civilisation romaine, Rome. Photo Giraudon.)

Satan et de ses suppôts français. Si l'on rajoute que la gastronomie japonaise — fort intéressante en ce qu'elle est orientée vers l'ornementation picturale et par l'extrême fraîcheur des produits — reste traditionnellement ignorante des chairs carnées et respecte obsessionnellement le rythme des saisons, on est conduit à ne ranger, parmi les nations vraiment évoluées en matière de savoir et de vouloir bien manger, que la Chine, les pays arabes sous ancienne influence turque et l'Europe latine. Mais on va voir que toutes ces nations sont loin d'être parfaites sous l'angle de la bonne cuisine et qu'il n'en restera qu'une seule digne de tous les éloges. Sans chauvinisme aucun, devinez laquelle...

Certes, la cuisine chinoise est à bien des égards remarquable par sa diversité (les Chinois mangent tout ce qui est comestible et même au-delà, comme les petits enfants — femelles de préférence —, en cas de disette) et par son système permettant de réaliser autant de recettes qu'il y a de produits, de sauces et de modes de cuisson, coordonnés entre eux. Mais il ne faut pas lui accorder tous les mérites, car elle est enfermée dans une gnose extragastronomique qui la limite. Ainsi les coûteux et mythologiques nids d'hirondelles ne seront parfaits que s'ils sont incolores, inodores et sans saveur. De plus, les Chinois ignorent l'usage normal de la plupart des produits laitiers, comme de ceux qui sont issus du Nouveau Monde : pommes de terre, tomates, haricots, cacao etc. Enfin, ils mangent des desserts navrants.


Le liure de taillevent grant cuysinier du Roy de France.

On les vend a Lyon/en la maison de feu Barnabe Chaussard/pres nostre dame de Confort.

« Le livre de Taillevent, grand cuisinier du Roi de France », 1545. Premier grand livre de cuisine. (BN)

La cuisine turco-arabe (qui régit également les orthodoxes balkaniques) a le grave inconvénient d'être musulmane. A ce titre elle s'incline devant quelques tabous des religions du Livre aggravés par les prescriptions décourageantes du Coran. Donc, notamment, pas de porc, pas d'alcool. Malgré ses attraits, surtout marocains, elle est bancale et doit être éliminée de l'Olympe.

Restent les cuisines d'Europe latine. On connaît les charmes rustiques de la roborative cuisine espagnole, beaucoup plus intéressante, dans les provinces profondes, que ne le laissent supposer les célèbres gaspachos, paellas et gambas à la plancha. Son allure ensoleillée,



« Dans le cochon tout est bon »...
Dans les campagnes, depuis des temps immémoriaux, tuer le cochon est une fête qui prélude à d'innombrables ripailles. Sculpture sur bois XIVᵉ siècle.
Musée de Cluny. (Ph. Roger-Viollet.)

ses goûts puissants, sa générosité la réduisent cependant au seul registre paysan. Elle manque de finesse et d'éducation. On peut en dire autant de la gastronomie italienne, plus élégante et un peu plus légère, marquée par le génie particulier de la *pasta*, et ouverte depuis quelques années aux sophistications de la cuisine moderne.

Ce style méditerranéen, tout empreint de tomates, d'ail, de basilic et d'huile d'olive, se retrouve dans la cuisine française méridionale. Mais là où il définit la manière de deux nations, il n'est qu'une des facettes de la multiforme cuisine de la France : à elles seules, les provinces basque, pyrénéenne, languedocienne, cévenole, provençale, niçoise et corse sont gastronomiquement aussi riches que l'Italie et l'Espagne tout entières. Si l'on sait que la Savoie et le Jura valent la Suisse, l'Alsace l'Allemagne, la Flandre la Belgique et la Hollande, sans parler de toutes les provinces qui ne sont pas frontalières et dont la cuisine de chacune ferait la gloire d'une Angleterre ou d'une Russie, on devinera où je voulais en venir : la France gastronomique est bénie des dieux.

C'est sa situation géoclimatique exceptionnelle qui a, en partie, fait l'histoire de la France et, totalement, sa diversité et sa supériorité culinaires. Sur cette petite superficie de, au plus, mille kilomètres sur mille, vit depuis des millénaires une multitude de races, sous une mosaïque de climats, qui ont créé un nombre incalculable de traditions historiques, comme il n'en existe nulle part au monde.

La position de la France, au bout du continent, l'a conduite à recevoir et à stratifier, dès avant la conquête romaine, des populations poussées les unes par les autres, d'Est en Ouest. Les traces ethniques et culturelles en sont toujours visibles. Ajoutez les trois mers qui la baignent, les rivières navigables qui la traversent et les civilisations très marquées, germano-nordiques, romaines, hispano-mauresques qui l'ont entourée et vous comprendrez que la France fut, de tout temps, le passage obligé des grands courants guerriers — civilisateurs ou barbares —, philosophiques ou commerciaux. Loin de se dissoudre dans un *melting-pot*, ces courants ont laissé un peu partout des marques indélébiles qui, ajoutées aux ressources naturelles de chaque enclave régionale, vont de la forme et du matériau des constructions traditionnelles, des accents et patois, des croyances et idéologies, jusqu'à cette forme avancée du bonheur (et de la survie) que sont les recettes alimentaires et les habitudes de table.

Bien sûr, tout ce que le monde moderne occidental a pu apporter, dans la rapidité des transports, les techniques de conservation, la production industrielle, l'information et la publicité, les règles d'hygiène, sans oublier la monoculture et le terrorisme des technocrates de Bruxelles, tout cela a détruit en grande partie les vieux usages et uniformisé les goûts des Français.

Régulièrement, les Anglo-Saxons annoncent la chute de l'empire culinaire français

Il reste néanmoins, dans la mémoire collective de centaines de régions, villes et villages, dans les dizaines de milliers d'auberges et de restaurants, d'épiceries et de marchands de vins, plus de produits, recettes et tours de mains que n'en compte le reste de la planète.

Malgré que nous en ayons, notre pays n'a à hisser tout en haut des podiums ni Shakespeare, ni Mozart, ni Michel-Ange. Il serait sot, en revanche, de ne pas nous flatter de posséder, depuis des temps immémoriaux — et en tout cas depuis les Médicis... —, les plus grands artistes dans des domaines d'autant moins mineurs qu'on y trouve les ingrédients les plus délicats de notre civilisation quotidienne : les parfums, la mode féminine, sans compter l'ébénisterie, l'art militaire, le libertinage et cette dialectique politique que le monde entier nous envie. Et, bien sûr, la cuisine. La grande, la petite, l'aristocratique, la paysanne, la bourgeoise, l'audacieuse, la conservatrice. Tous les dix ou vingt ans, nos ennemis héréditaires anglo-saxons annoncent par voie de presse que l'empire culinaire français est battu. Parfois c'est presque la vérité. Mais, toujours, poussée par le besoin, la vergogne et par un instinct tout à fait singulier, la cuisine française se redresse, se réinvente pour, phénix tutélaire, dominer à

nouveau. Des processions se forment, d'exégètes anglais, de goinfres belges et de photographes japonais, qui viennent alors rendre hommage à cette prodigieuse et éternelle renaissance.

Pourquoi ce miracle toujours renouvelé ? Pourquoi ces Gaulois qui, en demi-cercle convivial, s'assoient fièrement à table plutôt que se vautrer sur un triclinium ou s'engourdir dans la position du lotus ? Pourquoi ces générations de mères qui enseignent à leurs filles les secrets des recettes écrites à l'encre violette ? Pourquoi ces distraits prométhéens qui créent par erreur le cognac, le pâté de foie gras, le camembert et le beurre blanc ? Pourquoi votre modeste serviteur qui verse le trop plein de truffes en salades de sa femme dans son assiette de tripes, sous l'œil consterné du chef, et s'écrie : *« C'est bon ! appelons ça la Nouvelle cuisine »* ? Pourquoi tant d'audace,



de curiosité, de persévérance, de passion, d'amour pour tout ce qui permet de manger mieux ; et depuis si longtemps ?

Les quelques explications historico-géoclimatiques que j'ai données plus haut, cette conjonction de paramètres miraculeux, apportent peut-être la réponse. Sauf à placer la fille aînée de l'Eglise sous le signe de Bacchus ou de Cybèle, je n'en vois guère d'autre. Nul doute que les textes admirables qu'avoisine humblement le mien dans cette revue, apportent à la définition et à la compréhension de l'identité française, de brillants arguments. Je serais surpris, cependant, qu'il s'en trouve un seul qui puisse mieux et plus évidemment en convaincre que ne le fait la cuisine de notre pays, qui mijote le patrimoine et nous le fait goûter avec tant d'émotion et de générosité partagées.

H.G.

Le paysage français

On a pu dire assez justement qu'un paysage est un état d'âme. Cela doit être vrai dans tous les pays de vieille civilisation. Mais sans doute, dans aucun pays du monde, cela n'est plus vrai qu'en France. Où trouver des paysages plus humains que les nôtres, plus pénétrés de la pensée et de l'âme d'une race, plus marqués par son génie constructeur ? Et non seulement la face de notre terre a été refaite, de génération en génération, par les ouvriers du sol, les fondateurs de villes, les administrateurs, les artisans et les artistes, mais elle a été enveloppée de poésie par les innombrables écrivains qui l'ont célébrée et décrite, par les visiteurs qui l'ont admirée. Enfin elle a été comme rendue intelligente par l'esprit du peuple qui l'habite. [...]

[Le paysage français] est, en outre, d'une extraordinaire variété d'aspects. Cela est à peu près unique dans notre Europe centrale. Ni l'Italie, ni l'Espagne elle-même ne sont aussi variées [...]Nous avons, nous aussi, des paysages du Nord et du Midi [...]En revanche, on ne peut rencontrer que chez nous la tristesse pluvieuse de la lande bretonne — ou la mélancolie splendide de la lande de Gascogne avec ses pinèdes et ses étangs. Le vallon bocager arrosé par une rivière médiocre, aux méandres sans fin, à travers des prairies herbeuses, est une grâce presque exclusivement française. Bien française aussi est la grande forêt domaniale qui recouvre des cantons entiers de sa houle de verdure, la forêt de l'Ile-de-France, de la Lorraine, des Ardennes ou des Vosges. Et, comme la Suisse ou le Tyrol, nous avons la grande montagne, le paysage alpestre et pyrénéen. Enfin — ce qui est exclusivement de chez nous —, le grand fleuve royalement étalé au milieu d'un verger perpétuel, jalonné de châteaux, de villas, de maisons rustiques de l'ancien temps, où l'on accède par de rectilignes allées de platanes, de châtaigniers ou de tilleuls...

Outre cette délicate variété, ce qui distingue peut-être plus encore le paysage français, c'est l'originalité de l'art qui l'a composé et façonné à son image : l'art de nos architectes et de nos jardiniers, qui furent, eux aussi, à leur manière, des architectes, des dessinateurs, des peintres et des sculpteurs. Nous ne sommes pas assez fiers, en France, de notre architecture, qui, au Moyen Age, à servi de modèle à presque toute l'Europe. Et cette maîtrise nous l'avons conservée presque à toutes les époques.

Louis Bertrand, de l'Académie française
(Les grands aspects du paysage français,
André Delpeuch, éditeur, Paris, 1928)

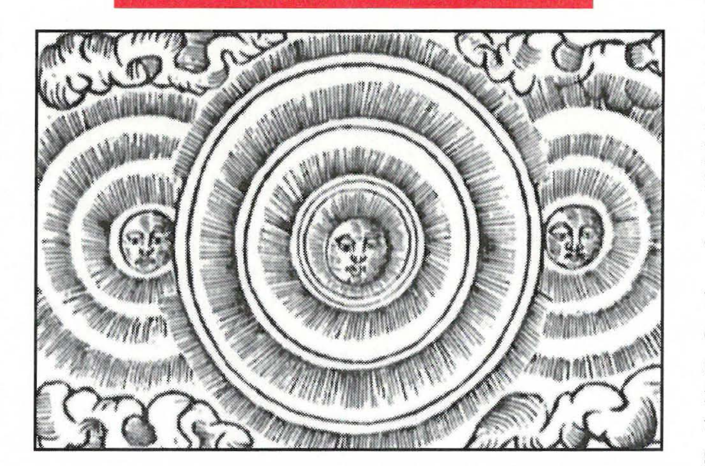
ALMANACH 1992

des fêtes et des coutumes

La structuration du temps est un souci ancien et constant. Elle est une façon d'organiser le chaos et de donner un sens aux journées et aux nuits qui se suivent. Très tôt, chez les peuples européens, ce souci a donné lieu à des observations astronomiques dont témoignent Stonehenge et quelques autres hauts lieux préhistoriques. Ces observatoires ont permis l'établissement des premiers calendriers, lesquels surprennent par la capacité de leurs auteurs à construire des modèles mathématiques qui décrivent les règles du mouvement des astres.

Du calendrier celte au calendrier grégorien. Les peuples européens ont d'abord disposé de calendriers fondés sur les lunaisons (Celtes, Germains, Romains). Le calendrier gaulois de Coligny (Ain) qui date de la fin du IIe siècle, comporte douze mois déterminés par un système luni-solaire. A partir de Numa, le calendrier romain comprend douze mois lunaires. Il détermine une année de 365 jours 1/4. Avec Jules César, il se met en harmonie avec le mouvement du soleil.

PAR JEAN-JACQUES MOURREAU



Le calendrier julien subsiste jusqu'au milieu du XVIe siècle. Il admet trois années communes de 365 jours, suivies d'une année bissextile, laquelle comprend un jour supplémentaire au mois de février. L'année étant alors trop forte et, au cours des siècles, cette différence ayant amené un retard qui atteint dix jours en 1582, le pape Grégoire XIII ordonne que le jeudi 4 octobre 1582 soit immédiatement suivi du vendredi 15 octobre. Puis il supprime les bissextiles supplémentaires, sauf celles dont le millésime est divisible par 400. Le calendrier grégorien est né.

Le calendrier julien, en retard aujourd'hui de 13 jours sur le calendrier grégorien, est resté en vigueur jusqu'au 1er février 1918, en Russie. L'Etat russe adopte alors le calendrier grégorien. Mais l'Eglise orthodoxe reste fidèle au calendrier julien.

Le 1er janvier date de Charles IX. Le commencement de l'année n'a pas toujours été fixé au 1er janvier. L'année celtique commence le 1er novembre avec la grande fête de Samain qui correspond à notre Toussaint. A Rome, l'« année vivante », militaire et agricole, débute en mars et se termine en décembre (l'année romaine a d'abord compté dix mois ; la période de janvier et février est une sorte de parenthèse vouée au « commencement » et à la « fin »).

En France, à l'avènement de Charles IX, l'année commence toujours à Pâques. En 1564, un édit royal la fait débuter au 1er janvier, date purement civile. Sous la Révolution, l'année commence à l'équinoxe d'automne.

Des anciens calendriers, la mémoire populaire a gardé la souvenance par le biais de traditions et de fêtes. Certains décalages expliquent, par exemple, la répétition du temps de Carnaval.

L'éternel retour. La structuration du temps témoigne d'une conception dynamique de l'existence, laquelle est portée par les mythes et les rites. En dépit des siècles, ceux-là manifestent une étonnante permanence dans l'imaginaire européen. S'ils subissent des renouvellements, des métamorphoses, des recréations, ils ne portent guère le signe de l'usure. Ils correspondent à une structuration mentale, à une vue du monde. Le débat sur les survivances païennes ou l'interprétation à donner aux « rites agraires » (débat qui a tant occupé Arnold Van Gennep) est quasiment sans objet.

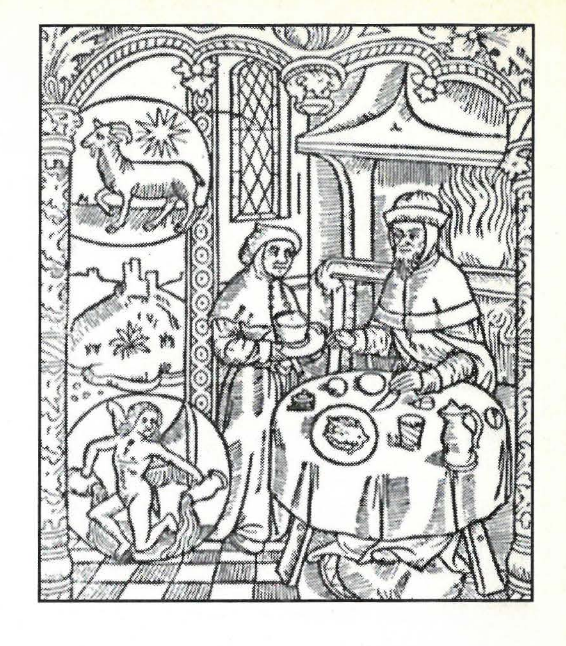
L'éternel retour est incontestablement le mythe le plus fort. Sous des formes changeantes, il se vit et se raconte de diverses façons, mais il perdure. Il ne correspond pas à un éternel recommencement, à une simple répétition du cycle, mais plutôt à un mouvement dynamique et tragique. Les anciens rites, les traditions populaires montrent que l'accomplissement est attendu, mais qu'il n'est par certain.

Il explique l'importance de la période solsticiale et celle des équinoxes, comme celle de Carnaval et de ses mascarades qui remonte à la nuit des temps : l'homme-cerf (ou le sorcier) de la Grotte des Trois-Frères (Ariège) date du paléolithique. Il persiste dans notre monde citadin alors même que l'on voudrait réduire le thème de Carnaval à un simple rituel agraire.

Le calendrier, qui sert à rythmer et à hiérarchiser le temps, est aussi souvenance et culture. Véritable aide-mémoire des croyances, des rites et des coutumes, il est aussi l'agenda des petits et des grands rendez-vous de l'année. Il est un véritable guide du savoir-vivre et l'instrument d'une tradition vivante, mais aussi la clé des rapports avec les saisons, la nature, et le cosmos. En tout cela, il est le reflet d'une identité.

« Janvier d'eau chiche
Fait le paysan riche. »

Janvier



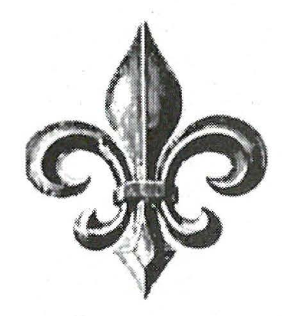
LE NOM DU MOIS

Janvier, du latin *januarius*, perpétue la souvenance du dieu romain Janus. Dans le calendrier gaulois, il est le mois des glaces ou le mois des boues, également celui des mariages. Dans le calendrier républicain, il correspond à nivôse. La tradition chrétienne le voue à l'Enfant Jésus.

❧ ***Fêtes et coutumes, d'hier et d'aujourd'hui.*** Janus, fils d'Apollon, possède deux visages et le pouvoir de connaître le passé comme l'avenir. Janus bifrons tient une clé et un rameau de végétation : il est le dieu des transitions et des passages, de l'ouverture et de la vie qui vient. A Rome, son temple rectangulaire occupe le janicule. Les deux portes en sont solennellement ouvertes au début des guerres, fermées au retour de la paix. Janus préside les « commencements » — il patronne la matinée des jours — et fait figure de « portier céleste ». En son honneur et à l'occasion du premier jour du mois, le Romain orne sa demeure de branches de conifère.

❧ ***Le Jour de l'An*** (1er janvier). *« Au gui l'an neuf ! »* La formule née d'une expression celtique rituelle prolonge la symbolique gauloise du gui et le rite de sa cueillette par les druides. Ceux-là, selon Pline l'Ancien, officiaient au sixième jour de la lune, leur calendrier étant établi à la fois sur les lunaisons et les mouvements du soleil, comme en témoigne le calendrier de Coligny. Pour les Gaulois, le gui possédait des vertus innombrables. La mémoire française en a conservé la trace : s'embrasser sous le gui éternellement vert porte toujours bonheur. A l'occasion du Nouvel An, les Gaulois échangeaient des cadeaux qui, sous la forme de miel, de figues et de dattes recouvertes d'une pellicule d'or, étaient des vœux d'abondance et de prospérité. Le mot « étrenne » qui vient du latin *strena*, a gardé ce sens. Nos actuelles cartes de vœux se rattachent à cet usage. Soucieuse d'instaurer le dogme de l'égalité, la Révolution devait abolir la célébration du Premier de l'An. Napoléon Ier la fit rétablir le 1er janvier 1805. Dans la tradition chrétienne, le Premier de l'An était la Fête de la Circoncision. Il est désormais voué à la Vierge.

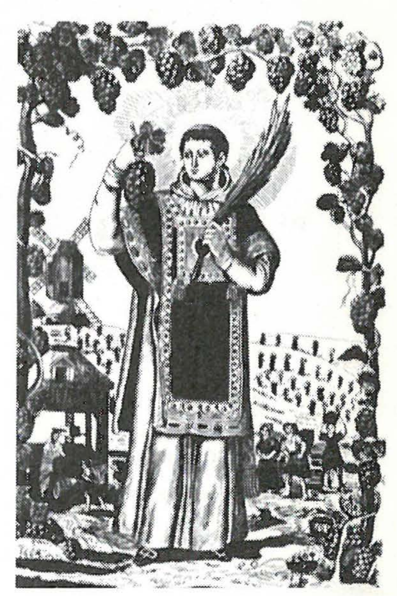
❧ ***Le Jour des Rois*** (6 janvier). En ce jour de l'Epiphanie où l'Eglise a jadis célébré la Nativité, est commémorée la visite des trois mages venus de Perse pour saluer l'Enfant-Roi. Le monde païen célébrait alors



la fin du cycle des « douze jours », c'est-à-dire le moment crucial où le soleil reprend sa course. La galette des rois s'inscrit dans cette symbolique solaire, alors que la coutume de « tirer » les rois et de proclamer roi celui que désigne la fève, se rattache à des usages antiques liés à la divination et, notamment, à l'élection d'un roi des Saturnales. Ce rituel déclenche la transgression des normes sociales qui va fleurir avec Carnaval et ses débordements. Dans les campagnes françaises, la coutume était de laisser « la part à Dieu » pour les pauvres, d'organiser des quêtes déambulatoires, ponctuées de chants. Les enfants occupaient une place prépondérante.

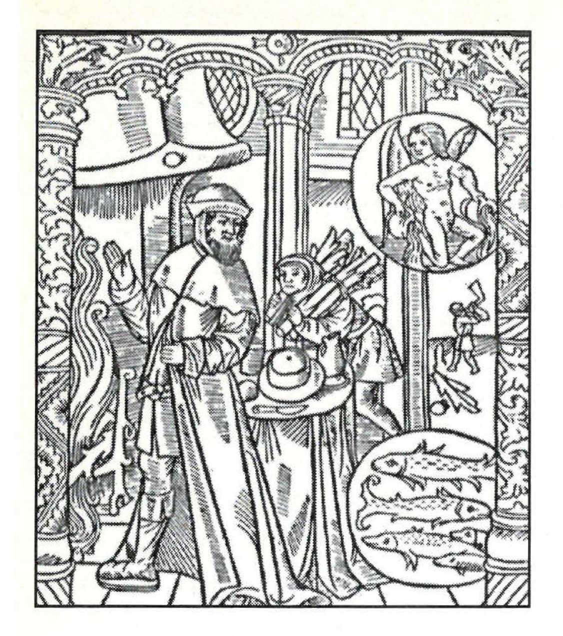
❧ ***La Saint-Vincent*** (22 janvier). Au pays de France si doux à la vigne et si sensible au vin, elle est toujours célébrée avec ardeur par les vignerons. Au siècle dernier, à Ancy, en Lorraine, ce chant populaire était de circonstance :

« L'homme des champs sait que,
Sans la Providence,
Son sillon sec resterait sans froment.
Le vigneron n'a pas d'autre assurance,
Sans toi, mon Dieu,
Point de grappes au sarment... »





❧ ***La Saint-Charlemagne*** (28 janvier). Evincée du calendrier, elle n'est plus honorée par l'école en folie. Autrefois, les écoliers de France saluaient, en ce jour, « l'empereur à la barbe fleurie » dont la légende a fait le créateur des premières écoles.



« La veille de la Chandeleur,
L'hiver passe ou prend vigueur. »

Février

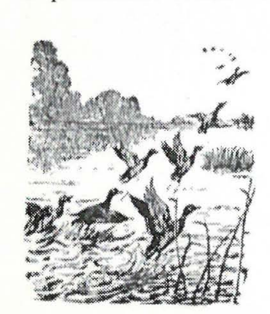
LE NOM DU MOIS

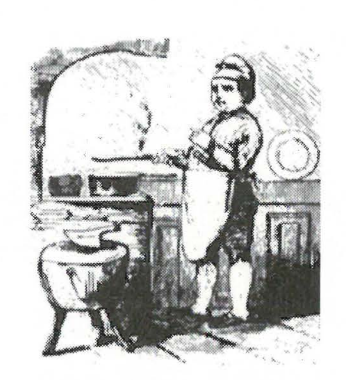
Février vient du bas latin *februarius*, mois de purification (*februus*). Dans le calendrier gaulois, il correspond également à un temps de purification et se nomme le mois de Spurkel. Dans le calendrier républicain, il correspond à pluviôse. La tradition chrétienne le voue au Cœur Immaculé de Marie.

❧ ***Fêtes et coutumes, d'hier et d'aujourd'hui :*** Placé sous le double signe de l'eau et du feu, février est un mois de charivaris saluant, par des luttes rituelles, le chaos cosmique et l'annonce du printemps. Chez les Celtes, le premier jour du mois célèbre la grande fête de la lumière d'Imbolc qui se perpétue par la Chandeleur. Les déguisements où la dépouille du cerf tient un grand rôle, perpétuent, par le sacrifice du cerf divin, la métamorphose de Cernunnos en Esus. A Rome, le mois est consacré à Neptune, le dieu impétueux des flots, lequel préside à des fêtes publiques expiatoires, les Fébruales. Le 5 du mois, au lieu de gens



masqués, un char naval est envoyé à la mer. Le 13, par les Feralia et sous l'égide de Vesta, la gardienne du feu, les Romains accomplissent leurs rites funéraires. Le 15, les Lupercalia se déroulent autour du Palatin. Réunis en bandes, des jeunes gens, le torse nu et les flancs couverts d'une peau de chèvre, se lancent dans les rues et frappent les femmes d'un fouet en lanières de bouc. Cette course aux flambeaux est une fête de purification sociale et de fécondation. Ces tumultueux rituels marquent, dans toute l'Europe, le temps de Carnaval. Celui-ci donne droit à la licence, à la dérision et à la suspension des normes sociales. Il met le monde à l'envers et s'accompagne de mascarades, de danses, de jeux, de quêtes cérémonielles et de feux. La Révolution l'avait interdit en France. Mais les Français le remirent rapidement à l'honneur. Aujourd'hui, Carnaval reste un grand moment de défoulement communautaire.





❧ *La Chandeleur* (2 février). La tradition d'associer l'eau et le feu, éléments purificateurs et régénérateurs, a été maintenue par l'Eglise qui a consacré ce jour à la Purification de la Vierge. En dépit de l'interdit du pape Gélase (472) qui portait sur les processions avec des chandelles allumées (d'où le nom du jour), les anciens usages se sont perpétués. Le cierge de la Chandeleur a longtemps protégé les demeures françaises. Demeure également la coutume de faire des crêpes, lesquelles représentent le soleil. Réussir sa crêpe est un gage de bonheur pour l'année entière, et la tourner en tenant une pièce assure la richesse.

❧ *La Saint-Blaise* (3 février). Jadis, le saint thaumaturge était invoqué contre les maux de gorge, les épidémies et les épizooties. Rassemblés devant le porche de l'église, les bœufs du village recevaient une bénédiction protectrice.

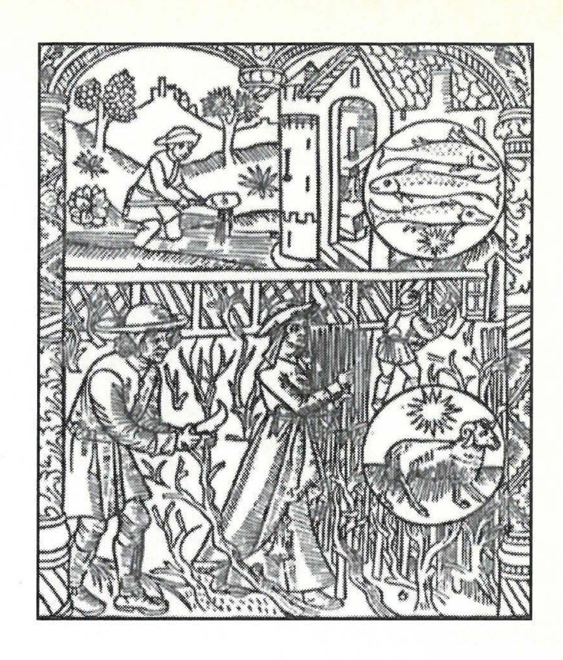
❧ *La Sainte-Agathe* (5 février). En plein temps de Carnaval, elle donnait lieu à des rituels mettant en scène la « Vieille ». Un proverbe catalan fait de sainte Agathe « la vieille qui enferme l'hiver dans son sac ». Ce jour voyait les femmes abandonner aux hommes les tâches du ménage, pour aller fumer, boire et jouer aux cartes au café.

❧ *La Saint-Valentin* (14 février). Elle était la fête des garçons et des filles, marquée par le « dônage » en Lorraine. Parce que l'époque est celle des amours de la gent ailée, le saint du jour est devenu le patron des amoureux et des fiancés. Ce qui fait toujours le bonheur des fleuristes.



« *Malgré le mauvais temps,*
Mars en secret prépare le printemps. »

Mars



LE NOM DU MOIS

Mars vient du latin *martius* (*mensis*) et doit son nom au dieu de la guerre des Romains, fils de Jupiter et de Junon. Dans le calendrier gaulois, il est le mois de Rheda, la déesse de la fortune. Dans le calendrier républicain, il correspond à ventôse. La tradition chrétienne le voue à saint Joseph.

❧ ***Fêtes et coutumes, d'hier et d'aujourd'hui.*** A Rome, Mars est célébré tout au long du mois, car s'ouvrent la campagne militaire et les travaux agricoles. Le coq, symbole de la vigilance, lui est consacré. Le loup qui



est son animal sacré et rappelle la Louve nourricière, est sacrifié sur ses autels. Le poète Ausone place auprès de lui « un bouc pétulant, une hirondelle qui gazouille, un vase plein de lait qui, avec l'herbe verdoyante, annoncent le retour du printemps ». Des danses sacrées sont exécutées en son honneur, ponctuées de cris de guerre. En même temps, les Romains fêtent Anna Perenna qui, aux ides de mars, préside aux réjouissances du Nouvel An. Mars est marqué par l'équinoxe, les vents qui chassent l'hiver et, selon les années, par les ultimes batailles de Carnaval.

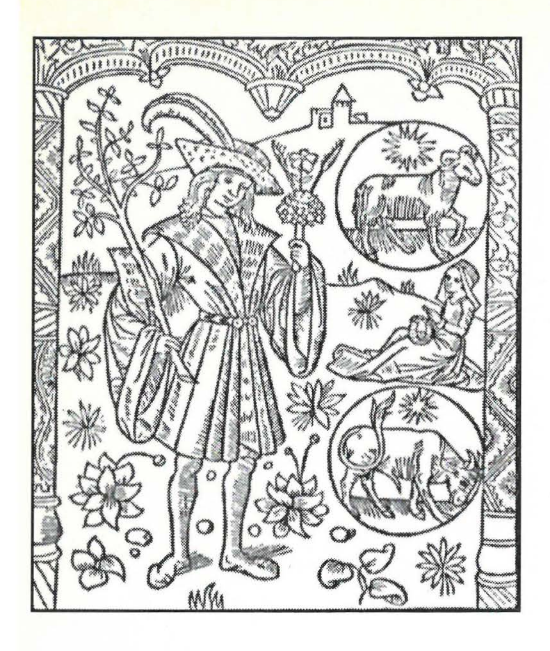
❧ ***Le Mardi gras*** (dernier jour avant le début du carême, fixé au 3 mars en 1992). Les festivités carnavalesques atteignent leur paroxysme : Carnaval doit mourir dans la joie la plus folle. Danses et défilés s'accompagnent de ripailles. A Paris, le peuple a longtemps fait cortège au « bœuf gras » enrubanné. Il est recommandé de ne pas se marier en ce jour. Il ne faut ni filer, ni coudre et encore moins cuire son pain. Les beignets qui relèvent d'une symbolique solaire, triomphent. En Alsace, la veille de Mardi gras était le « Carnaval des femmes », lesquelles s'octroyaient les privilèges habituellement réservés aux hommes, notamment celui de se réunir au cabaret du village. Ce lundi était dénommé *der Hirtzmanding* (« le lundi du cerf »). Un homme de paille au visage masqué était introduit clandestinement au village et pourchassé aussitôt par les villageois. Une lutte rituelle qui se rapproche du *Lo dia dels Ossos* (« le jour de l'ours », au cours de la dernière semaine de février), célébré par le village de Prats-de-Mollo, en Catalogne française. Le jeu y oppose des hommes au visage noirci de suie, à tous ceux qu'ils rencontrent.



Mardi gras est célébré avec ferveur dans les villes du Nord comme Dunkerque ou Trélon, à Chalon (Saône-et-Loire), Cournonterral (Hérault), Limoux (Aude), mais aussi en Alsace, à Strasbourg et à Mulhouse, et dans le comté de Nice où les défilés carnavalesques sont attestés depuis 1294.

❧ ***Le Mercredi des Cendres*** (le premier jour de carême, fixé au 4 mars en 1992). En ce jour, plusieurs provinces pratiquaient la crémation d'un mannequin de paille, symbolisant à la fois la fin de Carnaval et la mort de l'hiver. A Ypres, le premier mercredi de mars est appelé « le mercredi des chats ». Au cours d'une fête, des chats vivants étaient précipités du haut de la tour des Halles. Il s'agissait de commémorer la conversion des Yprois qui avaient renoncé au culte de Freya, la déesse germanique célébrée ce mercredi et dont le char était tiré par des chats blancs.

❧ ***Le Dimanche des Brandons*** (le premier dimanche de carême, fixé au 8 mars en 1992). La veille au soir, feux et bûchers s'allumaient sur les hauteurs. En Alsace, la coutume — toujours vivante dans plusieurs villages — voit l'accomplissement du rite des Schiweschlawe : le lancement dans la nuit de petits disques de bois enflammés. En principe, le lanceur accomplit son geste en prononçant un vœu. La coutume se rapproche du « dônage » lorrain, par lequel le jeune homme prononce le prénom de la jeune fille aimée.



« Quand on a Pâques en mars, c'est les filles qui vont aux gars.
Quand on a Pâques en avril, c'est les gars qui vont aux filles. »

Avril

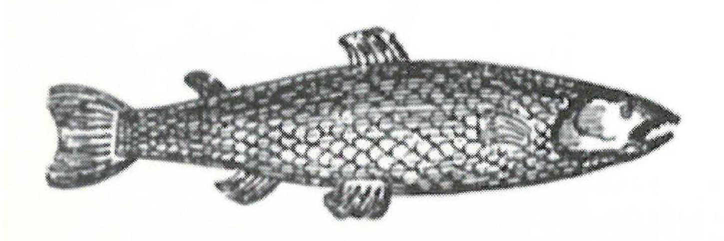
LE NOM DU MOIS

Avril vient du latin *aprilis*, terme qui dériverait d'Aprun, transposition étrusque d'Aphrodite qui est le nom grec de Vénus. Dans le calendrier gaulois, il est le mois de l'Eostur, celui du réveil du soleil et de la végétation. Dans le calendrier républicain, il correspond à germinal. La tradition chrétienne le voue au Cœur Sacré de Jésus.

❧ ***Fêtes et coutumes, d'hier et d'aujourd'hui.*** A Rome, le premier jour d'avril est consacré à Vénus, divinité latine du domaine agricole. Le mois s'achève par les Floralia qui invoquent Flora, laquelle reçoit l'offrande des épis de blé. Entre-temps, les Romains auront célébré les Fordilidia en l'honneur de la « terre féconde », les Cerialia qui fêtent Cérès, la créatrice des moissons. Le 21 avril, ils auront sacrifié aux Parilia, fête de la purification des étables et des foyers. Le même jour, ils auront commémoré la fondation de Rome par Romulus. Avril qui chante l'éternel retour, occupe une place tout aussi importante dans la religion des anciens Germains, laquelle marque par ses rites la célébration de l'aurore printanière présidée par la déesse Ostara. Dans la tradition chrétienne, cette période de l'année est celle de la Résurrection du Christ qui triomphe de la mort. La grande fête de Pâques dont l'origine remonte à la fête juive commémorant la « délivrance d'Israël » est, pour les chrétiens aussi, placée sous le signe du retour de la vie. Les premiers chrétiens la célébraient à date fixe. Par la suite, l'Eglise en a fait une fête mobile.



❧ ***Le Premier Avril.*** La coutume du « poisson d'avril » a plusieurs explications possibles. La plus connue est celle de sa relation avec la période de carême. Une autre la rattache à la célébration de Vénus qui avait pris la figure du poisson pour échapper aux persécutions de Typhon. Une troisième la fait tenir au fait que l'année a cessé de commencer au 1er avril en 1564 : les étrennes n'avaient plus lieu d'être, mais l'usage d'en offrir prit la forme de petits cadeaux pour rire, accompagnés de plaisanteries et de bons tours, ponctués de la formule : « Poisson d'avril ! » A l'appui de cette thèse : la période de fraie, pendant laquelle la pêche est interdite, correspond au mois d'avril, au moment même où le soleil quitte le signe des poissons.



❧ ***Le Dimanche des Rameaux*** (fixé au 12 avril en 1992). Il commémore l'entrée du Christ dans Jérusalem. La tradition populaire en a fait les « Pâques fleuries » ou le « dimanche des Palmes ». A cette occasion, les fidèles font bénir des branches végétales dont l'essence varie selon les provinces. En Flandre, Normandie, Champagne, Auvergne, Touraine et Vendée, ce sont des rameaux de buis, alors que la Bretagne préfère le laurier, la Provence l'olivier, le Limousin le sapin, l'Alsace et la Lorraine le houx.

❧ ***Le Dimanche de Pâques*** (fixé au 19 avril en 1992). Précédée par le grand nettoyage printanier de la demeure, la journée était celle où parents et enfants étrennaient des habits neufs.

Le repas pascal comporte des mets traditionnels (porc, gâteaux). Dans la tradition chrétienne, les cloches reviennent de Rome et en rapportent les œufs. Offrir des œufs — la symbolique de l'œuf source de vie est très ancienne — était en usage à la Cour des rois de France. En Alsace, les œufs sont apportés par le lièvre de Pâques — symbole très ancien de l'abondance et de la fécondité — qui les « pond » dans des nids de mousse préparés par les enfants.

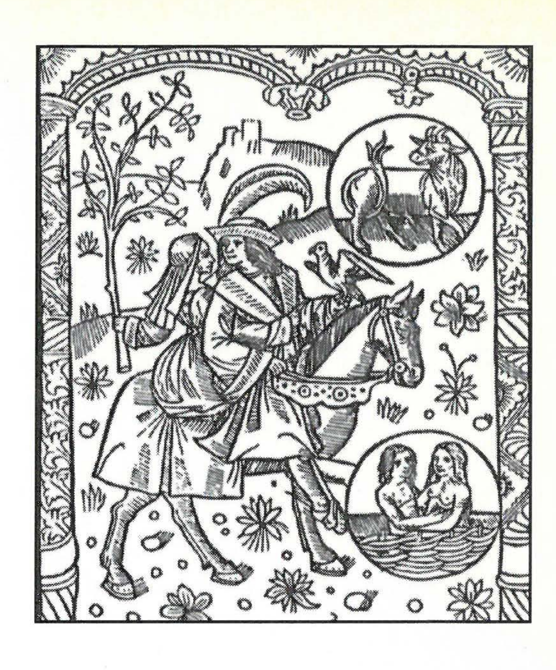
❧ ***Le Lundi de Pâques.*** Jour férié, il donnait lieu à des batailles d'œufs.



❧ ***La Saint-Georges*** (23 avril). Célébrée par les cavaliers, cette fête donne lieu à des courses de chevaux. Saint Georges, héros cappadocien, est un double de saint Michel. Cavalier, il participe au symbolisme solaire de sa monture et assure une fonction protectrice à l'égard de l'agriculture. Ce tueur de dragon n'est pas sans rapport avec les Rogations et les rites antiques relatifs au bornage des cités.

« Du mois de mai la chaleur
De l'année fait la valeur. »

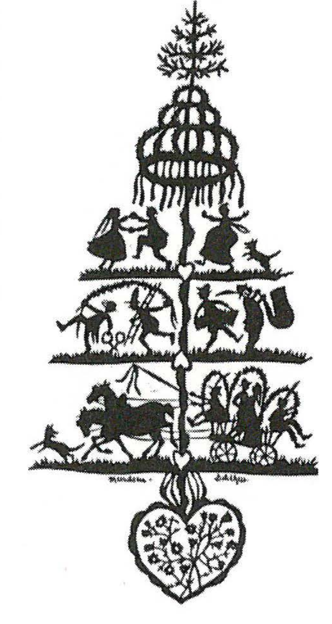
M a i



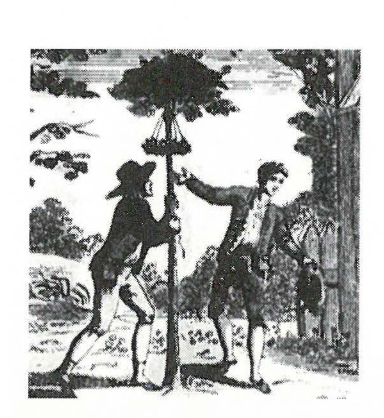
LE NOM DU MOIS

Mai vient du latin *maius* (*mensis*) et perpétue le patronage de Maia, la « bonne déesse », fille d'Atlas et mère de Mercure. Dans le calendrier gaulois, il est le mois de la déesse Vrya, de la floraison, des délices et des trois laits. Dans le calendrier républicain, il correspond à floréal. La tradition chrétienne le voue, depuis le XVIIIe siècle, au culte de « Marie, mère de Dieu ».

❧ ***Fêtes et coutumes, d'hier et d'aujourd'hui.*** « En mai, fais ce qui te plaît. » La formule populaire a gardé la souvenance du temps de repos observé, jadis, pendant le mois et particulièrement au premier jour de mai. A Rome, durant les guerres puniques, les trois derniers jours d'avril et les deux premiers de mai donnent lieu aux Ludi Floralies, des jeux floraux empreints d'une certaine licence. Aux Floralia romaines font écho des traditions celtiques et germaniques. Les Celtes célèbrent la grande fête de Beltene qui ouvre le « feu nouveau » en l'honneur de Bélénos, le dieu solaire. En Gaule, ce temps est marqué par l'assemblée annuelle du « champ de mai » qui survit durant la période romaine et se prolonge au Moyen Age, avec la réunion des grands vassaux et de leur mesnie. Dans les traditions populaires, le Joli Mai que l'on dit néfaste aux mariages, est propice aux déclarations d'amour, aux porte-bonheur, aux « reines de mai » et fait fleurir « l'arbre de mai ».



❧ ***La Nuit de la Sainte-Walpurgis*** (nuit du 30 avril au 1er mai). Les anciennes traditions ont éclipsé le culte de la sainte qui avait contribué à évangéliser l'Allemagne. Dans son *Faust*, Goethe évoque le rendez-vous nocturne des sorcières sur le Brocken, écho déformé des assemblées féminines présidée jadis par Diane et ses semblables. Partout en Europe, cette nuit est vouée à la magie et aux maléfices. Elle est propice aux déclarations. Dans les campagnes, les jeunes gens vont cueillir les « mais » — branches ou arbres — pour les planter secrètement au-dessus de la porte, à l'entrée de la cour ou sur le pignon de la demeure des jeunes filles du village. Chaque essence possède sa signification. Le houx dit l'estime dans le Jura. Ailleurs, il fustige un mauvais caractère. En Picardie, le cerisier salue la jeune fille à marier. L'églantier déclare un premier amour. Une branche défleurie dénonce une vertu douteuse, tandis que le sureau proclame le dégoût. Le frêne et le chêne, arbres nobles, témoignent d'un grand et véritable amour. Flatteur, le « mai » est conservé toute l'année. Injurieux, il est brûlé sur le champ.



❧ ***Le Premier Mai.*** Fête du Travail depuis le XIXe siècle, il est traditionnellement associé au muguet. De l'ancienneté de cet usage, témoignent ces vers du temps de Louis XIII :

« Pour danser pavane et vert gai / Le mois de mai au vert bocage / Ecoutant le pinson ramage / Et cueillant le gentil muguet ! »

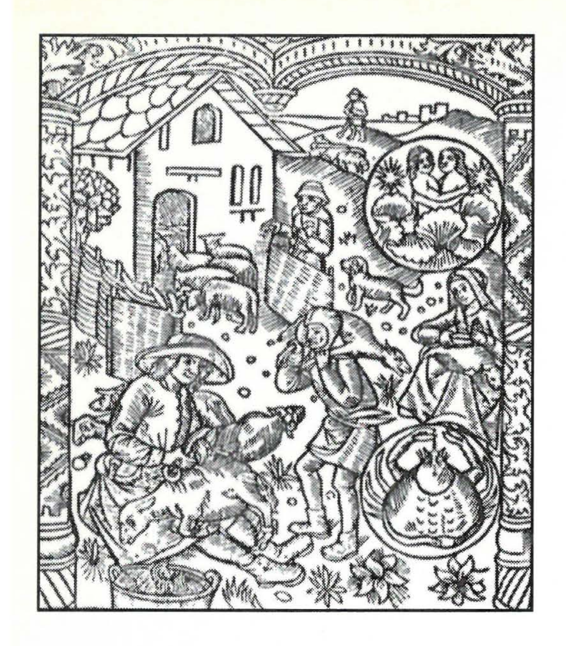
Ce jour qui mettait aussi à l'honneur la belle églantine, voit l'élection de la « reine de mai ». A Marseille, elle s'appelle la « Maio ». En Champagne, la « trimouzette ». La « reine de mai » porte une couronne de fleurs, lesquelles sont souvent des roses. Le Chaperon rouge des contes est de sa parenté.

Sur la place du village, le « mai » communal est paré de guirlandes et porte des couronnes fleuries. Il devient mât de cocagne. Le village entier danse autour de lui. A Paris, le « mai » du Palais de Justice, le plus important de la cité, donnait lieu à la grande fête de la Basoche. Les « arbres de la liberté » sont nés de cette tradition.

❧ ***La Sainte-Jeanne d'Arc*** (le 10 mai en 1992). Fête nationale, elle célèbre l'héroïque Pucelle qui, lorsqu'elle était bergère à Domrémy, avait dansé près de « l'Arbre des Dames » que d'autres appelaient « l'Arbre aux Fées ».



❧ ***La Fête des Mères*** (le dernier dimanche de mai). Honorer les Mères est une idée ancienne en Europe. Le 1er mars, Rome célébrait les Matronalia, tandis que la Gaule vouait un culte particulier aux « déesses mères », perpétuées dans l'imaginaire sous la forme des « Bonnes Fées ».



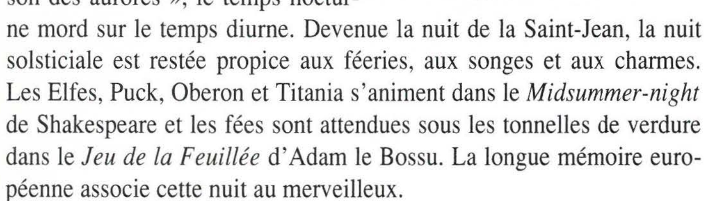
« Homme de juin, homme de vin.
Femme de juin, femme de coquin. »

J u i n

LE NOM DU MOIS

Juin vient du latin *junius.* Il est le mois de Junius Brutus, premier consul de Rome. Son nom a également été rapproché de celui de Junon, femme de Jupiter, mère de Mars et de Vulcain. Dans le calendrier gaulois, il est le grand mois de Zonna, la déesse du soleil, ou le mois du long jour. Dans le calendrier républicain, il correspond à prairial. La tradition chrétienne le voue au Saint-Esprit.

❧ ***Fêtes et coutumes, d'hier et d'aujourd'hui.*** A Rome, les premiers jours de juin ouvrent la « saison des aurores », marquée par la fête domestique des Vestalia du 9, et les Matralia du 11, lesquelles célèbrent Mater Matuta, la « déesse Aurore » qui préside aux heureux commencements et à la naissance des êtres. Les Romains fêtent aussi le Natalis Dies du temple de Summanus, le 20 juin, au plus près du solstice. Pour le monde pré-chrétien, il ne s'agit pas d'adorer le soleil, mais de saluer son apothéose au solstice d'été et, en même temps, de conjurer le péril qui en procède : du 17 au 25 juin, la durée du jour reste sensiblement la même et le soleil s'arrête — *sol stat* — avant de décliner. Avec la « saison des aurores », le temps nocturne mord sur le temps diurne. Devenue la nuit de la Saint-Jean, la nuit solsticiale est restée propice aux féeries, aux songes et aux charmes. Les Elfes, Puck, Oberon et Titania s'animent dans le *Midsummer-night* de Shakespeare et les fées sont attendues sous les tonnelles de verdure dans le *Jeu de la Feuillée* d'Adam le Bossu. La longue mémoire européenne associe cette nuit au merveilleux.





❧ ***La Sainte-Diane*** (9 juin). Elle perpétue l'ancienne vierge chasseresse, Diane à la biche, sœur d'Apollon, qui se nomme également Artémis. Elle préside aux activités nocturnes ancestrales de la chasse. Le culte des sorcières en dérive probablement.

❧ ***La Pentecôte*** (fixée au 7 juin 1992). Dans la liturgie chrétienne, elle fête l'apparition de l'Esprit saint et du feu céleste. Dans la tradition populaire, elle donne lieu à des quêtes et des luttes qui prolongent les rites du cycle de mai.

❧ ***Le Lundi de Pentecôte.*** Ce jour férié est l'occasion de courses de chevaux, notamment en Alsace, en rapport avec les cavalcades rituelles du printemps.

❧ ***La Saint-Jean*** (24 juin). Saluée par l'Europe entière, elle correspond au solstice d'été et à la nuit la plus courte de l'année. Jusqu'au Concordat de 1801, le jour de la Saint-Jean était « fête chômée » en France ; il l'est resté au Québec — la Nouvelle France — qui en a fait sa fête nationale. A Paris, le Roi venait en personne bouter le feu à l'« arbre du feu de la Saint-Jean » qui était dressé en place de Grève. Dans les campagnes, la nuit de la Saint-Jean était célébrée avec ardeur autour des feux. Les amoureux avaient coutume de sauter ensemble au-dessus des flammes, car le feu de cette nuit est celui des serments à tenir et son tison protège la maison. Propice aux vœux, la nuit de la Saint-Jean l'était aussi à la cueillette des herbes magiques et médicinales (la fougère, le mille-pertuis, solaires par excellence). L'usage était de se baigner dans les rivières et les fontaines. Et chacun savait que la rosée de cette nuit merveilleuse qui donne la parole aux animaux, possédait des vertus particulières.

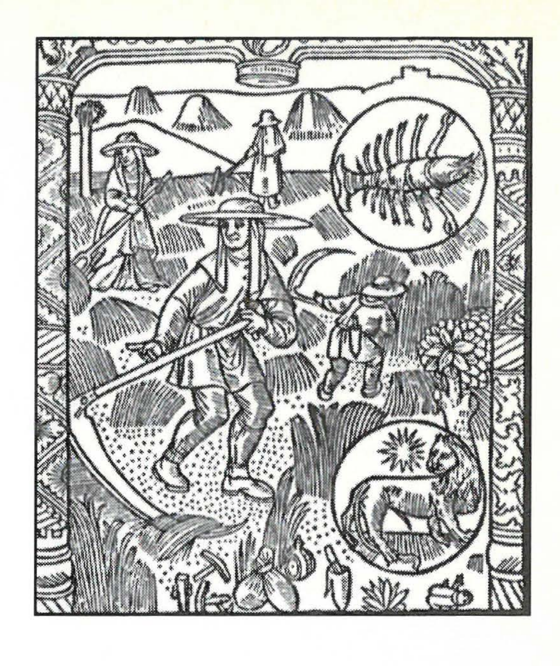
« Voici la Saint-Jean
L'heureuse journée
Que nos amoureux vont à l'assemblée.
Marchons joli cœur
La lune est levée... »

La chanson est ancienne, probablement de la fin du XVII[e]. Mais elle scande toujours avec la même fraîcheur les cortèges qui se forment pour rejoindre les feux et les bûchers du solstice de juin. Aujourd'hui, la tradition, loin de s'éteindre, est en pleine renaissance.



« Au mois de juillet,
Ni veste ni corset. »

Juillet



LE NOM DU MOIS

Juillet doit son nom à Julius César. Dans le calendrier gaulois, il est le mois des orages et des foins. Dans le calendrier républicain, il correspond à messidor. La tradition chrétienne le voue au Saint-Sacrement.

❧ ***Fêtes et coutumes, d'hier et d'aujourd'hui.*** A Rome, juillet est dédié à Minerve qui se nomme Athéna chez les Grecs. Les deux divinités sont représentées casquées. En pleine campagne militaire, une parade de jeunes cavaliers traverse Rome, depuis la porte Capène jusqu'au Forum. Ce défilé religieux et militaire salue les Ides de juillet. Pour les paysans, ce temps est celui du « Faucheur merveilleux » qui n'est autre que Gargantua. « Quand juillet commencera, ta faux affûteras » dit la formule populaire. Les prémices des récoltes sont portées en offrande à l'église, comme jadis sur les autels de Rome. En Bretagne, les pardons se multiplient. Ils convergent vers les fontaines sacrées, perpétuant d'immémoriaux usages, généralement liés à des rites de fécondité.



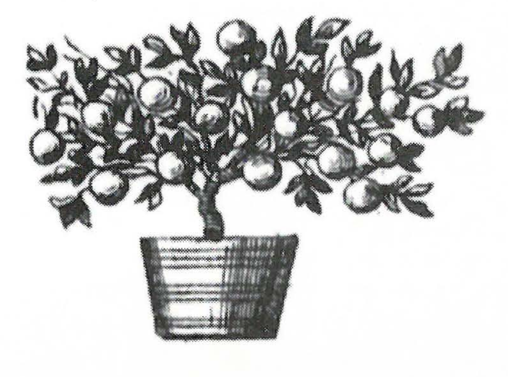
❧ ***Le 14 juillet.*** Dès 1794, Robespierre décrète que cette date sera « fête nationale ». Sa célébration qui commémore à la fois la prise de la Bastille (1789) et la Fête de la Fédération (1790), fait fleurir les « arbres de la liberté ». Au début du Consulat, Bonaparte en fait la « fête de la Concorde ». Après l'interruption de la Restauration, elle est rétablie officiellement en 1880. Depuis, les Français en font une fête populaire (bals nocturnes, lampions et feux d'artifice), placée sous le signe de Mars, avec le traditionnel défilé militaire, organisé jadis à Longchamp.

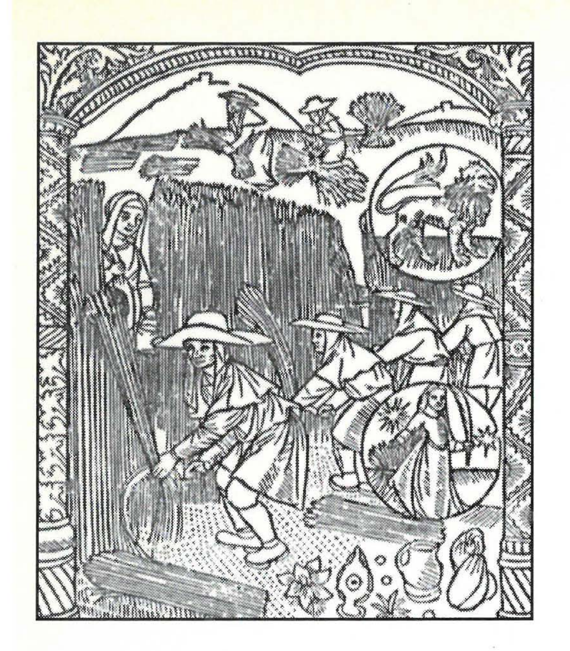
❧ ***La Sainte-Marie-Madeleine*** (24 juillet). En Savoie, elle a été longtemps la date retenue pour la mesure ou la pesée du lait des brebis. La veille, les bergers allumaient des feux et organisaient des danses. Des compétitions accompagnaient des réjouissances. Elles donnaient lieu à des farces et à des jurons, prenaient souvent un aspect belliqueux. A Montpellier, les jardiniers venaient offrir les plus beaux fruits à la sainte, tandis que les vignerons lui portaient les premiers raisins. Des coutumes semblables étaient observées en Auvergne.

❧ ***La Saint-Christophe*** (25 juillet). Dans une partie du Pas-de-Calais et de l'Oise, mais aussi dans la Somme, Saint-Christophe est vénéré comme le protecteur des pommes. Dans certaines communes, des corbeilles pleines de pommes sont portées à l'église où elles sont bénies, avant d'être distribuées à la foule. Saint-Christophe fait aussi l'objet, à cette date, de dévotions particulières de la part des jeunes gens qui désirent se marier.



❧ ***La Sainte-Anne*** (26 juillet). En Flandre méridionale, le dimanche après la Sainte-Anne, les paysans allaient à l'église, faire bénir un petit bouquet d'épis du blé nouveau, lequel était ensuite mis dans la grange lors de la rentrée des gerbes. En Bretagne, la grand-mère de Jésus, la mère de Marie, fait l'objet d'un culte particulier. Considérée comme la « mémoire du monde » et la « plus antique des Mères », elle se serait substituée à une déesse nommée Anna, Ana, Dana qui ne serait pas sans parenté avec Diane. Son nom est l'équivalent phonétique d'un mot gaulois qui signifie le marais, lequel, chez les Celtes anciens, constitue le point de passage entre le monde de la lumière et celui de la nuit. De fait, les deux grands pardons de la Sainte-Anne se déroulent à proximité de zones humides : l'un à La Palud, l'autre à Sainte-Anne d'Auray.





*« Soleil rouge en août
De la pluie partout. »*

Août

LE NOM DU MOIS

Août doit son nom à la décision prise par le Sénat romain (en 24 avant notre ère) de perpétuer le souvenir de l'empereur Augustus. Dans le calendrier gaulois, il est le mois des moissons. Dans le calendrier républicain, il correspond à thermidor. La tradition chrétienne en a fait le mois de la Providence.

❧ ***Fêtes et coutumes, d'hier et d'aujourd'hui.*** Août est à la fois le mois des moissons, de la canicule, du feu et de l'eau. A Rome, les Messium Feriae marquent les vacances judiciaires et donnent lieu à sacrifices d'actions de grâce au terme de la récolte. Les fêtes rituelles se succèdent. Les Portunalia (17 août) associent Janus à Portunus, le génie de la navigation qui est l'un des numina du Tibre. Les Vinalia rustica (19 août) s'adressent à Jupiter associé à Venus, déesse de la fécondité. Les Volcanalia (23 août), au milieu des fêtes agraires dénommées Opalia (21 et 25 août), célèbrent Vulcain, le dieu du feu, alors que Volturnus, celui qui fait couler les eaux, est fêté quelques jours après (27 août). Le feu est aussi à l'honneur chez les Celtes qui dédient le premier jour d'août au dieu Lug. La fête du Lugnasad allume partout de grands feux. Une tradition maintenue par les Suisses qui ont fait du 1er août leur fête nationale, laquelle commémore la conjuration des cantons primitifs sur la prairie du Rutli (1291). La symbolique de l'eau, source de vie, domine la dévotion rendue aux saints qui pré-



sident aux fontaines sacrées en Bretagne. Dans les campagnes françaises, le mois d'août a toujours été voué aux moissons, le mot « août » étant souvent employé comme synonyme de moisson. Dans les provinces septentrionales, le plus ancien des moissonneurs offrait à son maître un bouquet d'épis de blé avant de commencer le fauchage du blé. Quant à la fin de la moisson qui était un dur labeur, elle était marquée de réjouissances. Le premier du village à arborer le « mai » planté au sommet de la dernière voiture rentrant à la ferme, en donnait le signal. Dans la région de Saint-Omer, il invitait tous ses moissonneurs à souper. A Marquillies, à la lisière de l'Artois et de la Flandre, les ouvriers chantaient alors :

« A boire, à boire, à ch'maï d'a-oût !
S'en irons-nous sans boire un coup ? »

Dans la Brie, un coq vivant, les pattes enrubannées, était attaché au « mai » et sacrifié lors du festin offert aux moissonneurs. La dernière gerbe — la « gerbe pampaillée » en Poitou, la « gerbande » en Berry, la « grosse gerbe » ou la « passée d'août » en Beauce — faisait l'objet d'un véritable rituel.

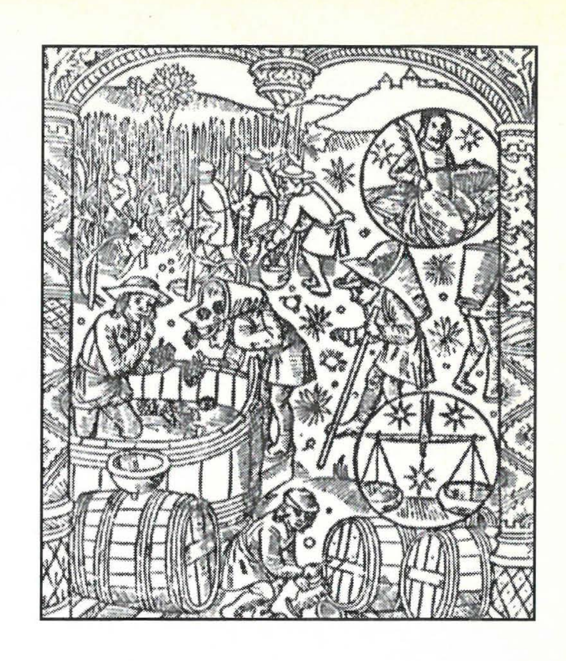


❧ ***La Fête de l'Assomption*** (15 août). Elle célèbre l'Assomption de la Vierge Marie. En France, elle prenait une solennité toute particulière : par la déclaration de Saint-Germain-en-Laye du 10 février 1638, Louis XIII avait voué à la Vierge tout ce qui était la France. Une procession avait lieu chaque année. Elle ne fut interrompue que par la Révolution. Le 15 août faisait figure de « fête du souverain » et, sous l'Empire, une Saint-Napoléon fut instaurée afin d'en perpétuer l'usage et le sens.

❧ ***La Saint-Roch*** (16 août). Saint Roch était invoqué contre les épidémies et comme intercesseur pour les hommes et les animaux. Sa fête donnait lieu à la bénédiction d'herbes prophylactiques et médicinales, devenues « herbes de la Saint-Roch ».



« Septembre se nomme
Le mai de l'automne. »



Septembre

LE NOM DU MOIS

Septembre vient du latin *septembris* (*mensis*) et désigne le septième mois de l'année, avant l'antéposition de janvier et de février. Dans le calendrier gaulois, il est le mois saint ou le mois d'automne. Dans le calendrier républicain, il correspond à fructidor et au dernier mois de l'année (le 22 septembre ouvre l'année nouvelle avec vendémiaire). Dans la tradition chrétienne, septembre est voué à la Sainte-Croix.



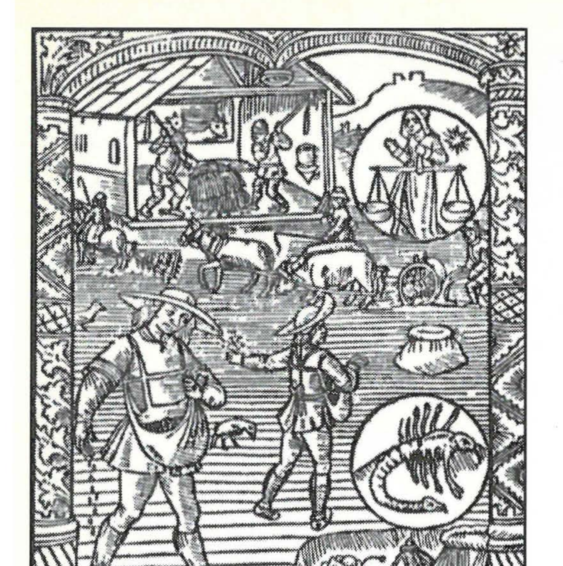
❧ ***Fêtes et coutumes, d'hier et d'aujourd'hui.*** Aux ides de septembre, Rome célèbre le jour du natalis du célèbre temple capitolin dédié à Jupiter Optimus Maximus. En cette circonstance, le banquet offert au dieu cosmique donne lieu à l'enfoncement solennel d'un clou. Ce rite de « consolidation » qui se retrouve dans certaines pratiques populaires, doit stabiliser l'axe du monde. Autre rite romain : après le sacrifice d'une agnelle, le flamine cueille la première grappe pour Jupiter. En Gaule, Bemilouc jovis, l'enfant joufflu est promené dans les vignes. Notre-Dame de septembre reçoit l'offrande des premiers raisins. A Troyes, la Vierge aux raisins porte l'Enfant Jésus et une grappe que picore une tourterelle. Le mois est aussi celui des battages et des labours. « Septembre, dit la sagesse populaire, est le mois de l'automne. Faut le prendre comme Dieu le donne. » Il est le temps des vents et des marées d'équinoxe, celui de la Nativité de la Vierge. Les pèlerinages marins sont nombreux. A Morgat, en Finistère, la procession se termine par une bénédiction de la mer. Traditionnellement, c'est à la fin septembre que l'on fête dans les campagnes l'ouverture de la chasse et des vendanges.

❧ ***La Saint-Gilles*** (6 septembre). Offrandes et bénédictions agraires marquaient cette journée. A Soizé, en Orléanais, saint Gilles était invoqué pour l'obtention d'une « bonne venue pour les petits cochons ». A Lessay, en Cotentin, se tient la foire de la Grande Sainte-Croix, une des plus vieilles de Normandie, avec plus de deux mille chevaux.

❧ ***La Saint-Cloud*** (7 septembre). « Pour la Saint-Cloud, la lampe au clou. » Le dicton rappelle que le temps n'est plus de travailler à la lumière du jour et que reviennent les veillées. Dans les prés, le colchique qui annonce « la fin de l'été », se nomme « veilleuse » ou « veillotte ».

❧ ***La Saint-Michel*** (29 septembre). Placée à l'équinoxe d'automne, elle donne lieu à des foires et des marchés aux chevaux qui se tiennent en plein champ. Elle était marquée par le paiement des redevances annuelles, les louées de domestiques et les confirmations de fermage. Cet aspect juridique était déjà dominant chez les anciens Germains qui, à l'équinoxe d'automne, se rassemblaient pour tenir l'assemblée populaire du Thing, laquelle traitait des contrats et des conflits. Célébrée d'abord au printemps, la solennité de la Saint-Michel a été déplacée au 29 septembre par le concile de Constance (813). Saint Michel est le patron des Allemands, mais aussi l'inspirateur et le protecteur de Jeanne d'Arc, la « bonne Lorraine ». Invoqué par les parachutistes, Michel est un saint militaire : il conduit la « milice céleste », triomphe de Lucifer, l'archange déchu, terrasse le dragon. Dans l'imaginaire populaire, il a hérité des attributs de Bélénos, le Mercure gaulois qui va survivre sous la dénomination de Gargantua. Il a plus d'un trait de parenté avec Odhinn-Wodan que les Romains appelaient Mercure. A l'instar de ces dieux déchus, saint Michel assume une fonction psychopompe : il est invoqué pour une « bonne mort », veille sur les cimetières, conduit les âmes des trépassés et les protège de son ample manteau. Gardien du Paradis, il entretient des rapports étroits avec la mort en une période de l'année qui honore les trépassés et entend passer la Chasse sauvage.





« Octobre vaillant
Fatigue son paysan. »

Octobre

LE NOM DU MOIS

Octobre vient du latin *october*, de *octo*, qui signifie huit. Comme juillet et août, il aurait dû prendre le nom d'un empereur romain, mais à la mort de Domitien, le Sénat « expulsa le nom du tyran ». Dans le calendrier gaulois, il est le mois du déclin ou celui des glands. Dans le calendrier républicain, il correspond à vendémiaire (de *vindemia*, vendange) qui ouvrait l'année. La tradition chrétienne en a fait le mois des anges, en particulier des anges gardiens.

❧ ***Fêtes et coutumes, d'hier et d'aujourd'hui.*** Octobre voit les jours raccourcir. A Rome, le retour des légions est marqué par le sacrifice de l'October Equus qui a lieu, sur le Champ de Mars, aux ides d'octobre (15 octobre). Ce rite salue le bénéfice de la campagne d'été et la protection armée accordée à la terre. Ensuite, une cérémonie assurera la purification des armes. Rome célèbre également Bacchus, le dieu de la vigne, et les Bacchanales donnent lieu à la plus extrême licence. Leurs survivances seront condamnées au XIe siècle, par le concile de Constantinople. Mais Bacchus gardera longtemps des adeptes. Le 5 octobre 1718, le Régent assiste en personne à la fête de Bacchus, donnée par les vignerons de la paroisse d'Auteuil, sur les pelouses du Ranelagh. Ce mois marqué par le chant des labours dans les campagnes, a longtemps été celui de la rentrée scolaire qui pinçait le cœur des jeunes écoliers.



❧ ***La Saint-François*** (4 octobre). Elle célèbre saint François d'Assise, l'ami de toutes les « créatures » qui parlait aux oiseaux et avait sauvé et apprivoisé le loup de Gubbio. François que les écologistes devraient reconnaître comme leur saint patron, avait composé l'admirable *Cantique de Frère Soleil*. Son père lui avait donné son prénom, à raison de l'estime qu'il portait à la France.

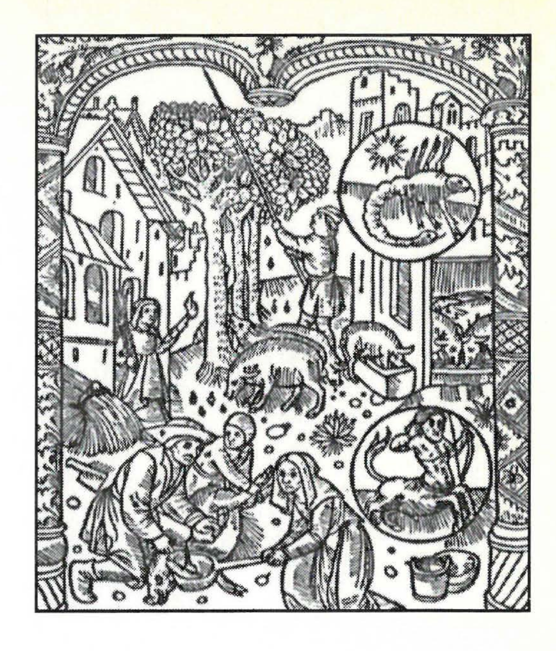


❧ ***La Saint-Luc*** (18 octobre). En Contentin, commencent les trois jours de la foire de Gavray qui présente bovins, chevaux, poneys et chiens par centaines. A Nice, pendant la nuit de la Saint-Luc, la porte des marins réputés ou supposés cocus, était décorée de fleurs jaunes. Saint Luc est, par ailleurs, le patron des médecins et des chirurgiens.

❧ ***La Saint-Simon*** (28 octobre). Elle marque le début de la récolte des châtaignes, lesquelles étaient mangées à la Toussaint ou données aux pauvres gens. Jusqu'au siècle dernier, le Centre de la France préparait le pain de châtaignes et, en Limousin, le châtaignier est toujours « l'arbre à pain ». Pour Théophraste, il était le « gland de Zeus ». La tradition l'associe au culte des morts. A Marseille, l'usage était de faire griller des châtaignes à la Toussaint et d'en mettre quelques-unes sous son oreiller, afin d'empêcher les revenants de venir la nuit pour tirer les pieds des vivants. En Gironde, les châtaignes remplaçaient le pain sur la table à laquelle les morts étaient censés, selon l'antique croyance, venir se restaurer.

« A la Saint-Martin
Remplis les tonneaux et bouche ton vin »

Novembre



LE NOM DU MOIS

Novembre vient du latin *novembris*, de *novem* qui signifie neuf. Dans le calendrier gaulois, il est le mois des sacrifices et des vents. Dans le calendrier républicain, il correspond à brumaire. La tradition chrétienne le voue à la Sainte-Eglise.

❧ ***Fêtes et coutumes, d'hier et d'aujourd'hui.*** Novembre est le mois des morts qui annonce la grande période solsticiale de l'arrêt du soleil. Les Celtes célèbrent le début de l'année par la grande fête de Samain. Ils organisent de grands rassemblements et allument des feux. Les morts reviennent parmi les vivants. Ces festivités donnent lieu à des mascarades et à des charivaris dont Halloween est une survivance. Les Romains ont à l'égard du retour des morts, des croyances semblables ; les Germains aussi. Leur célébration du solstice d'hiver est liée intimement à la communion avec les ancêtres.

❧ ***La Toussaint*** (1er novembre). L'Eglise célèbre « tous les saints ». Dans l'imaginaire populaire, cette fête est restée celle des ancêtres et des morts. La visite demeure inscrite dans les usages, comme la coutume très ancienne, déjà pratiquée par les Grecs et les Romains, du fleurissement des tombes. L'if, ce conifère d'un vert sombre, est l'arbre privilégié des morts. Vénéré au même titre que le gui par les Gaulois, les Romains et les Grecs l'avaient dédié à Hécate, la déesse des enfers.

❧ ***Les Trépassés*** (2 novembre). L'Eglise a tenu à dissocier la célébration de « tous les saints » de celle des défunts, mais l'usage populaire continue d'associer les deux journées.

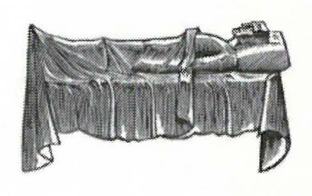
Sur les côtes bretonnes, des bateaux-cercueils surgissent et les fantômes des péris en mer se rendent vers les villes englouties, appelés par les sonneries des cloches d'Ys ou de Tolente.

❧ ***La Saint-Hubert*** (3 novembre). En saint Hubert, les chasseurs vénèrent leur saint patron. La légende de ce prince franc qui partit à la chasse malgré les interdits et finit par tomber à genoux devant l'animal porteur, dans ses bois, d'une croix, est à mettre en relation avec le thème de la Chasse sauvage. En Bretagne, la protection du cerf est dévolue à saint Edern. Le cerf qui joue un rôle primordial dans la religion gauloise (Cernunnos) est psychopompe. Il conduit la Chasse sauvage, mais aussi les âmes des trépassés. Ses bois l'associent souvent à la symbolique solaire.



La Messe de Saint-Hubert revêt une solennité particulière et rassemble l'équipage et toute la meute dans l'église. Les sonneurs qui restent coiffés de la cape, sonnent les diverses séquences de l'office. A la sortie de la messe, ils sonnent les Honneurs et la Saint-Hubert (œuvre du marquis de Dampierre qui la composa sous Louis XV). Alors, le prêtre préside à la bénédiction générale des veneurs, des chevaux et des chiens.

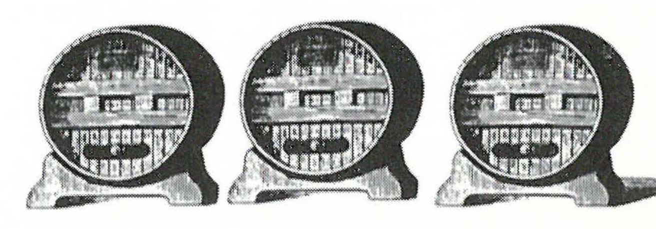
❧ ***La Saint-Martin*** (11 novembre). Aujourd'hui, elle correspond à la commémoration des héros tombés au champ d'honneur de la Grande Guerre. Hier, elle marquait un temps fort de la vie sociale : le renouvellement des fermages et des métayages, le licenciement des apprentis et des saisonniers, l'offrande des récoltes. Elle signifiait la fin des beaux jours et le début de la période froide, la fin des travaux dans les champs et la mise en repos de la terre. Protecteur du peuple franc, saint Martin fait figure de patron de la France.

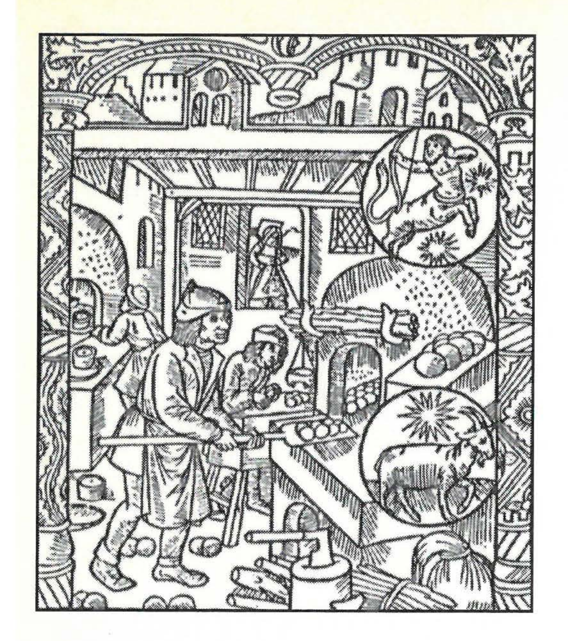


Le militaire devenu l'évangélisateur des paysans, a hérité de plusieurs attributs du dieu germanique Odhinn-Wodan (cheval blanc, ample manteau). Il est souvent associé à l'oie, laquelle, en raison de sa symbolique solaire, faisait l'objet d'un festin à cette date, une tradition qui s'est perpétuée à l'occasion du réveillon de Noël.

❧ ***Le 15 novembre***, première dégustation du beaujolais nouveau.

❧ ***La Sainte-Catherine*** (25 novembre). Patronne des filles restées célibataires, elle présente des traits communs avec sainte Barbe, voire sainte Lucie. Les « catherinettes », celles qui « coiffent Sainte-Catherine », ont dépassé l'âge de vingt-cinq ans. La coutume est encore de les fêter à l'occasion de bals, parfois costumés. L'usage est alors de leur laisser le privilège d'inviter leurs cavaliers.





« Décembre de froid trop chiche
Ne fait pas le paysan riche. »

Décembre

LE NOM DU MOIS

Décembre vient du latin *decembris*, de *decem*, qui signifie dix. Dans le calendrier gaulois, il est le mois de Joul ou mois d'hiver, avec la nuit mère du solstice d'hiver. Dans le calendrier républicain, il correspond à frimaire. Dans la tradition chrétienne, il est le mois de l'Avent qui annonce la Nativité.

❧ ***Fêtes et coutumes.*** Depuis des millénaires, les Européens attribuent un caractère sacré à ce temps de l'année. Au cours de la nuit la plus longue, ils célèbrent la renaissance du soleil, affirmant ainsi leur croyance en l'éternel retour de la vie. A Rome qui place décembre sous l'égide de Vesta, la gardienne du feu, et de Saturne, le père de Jupiter et le protecteur des semences, aucune guerre ne peut être déclarée en cette



période. Les Saturnales (Saturnalis) donnent lieu à des cortèges. Porteurs de guirlandes et de couronnes de feuillage, hommes et femmes défilent à la lueur de torches et s'offrent des présents. Ces festivités prennent souvent un caractère licencieux, car les rapports sociaux connaissent une inversion symbolique qui se prolongera dans le Noël des fous et le Carnaval. Commencées le 17 décembre, les Saturnales durent sept jours. Elles s'achèvent donc quatre jours après le solstice d'hiver, à la date même que l'Eglise choisira pour placer la Nativité.

Par le sacrifice du taureau qui salue la renaissance de Mithra, le monde antique célèbre aussi, en ce 25 décembre, le « soleil invaincu » (Sol Invictus). Pour le monde barbare, celtique ou germanique, la période solsticiale participe pareillement au sacré. Durant les « nuits saintes », les morts reviennent parmi les vivants et le « chasseur sauvage » — un avatar du dieu borgne Odhinn-Wodan — traverse les airs, entraînant sa furieuse suite de guerriers morts. A l'occasion du Jul, les vivants rendent hommage aux ancêtres par le sacrifice de l'alfablot. Il est recommandé de ne point filer et de laisser la terre en repos. Voué au tumulte et au culte des morts, le solstice d'hiver nordique est, en même temps, placé sous le signe de la liesse, de l'abondance et de la vie.

❧ ***La Saint-Eloi*** (1er décembre). Elle est célébrée par les orfèvres, les maréchaux-ferrants, les forgerons et une multitude de métiers. Saint Eloi qui a été le conseiller et l'ami du roi Dagobert, appartient à la série des saints protecteurs du royaume franc. Le marteau figure parmi ses attributs : il suggère une relation avec les dieux anciens comme Thor, le germanique, ou Sucellus, le gaulois. Saint Eloi est aussi le protecteur des chevaux. A Béthune et à Wavrin, sa fête donnait lieu à une bénédiction des chevaux à l'occasion de laquelle chaque cavalier venait baiser le marteau. Représenté monté sur un cheval, comme Odhinn ou Helle, saint Eloi entretient un rapport étroit avec la double symbolique du passage et du feu.

❧ ***La Sainte-Barbe*** (4 décembre). Artilleurs, sapeurs, mineurs, pompiers et tous les corps qui entretiennent un rapport avec le feu la fêtent. La foudre — le feu du ciel a vengé sainte Barbe en frappant son père qui l'avait décapitée — appartient à ses attributs.

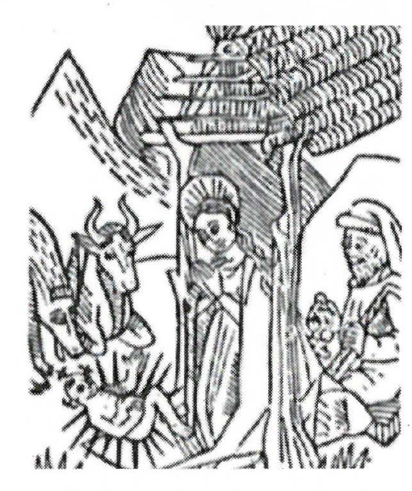
❧ ***La Saint-Nicolas*** (6 décembre). Elle est la fête des enfants. En Picardie, en Lorraine, en Alsace, saint Nicolas récompense les enfants sages et leur porte des oranges, des noix et des pains d'épice. Ancêtre probable du Père Noël actuel, il a hérité de plusieurs attributs du dieu Odhinn-Wodan. Comme lui, il traverse les airs sur sa monture. Aujourd'hui encore, saint Nicolas est le patron des Lorrains.



❧ ***La Sainte-Lucie*** (13 décembre). Avant l'introduction du calendrier grégorien, elle correspondait au jour le plus court de l'année. Elle est restée une fête de la lumière. Sainte Lucie s'est probablement substituée à une divinité païenne du nom de Lusse ou Lussi. L'étymologie de son nom signifie « lumière » (lux).

❧ *La Sainte-Odile* (14 décembre). Les Alsaciens se sont placés sous la protection de sainte Odile, laquelle, comme sainte Lucie, est une personnification de la lumière. Au pied du mont qui porte son nom en Alsace, sa terre natale, une source sacrée attire toujours les pèlerins. L'eau de cette source miraculeuse a des vertus bienfaisantes pour la vue.

❧ *Noël* (25 décembre). A l'instar des Romains qui célébraient la naissance de leurs chefs défunts, les premiers chrétiens qui attribuèrent au Christ le titre de Kyrios, tinrent à lui rendre tous les honneurs que les empereurs recevaient des païens. Pour commémorer la Nativité, ils choisirent le 6 janvier, le jour d'une des plus anciennes fêtes annuelles du monde antique. Des Pères de l'Eglise soutinrent cependant que la date de naissance du Christ était le 25 décembre. S'appuyant sur la Bible qui fait du Messie le « Soleil de Justice », ils demandèrent que la Nativité prenne place au début du cycle solaire. Ils obtinrent gain de cause avec la décision du pape Libérus (354). Désormais, la naissance de la « Lumière du Monde » serait célébrée le jour même où une partie de l'Empire saluait le Sol Invictus.



L'origine du mot français « Noël » vient du latin *natalis*, naissance. Noël désigne aussi les chants religieux propres à la Nativité.

❧ *La Saint-Etienne* (26 décembre). Elle est jour férié en Alsace et en Lorraine thioise. Saint Etienne est, en même temps, le patron des diacres et le protecteur des chevaux. Sa célébration a pris le relais d'une tradition solsticiale relative au sacrifice rituel du cheval, en rapport avec la fonction psychopompe de ce dernier.

❧ *Le Père Noël.* Avec sa barbe blanche et sa houppelande rouge, il fait figure de bienfaiteur des enfants qui lui adressent des millions de lettres chaque année. Forme laïcisée de saint Nicolas dont le culte souffrit de la Réforme, il est le successeur de personnages plus anciens encore : de



Gargantua-Gargan, du maître de la Chasse sauvage, c'est-à-dire d'Odhinn-Wodan, voire du dieu Thor. Sa fonction a souvent été assurée par des personnages féminins. En Franche-Comté et dans les Vosges francophones, Tante Arie récompense les enfants sages et réprimande les autres. En Alsace, le Christkindel est une jeune fille vêtue de blanc qui porte une couronne de bougies allumées, comme la Lucie scandinave. Le Père Noël officie généralement dans la nuit du 24 au 25 décembre. Toutefois, dans certaines régions, qui le connaissent sous le nom de Père Janvier, il accomplit sa grande ronde dans la nuit de la Saint-Sylvestre qui précède le Premier de l'An.

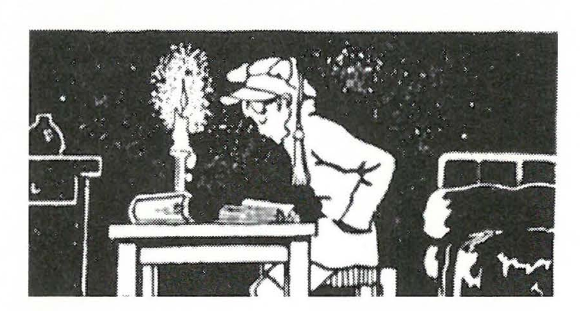


❧ *Le Sapin de Noël.* Symbole de la permanence de la vie, il participe à la féerie de Noël. Son origine se perd dans la nuit des temps et perpétue la tradition de l'arbre de vie, ainsi que la fonction bienfaisante attribuée aux feuillages hivernaux. Sous sa forme actuelle, la présence du « roi des forêts » dans la demeure des hommes est évoquée, pour la première fois, en Alsace où un édit municipal de Sélestat en fait mention en 1521. Longtemps, la décoration de l'arbre de Noël s'est limitée à des pommes rouges.

❧ ***La Bûche de Noël.*** Le traditionnel gâteau du réveillon de Noël trouve son origine dans une véritable bûche placée dans l'âtre pour la nuit sainte. De dimension imposante, souvent choisie dans un arbre fruitier, elle devait être coupée avant le lever du soleil. Ornée de rubans et de guirlandes de feuillage, elle était mise en place dans la cheminée avec solennité. En pays de Gex, elle était appelée « tronche de Noël » et devait durer jusqu'au Nouvel An. A la Cour de Versailles, sous le règne de Louis XIV, chaque cheminée du château était, à la veille de Noël, chauffée avec une énorme bûche peinte, portant devises et fleurs de lys.



Livres



L'Ancien Régime, 1610-1770
par Emmanuel Le Roy Ladurie

Dernier volume paru de cette *Histoire de France*, l'ouvrage de Le Roy Ladurie qui en occupe la place centrale — en amont un Duby et un autre Le Roy Ladurie, en aval un Furet et un Agulhon — en est aussi la clef de voûte. Car pour l'auteur, c'est sous Richelieu, Mazarin, Louis XIV surtout, que le royaume de France acquit un statut prédominant de superpuissance mondiale. Un rang qu'il conserva jusqu'à la guerre de Sept Ans (1756-1563) et à ses conséquences : la perte de nos domaines américains et indiens. C'est alors que la France devint *« une grande puissance parmi d'autres »* avant de rétrograder, en 1815, au rang de puissance moyenne. Voilà un diagnostic que l'on n'attendait guère et qui tranche sur un certain confort intellectuel. En tout cas, il commande la mise en perspective de cette étude, *« centrée sur le devenir du Politique, et de l'Etat souverain »*. L'histoire économique et sociale, avec laquelle l'auteur avait commencé sa carrière, n'est là que lorsqu'elle est essentielle : pour rappeler par exemple le poids des hommes. La population, qui passe de 20,9 millions en 1610, à 28 millions en 1789, est la plus considérable de l'Europe de ce temps. D'où fort logiquement, après une ouverture sur « l'ultime avatar de la monarchie tempérée » (1610-1624), deux parties — deux pentes qui s'inverseraient en 1715 — composant l'ouvrage. D'abord *« l'absolutisme en vraie grandeur »*. Il s'installe avec Richelieu, principal ministre en 1624, et s'achève avec la mort de Louis XIV qui n'est plus au purgatoire de l'auteur : *« Il y a chez Louis,* écrit-il, *honnêtement considéré, quelque chose qui va au-delà des critiques faciles et répétitives. [...] Presque une inspiration, qui donne à l'ouvrage du Roi-Soleil ce fini qui est presque de l'art, qui est l'art. »* Après ce sommet, vient flexible et fluctuant, le *« nouvel absolutisme »*. Il correspond à la Régence et au règne de Louis XV, avant que s'esquisse la courbe descendante. Un gros siècle et demi, donc. Que l'on redécouvre ébahi par tant de savoir, amusé par tant de bonnes formules (avec des ratés, comme “au temps d'Anne et Jules”), excité par tant de richesse d'analyses. Le Roy Ladurie semble avoir tout lu, tout compris et tout écrit pour un public qui n'est pas celui des spécialistes. Voir construire un état absolutiste avec un tel architecte est un plaisir : portraits fouillés et vivants, plongées profondes vers la vie de l'esprit, regards sur des épisodes importants, parfaitement cadrés (la Fronde comme jamais on ne l'avait présentée), détours vers les pratiques économiques du colbertisme, guerre froide aux jansénistes, guerre chaude aux protestants, etc. se combinent pour dresser un bilan global du royaume. Un bilan qui n'est ni figé, ni fixé : maître de la longue durée, Le Roy Ladurie sait y déceler les continuités du passé et les prémices de plusieurs futurs possibles. Au total, une réussite complète que rehaussent la qualité des cartes, la simplicité des tableaux et la pertinence des légendes qui accompagnent une somptueuse iconographie.

Histoire de France Hachette, 456 pages, 398 francs jusqu'au 29.2.92, 490 francs après cette date.

Frédéric Valloire

Philippe Auguste
par John W. Baldwin

Des médiévistes anglo-saxons ont su apporter, depuis une vingtaine d'années, un éclairage original pour renouveler la connaissance historique de la France du Moyen Age. En est une belle illustration l'ouvrage de John W. Baldwin, professeur à l'Université John Hopkins de Baltimore, *Philippe Auguste* (Fayard).

Le règne de Philippe Auguste (1180-1223) joue un rôle capital dans la mise en place d'un pouvoir royal fort. D'où la place éminente que tient ce souverain dans la mémoire collective et la tradition nationales. Le principal mérite de l'ouvrage de John W. Baldwin est de montrer que l'essor décisif date des années 1190, avec l'intervention d'officiers royaux qui doivent leur ascension sociale à la faveur du roi et sont tout dévoués à sa cause. Ces « hommes nouveaux » font valoir, avec rigueur et efficacité, les droits du roi tant en matière de justice que de finances. Ainsi se met en place une administration royale (dont baillis et sénéchaux constituent le rouage central), un budget rigoureux — bref, une structure d'Etat digne de ce nom. Le tout supporté par une idéologie, servie par des laïcs (grande nouveauté !) armés d'une solide culture politique, qui met l'accent sur les fondements de la légitimité royale.

Grâce au considérable accroissement de ressources, donc de puissance, qui en résulte, le roi, depuis sa capitale parisienne, peut tirer parti des moindres faiblesses de la grande féodalité. Le Capétien peut, du coup, entamer une lutte victorieuse contre le Plantagenêt — le grand rival installé de part et d'autre de la Manche — et contre ces orgueilleux barons dont le comte de Toulouse est le prototype. Il en résultera un accroissement spectaculaire du domaine royal, quadruplé en l'espace d'un règne. L'un des plus prestigieux de l'Histoire de France.

Fayard, 716 pages, 160 francs.

P.V.

Tamerlan
par Jean-Paul Roux

A l'heure où la désintégration de l'Union soviétique pose la question du devenir de l'Asie centrale, l'ouvrage de Jean-Paul Roux apporte un éclairage nouveau sur Tamerlan (1336-1405) dont l'ombre hante toujours les vastes étendues restées mystérieuses qui devinrent le Turkestan russe. Tamerlan dont les restes retrouvés en juin 1941, reposent près de Samarkand, sa capitale, conquise jadis par Alexandre, a régné trente-cinq ans. Les siens le connaissent alors sous le nom de Timur le Boiteux (Timurleng, de timur « le fer » et de leng « le boiteux »). Doué d'une résistance à toute épreuve, il ne trahit pas son nom et, malgré son infirmité, a été un magnifique cavalier, passant l'essentiel de sa vie à cheval.

L'imaginaire européen l'associe volontiers à « l'Empire des steppes » et à son terrible devancier Gengis Khan. Féroce, il a fait détruire des villes, massacrer et déporter des populations entières. Lui qui a probablement contribué à établir sa réputation, n'a pas été que cela. Orgueilleux, il a aimé le faste et fait de Samarkand une ville de splendeurs. Il a été aussi l'ami des artistes et des lettrés. René Grousset l'a montré cynique et fourbe. Jean-Paul Roux rappelle qu'il s'est donné pour devise *Rasti Rosti* (« Droiture et force »). Son génie militaire reste indiscuté. Tamerlan n'a mené que des campagnes victorieuses, entraînant ses cavaliers de Delhi à la mer Egée, de Damas au Turkestan chinois.

Originaire de Tansoxiane, « le pays entre deux fleuves » qui s'étale entre l'Oxus (l'Amu-Darya) et l'Iaxarte (le Syr-Darya), Tamerlan est tout le contraire d'une personnalité simple. Il appartient à une tribu mongole turquisée et à une famille musulmane de fraîche date. Ce croyant sincère qui a des rêves prémonitoires, tolère les beuveries que réprouve la loi du Prophète. Il conduit la guerre au nom de l'Islam et son paradoxe est d'avoir, en même temps, provoqué l'affaiblissement ou la ruine des puissances musulmanes et fait naître la Renaissance timouride, laquelle sera l'un des plus beaux fleurons de la civilisation musulmane. Tamerlan illustre toute la complexité de l'Islam dans cette partie du monde. Resté fidèle, par de nombreux traits, aux traditions païennes des peuples altaïques, Timir le Boiteux est profondément pénétré du sens de la souveraineté sacrée turco-mongole. A-t-il rêvé de l'empire universel comme son devancier ? Jean-Paul Roux avoue s'interroger et souligne que son personnage a surtout été déchiré entre deux cultures, celle de la steppe et celle du sédentaire. Il reste que ses conquêtes aux confins indistincts de plusieurs espaces culturels ont été décisives pour toute l'Eurasie. Sa victoire sur le khan de la Horde d'Or, souligne Jean-Paul Roux, a sonné « le glas de l'invincibilité nomade ». Chacun sait que celle-ci avait tant pesé sur les marches orientales du monde européen.

Fayard, 380 pages, 140 francs.

J.-J. M.

Atlas des peuples de l'Europe centrale
par André et Jean Sellier

Guérie de son hémiplégie, l'Europe retrouve sa pleine spatialité et invite aux redécouvertes. L'atlas réalisé par André et Jean Sellier est, à cet égard, précieux, car il présente vingt peuples et dix Etats de cette Europe retrouvée. A chaque fois, il rappelle les traités qui ont déterminé la création ou le redécoupage des Etats, livre un aperçu historique et un relevé des principaux traits identitaires (langues, religions, minorités). Bien entendu, il propose de nombreuses cartes. Celles-ci mettent en évidence la révisibilité des frontières étatiques. Elles montrent, par exemple, ce que fut la Hongrie avant son odieux « dépeçage » à Trianon. Cette cartographie est très soignée, mais elle souffre d'un parti pris, celui du petit format, lequel ne favorise guère la compréhension de la géographie dont Napoléon a pourtant dit toute l'importance. Autres critiques. Le titre est trompeur, car les auteurs qui retiennent la Grèce et les pays balkaniques, la Finlande et les Républiques baltes, excluent l'Allemagne et l'Autriche... Par ailleurs, leur mémoire semble sélective. Ils évoquent le massacre de Katyn en trois lignes, ne disent rien ou presque de Konigsberg détruite en partie par les avions britanniques, passent presque sous silence la Prusse-Orientale. Quant à la tragédie croate, ils soulignent le ralliement d'Ante Pavelic au fascisme, mais taisent les causes profondes du mouvement des Oustachis. De même, les lignes qu'ils consacrent au Kosovo trahissent une évidente sympathie en faveur de la cause serbe. Dommage, car l'ensemble avec sa bibliographie et son index, n'a pas son équivalent en français.

La Découverte, 192 pages, 250 francs jusqu'au 30 novembre 1991, 295 francs après.

J.-J. M.

Histoire de la boxe,
par Alexis Philonenko

Qu'un universitaire se passionne pour la boxe au point d'écrire ce gros livre est surprenant. Qu'il soit en plus philosophe spécialiste de Kant, est franchement extravagant ! On comprend l'appréhension de l'auteur : *« J'ai rédigé,* écrit-il, *ce livre avec crainte et tremblement. »* Rassurons-le : son *Histoire de la boxe* n'a pas d'équivalent. Je soupçonne même l'auteur de le savoir. D'abord, c'est une vraie histoire. Qui commence avec les premiers chroniqueurs de boxe, des poètes célèbres (Homère, Pindare et Virgile), pour s'achever avec le combat Ali-Foreman, le 30 octobre 1974 à Kinshasa, ce qui est peut-être contestable. Ensuite, c'est une philosophie qui s'exprime à travers cette histoire : pour Philonenko, la boxe est une éducation, *« une école de courage et de sang-froid ».* Enfin, c'est une biographie, celle de l'auteur, qui se dessine en filigrane, une biographie où se mêlent trois sangs, noir, germanique, russe, où la pudeur n'exclut pas l'affirmation : *« J'ai, toute ma vie,* confie-t-il, *cru devoir plaindre les hommes qui n'avaient pas pu, soit par faiblesse physique, soit par inaptitude mentale, franchir les cordes et monter sur le ring. Jeune homme, mon avenir s'orientait vers l'étude de la pensée allemande. J'ai à cet âge, voulu monter sur le ring.*[...] *Confidences pour confidences, je préfère les boxeurs aux intellectuels. »*

Critérion, 512 pages, 129 francs.

F.V.

La marine française et la guerre, 1939-1945
par Philippe Masson

Au cours de la Deuxième Guerre mondiale, la marine française connut un singulier destin : préparée à lutter contre l'Allemagne et surtout contre l'Italie, elle livra ses combats les plus difficiles et les plus meurtriers contre les Anglo-Américains, que ce soit à Mers el-Kébir, à Dakar, au Levant, à Diego-Suarez ou en Afrique du Nord. Des engagements qui lui valurent des jugements sévères au cours du conflit et au lendemain de la Libération. Et cela d'autant plus qu'à la veille du conflit, si cette flotte ne pouvait rivaliser avec celles de la Grande-Bretagne, des Etats-Unis ou du Japon, elle tenait aisément la première place parmi les marines secondaires, devant l'Italie, l'Allemagne et l'Union soviétique. Cette belle marine qui n'est pas sans défaut (radar, lenteur des sous-marins, fragilité des bâtiments, mauvaise tenue à la mer, faiblesse du rayon d'action, absence de doctrine pour l'artillerie, manque de DCA, pas de porte-avions de combat rapide mais un porte-hydravions), se retrouve pour l'essentiel, au 10 juin 1940, concentrée en Méditerranée. Que faire ? Rallier l'Angleterre ? Et être condamnée à une déchéance dans une rade d'Ecosse ? Assurer l'indépendance de l'Empire ? Rester un ultime recours tout au long d'un armistice qui s'éternise ? Philippe Masson répond à toutes ces questions avec son talent habituel. Chef de la section historique du Service historique de la Marine, professeur à l'Ecole supérieure de guerre navale, c'est le meilleur spécialiste de la question. Aussi, s'appuyant sur des sources inédites, ses réponses sont-elles définitives.

Tallandier, 540 pages, 140 francs.

F.V.

Mécènes et peintres. L'art et la société au temps du baroque italien
par Francis Haskell

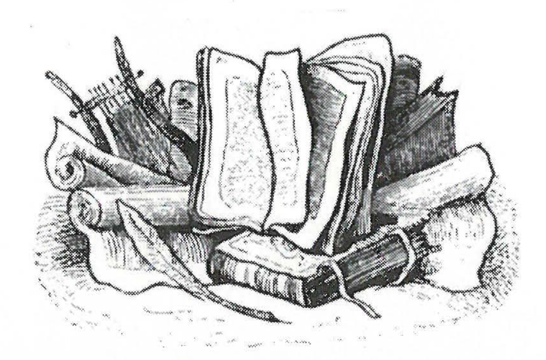
Parue il y a onze ans, cette étude était vite devenue, parmi les historiens de l'art, un ouvrage classique. Là voici désormais, accessible à tous, plus complète, avec des notes et une bibliographie enrichies. Elle risque de surprendre et de déconcerter le lecteur non averti. Non qu'elle soit difficile à lire : sa lecture est aisée et même agréable. Mais le ton, la méthode, la façon d'écrire sont très éloignés des traditions françaises en la matière. Ici, peu d'appréciations générales, pas de généralisations, guère de jugements sur la valeur des peintres, pas de « théorisation nébuleuse » ni de quête d'un système des beaux-arts, pas non plus d'interrogations du genre : pourquoi telle philosophie ? comment se forme une mode ? On peut le regretter ou s'en réjouir, peu importe parce que ce livre tire sa cohérence et sa puissance d'une extraordinaire connaissance des XVII[e] et XVIII[e] siècles italiens, ce qui permet à l'auteur de bousculer les classifications chères à notre esprit cartésien mais est inopérant pour rendre compte des contradictions et du foisonnement de la vie. Pour autant, malgré une impressionnante accumulation de faits et de personnages, l'architecture du livre est claire. Elle repose sur trois piliers : la Rome baroque du XVII[e] siècle, celle d'Urbain VIII, du Bernin, de Borromini — celle qui donne à la Rome actuelle son plus beau cadre monumental — où le mécénat est aussi commun que l'artiste ; puis, avec le déclin de Rome, montent sur la scène des mécènes nouveaux qu'encouragent des Italiens exilés comme Mazarin : le baroque se diffuse en Europe, ou plus exactement les grands mécènes sont hors de Rome, en province ou à l'étranger ; dernier pilier, la Venise du XVIII[e] siècle, celle des Lumières qui éclabousse de tous ses feux l'Europe entière : ses artistes vont à Würzburg ou à Londres et jamais les étrangers n'ont été aussi nombreux dans la Sérinissime, où les mécènes délaissent de plus en plus les artistes peintres pour pouvoir exprimer leurs opinions « éclairées » dans d'autres domaines. Une conclusion ? Grands artistes et grands mécènes vont de pair. Mais en contrepartie, en Italie, les peintres ne purent pas exprimer une vision personnelle, une vison du particulier, comme le firent Vélasquez, Rembrandt, Vermeer, La Tour, etc. Si le niveau général de la peinture est plus élevé dans les villes italiennes que dans les autres villes européennes, l'art de peindre y est aussi plus académique et plus conformiste.

Gallimard, « Bibliothèque illustrée des Histoires », 798 pages, 385 francs.

F.V.

Saint Paul
par Marie-Françoise Baslez

« Comment écrire l'histoire d'un homme dont on ne connaît ni le nom complet, ni la date de naissance, ni les circonstances de la mort ? » L'entreprise semble vouée à l'échec. D'autant que l'auteur, historienne de formation, l'une des meilleures de sa génération, veut rester strictement historienne. Pas question, prévient-elle, de faire œuvre de théologien. Pas question non plus d'appréhender l'apôtre au long de son itinéraire spirituel, à travers ses idées sur l'Eglise, sur l'esclavage, sur les femmes... Pas question enfin de paraphraser les Actes des Apôtres, récit tronqué, récit apologétique. Or ce livre existe. Et l'auteur propose même, en annexe, un essai de



chronologie paulinienne et une étude du milieu paulinien ! Sa méthode : Utiliser les Epîtres de l'apôtre comme documents historiques, les restituer dans leur cadre événementiel, les confronter avec la littérature contemporaine ; dégager dans la légende paulinienne ce qui conserve l'empreinte de la réalité historique ; reconstruire, sans se livrer à des suppositions gratuites, le parcours d'une vie. Et surtout avoir une connaissance aiguë des milieux dans lesquels l'apôtre évolue. En fait, être rompue à toutes les pratiques des sciences auxiliaires de l'histoire. Le résultat ? Surprenant et convaincant : on comprend enfin pourquoi et comment Paul réussit à pénétrer le cœur de la cité et de la société gréco-romaines. A l'aise dans la diaspora, complexé vis-à-vis de la culture grecque (il ne fut jamais "philosophe") à laquelle, pourtant, il a conscience d'appartenir (ne serait-ce que par le logos, à la fois langage et raison), il utilise le droit romain, les itinéraires romains, une stratégie « romaine » pour prêcher (plus que pour baptiser) dans le cadre géopolitique de l'Empire. Homme de trois cultures, alliant pragmatisme et conformisme social, il sut rendre son message recevable et compréhensible par le monde gréco-romain qui était le sien.
Fayard, 440 pages, 150 francs.

F.V.

L'histoire continue
par Georges Duby

Dans *Essais d'ego-historique* (Gallimard), Duby racontait comment il était devenu historien médiéviste. Ce qui pour un géographe de formation (son mémoire d'études supérieures fut de géographie) n'était à l'époque pas évident. Voici maintenant qu'il parle de son métier, *« sobrement, familièrement »*. Pour le lecteur qui s'est frotté à quelques recherches historiques, c'est la joie de retrouver une émotion, le vertige des fiches, les semaines de patiente mise en ordre, l'enthousiasme provoqué par une idée que l'on sait neuve, la difficulté (ou la facilité parfois) à composer une synthèse. Pour le lecteur non historien, ce livre apprendra, ou montrera, les grandeurs et les servitudes du métier d'historien. Tout y est dit, et fort bien. Sans arrogance, ni misérabilisme. Avec des exemples concrets, des paysages et des hommes réels. Et beaucoup de passion. Car Duby, malgré une placidité apparente, est tout de passion : *« A l'histoire sèche, froide, impassible, je préfère l'histoire passionnée. Je ne suis pas loin de penser qu'elle est plus vraie. »*
Editions Odile Jacob, 220 pages, 120 francs.

F.V.

La persécution. Sa formation en Europe. Xe-XIIIe siècles
par Robert I. Moore

La thèse est provocante. Tant mieux : elle suscitera critiques violentes et approbations chaleureuses. Ou pire, le silence gêné, et mortel. Si des affirmations sont manifestement trop rapides (*« La persécution religieuse avait bien sûr été chose courante sous l'Empire romain »* — elle fut toujours exceptionnelle !), la thèse de fond mérite réflexion. Selon l'auteur, professeur à l'Université de Sheffield et médiéviste de renom, aux XIe et XIIe siècles, l'Europe chrétienne voit se développer, avec l'extension du pouvoir de l'Eglise et de l'Etat naissant, avec l'influence de plus en plus prégnante des lettrés, une persécution. Légitimée par la société, dirigée par des institutions gouvernementales, judiciaires et sociales, elle se serait exercés contre les hérétiques, les Juifs, les lépreux, les sodomites, les prostituées et les vagabonds. En théorie, il est vrai que des textes justifient la thèse de l'auteur. Encore conviendrait-il d'en préciser la chronologie, leur apparition géographique et leur application. Toujours est-il que cette façon brutale et globalisante de mettre au jour ce fait que la plupart de ces collègues contournent, ou évitent, a de quoi réjouir. D'autant que la question subsidiaire n'est pas mal non plus, même si l'historien n'y répond pas : comme — et c'est vrai — l'on s'accorde pour reconnaître que le XIe et surtout le XIIe siècles sont une période de progrès, doit-on en déduire que sans la persécution, ces progrès n'auraient pas eu lieu ?
Les Belles Lettres, 226 pages, 125 francs.

F.V.

RÉIMPRESSIONS IMPORTANTES

■ **Benoist-Méchin, Jacques, *Ibn-Seoud ou la naissance d'un royaume*, Editions Complexe, 480 pages, 65 francs.**

■ **Bertier de Sauvigny, Guillaume de. *La Restauration*, Champs/Flammarion, 506 pages, 50 francs.**

■ **Le Goff, Jacques, *La naissance du purgatoire*, Folio Histoire, 512 pages, 37,50 francs.**

■ **Goubert, Pierre, *Louis XIV et vingt millions de Français*, Fayard, 348 pages, 110 francs.** Plus qu'une simple réédition, il s'agit d'une nouvelle édition augmentée d'une longue postface « vingt-cinq ans après ».

■ **Pacaut, Marcel, *Frédéric Barberousse*, Fayard, 278 pages, 120 francs.**



Marc Aurèle
par Pierre Grimal

Au nom de l'empereur philosophe, il est d'usage d'ajouter deux réflexions qui vont de soi : « stoïcien » et « la décadence de l'Empire commence avec lui ». Deux jugements qui sont à remiser au grenier des idées reçues, dit en substance Pierre Grimal. Bien sûr, il ne conteste pas l'attirance que très jeune, le futur empereur éprouva pour le stoïcisme. Il précise simplement, mais cela est important ! que Marc Aurèle, qui pensa en latin mais qui écrivit ses fameuses *Pensées* en grec, n'a jamais conçu selon les modèles stoïciens une doctrine cohérente, mais a vécu, selon une tradition toute romaine, d'après des règles éthiques qui rejoignent celles du stoïcisme dont elle s'inspirent parfois. Quant à sa politique, elle ne reflète pas l'idéologie du Portique, mais reste conforme à celle de ses prédécesseurs. Là encore, point de « catastrophisme » ; des règnes précédents avaient eux aussi connu des malheurs et des guerres, d'autres puissances avaient elles aussi été envahies par des barbares sans en souffrir durablement : *« On veut oublier,* écrit Grimal, *que les guerres soutenues par Marc Aurèle furent heureuses, aussi bien en Orient que sur les rives du Danube ».* Il ajoute : *« Les forces vives de l'Empire sont intactes. Marc Aurèle le sait et n'ignore pas que son devoir est d'en user et de poursuivre la progression millénaire d'une cité qu'il croit appelée à effacer les différences qui existaient encore entre les peuples du monde. »* A retenir, le chapitre sur « le livre des Pensées », tout à fait exceptionnel.
Fayard, 448 pages, 150 francs.

F.V.

L'Europe des régions
par Jean Labasse,

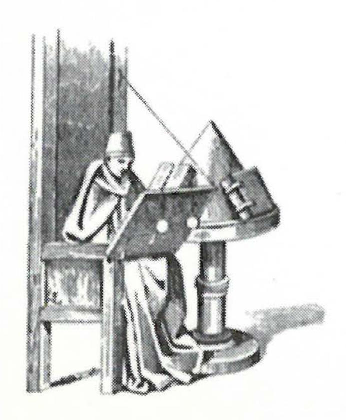
Nations ? Etats ? Régions ? Le débat sur la forme que prendra une Europe future ne cesse d'alimenter tout discussion « européenne ». L'auteur, géographe, prend parti pour la région. Pour éviter toute uniformisation et toute Europe à finalité purement économique, la région lui paraît le cadre le plus apte pour conserver — ou retrouver — la diversité culturelle et la vitalité économique. Parfois un peu scolaire, toujours foisonnant d'exemples, reliant constamment histoire, géographie, économie et politique, cet essai généreux n'est cependant ni un manifeste politique ni une accumulation dc théories. Toujours ancré dans le concret, Labasse, spécialiste de géopolitique, examine les caractères de toutes les régions européennes, y compris les régions périphériques, pour soupeser les chances, les réalités, les modes de vie dans une Europe qui se voudrait *« à mi-chemin des abstractions nationales et de l'esprit de clocher »*. Discutable, sans aucun doute, mais intelligent et bourré d'informations.

Flammarion, 432 pages, 170 francs.

F.V.

Zita de Habsbourg. Mémoires d'un empire disparu
par Erich Feigl,
préface de François Fejtö

Le titre est quelque peu trompeur : il ne s'agit pas de mémoires à proprement parler mais de souvenirs et d'entretiens confiés et donnés par l'impératrice à l'historien Erich Feigl. Née le 9 mai 1882 dans l'ancien duché italien de Lucques dont Zita est la sainte patronne, apparentée à la plupart des dynasties d'Europe, cette princesse Bourbon-Parme se retrouve Habsbourg par son mariage et impératrice de l'empire austro-hongrois le 31 décembre 1916. Une situation inconfortable, d'autant qu'à ce moment deux de ses frères servent dans l'armée belge (l'armée française ne les a pas voulus) et trois autres dans les rangs autrichiens ! Aucune hésitation cependant, elle épouse les choix de son mari. Aussi ne faut-il pas s'attendre à trouver des révélations fracassantes sur les négociations secrètes de paix pendant la Grande Guerre. En revanche, les précisions et les points de vue différents de ceux que l'on enseigne aux petits Français abondent : Clemenceau est *« la bassesse en personne »*, Ribot n'est pas mieux loti alors que Briand et Poincaré apparaissent presque comme des alliés parce qu'ils pensent que détruire la double-monarchie serait une erreur politique. Passionnantes sont les perspectives sur les luttes entre germanophiles et germanophobes qui secouent la Cour et l'Etat-major ; convaincantes, les pages sur la douzaine de peuples qui souhaitent, à la fin de la guerre, l'arrêt de la tuerie plus que la disparition de la monarchie, mais qui suivent finalement les mots d'ordre révolutionnaires, souvent à cause de l'apathie des élites locales ; émouvants enfin, les chapitres sur un long exil — 63 ans — qu'un tribunal autrichien déclara illégal en 1982... Dernier intérêt de ces *Mémoires* : l'éclairage qu'ils apportent sut la situation actuelle de l'Europe centrale.



Critérion, 420 pages, 159 francs.

F.V.

Nicolas II, le dernier tsar
par Henri Troyat,

Flammarion, 458 pages, 145 francs.

Nicolas II
par Marc Ferro,

Payot « Document », 378 pages, 68 francs.

Avec cette seizième biographie, Troyat rencontre pour la quatorzième fois un personnage de l'histoire russe. C'est dire qu'elle ne manque ni de style, ni de savoir-faire, ni de cette érudition discrète et vive qui fait le charme de ses ouvrages. De la biographie, Troyat a une conception toute classique : chercher à comprendre son héros de l'intérieur, et avec sympathie. Dans ce registre, l'académicien est quasi parfait. Le malheur est que, ainsi que le remarque la générale Bogdanovitch dans son *Journal* en 1904, lors de la guerre russo-japonaise, *« il semble que le tsar n'existe pas »*. Et peu après, lors de la capitulation de Port Arthur, elle note en apprenant que l'empereur est malade : *« Sa maladie est l'absence de volonté. Il ne peut lutter, cède à tous, et le plus habile a le dessus. »* C'est pourquoi le *Nicolas II* de Ferro, paru en 1990 et tout récemment édité en poche, même s'il est plus fragmenté dans sa composition et plus difficile à lire, conserve mes préférences. Bien sûr, l'hypothèse de Ferro sur le massacre d'Ekaterinbourg, pour séduisante qu'elle est, n'est qu'une hypothèse bien étayée, et l'on peut avec Troyat, pour des raisons de logique et de prudence, pencher vers la thèse de l'extermination complète de la famille impériale. Mais cet essai, plus ample sur le plan historique, rend mieux compte de ce tsar bousculé par une histoire impitoyable, qui subit toujours les événements, qui pleure lorsqu'il apprend qu'il va régner (*« Je n'ai pas été préparé à régner. Je ne comprend rien aux affaires d'Etat. Je n'ai jamais voulu être tsar »*, confie-t-il alors) et qui se démet de l'Empire sans discuter et en disant : *« Enfin, je vais pouvoir aller vivre à Livadia. »* Pourtant, il était lucide, il savait voir, entendre, juger : *« Tout autour de moi, c'est la trahison, la lâcheté, la fourberie. »* Il ne lui manquait qu'une chose : la volonté.

F.V.

Histoire du Nouveau Monde. De la découverte à la conquête, une expérience européenne. 1492-1550
par Carmen Bernard et Serge Gruzinski

Si le déferlement d'ouvrages qui saluent le premier voyage de Colomb passera, ce livre restera. Car c'est une sorte de chef-d'œuvre, longuement pensé, admirablement écrit et composé, nourri d'années de recherches et de réflexion. Articulée sur deux parties symétriques ("les anciens mondes", "le Nouveau Monde "), appuyée sur une masse de documents de première main (journaux, lettres, chroniques), attentive à la fois à des trajectoires personnelles et aux mouvements collectifs, prenant aussi en compte les ratages, l'inattendu, l'affectif, cette histoire à nulle autre comparable nous confronte *« aux situations limites, aux lisières de la mort, de la faim et de l'égarement que vécurent navigateurs, conquistadores et colons partis à la recherche de l'or et des épices »* tout en réussissant à analyser, en contrepoint, la toile de fond de cette colossale entreprise, l'Europe de la Renaissance, celle des Borgia et celle d'Erasme, qui réunit *« à la manière d'une immense marqueterie, Londres et Lisbonne, Anvers et Naples, Nuremberg et Séville »* et encore celle des plateaux de l'Estrémadure qui fourniront le plus gros contingent des conquistadores dans les premiers temps de la conquête de ces deux millions de km², totalement inconnus. Cet ouvrage complet, synthétique autant qu'analytique, replace cette aventure dans l'histoire générale de l'Europe et de l'occidentalisation du monde *« c'est-à-dire la diffusion jusque dans les moindres recoins du globe, de modes de vie et de façons de penser apparus en Europe occidentale »*, sans négliger les faits : les portraits de Pizarro et des siens ne manquent pas de panache, les rêves de Vasco de Quiroga — qui tenta de réaliser au Mexique l'*Utopie* de Thomas More dans les années 1530 — fascinent, la description de Mexico en 1539 laisse pantois (*« un amas de décombres et de chantier, un conglomérat de styles et d'images où se juxtaposent comme sur un damier quartiers indigènes, palais mexicas reconvertis en résidences espagnoles, chapelles et couvents çà et là sortis de terre »*) et la conquête spirituelle entreprise par les franciscains pour enraciner le christianisme dans les Indes nouvelles dessine déjà ce que seront les sociétés américo-latines actuelles : dès le milieu du XVIe siècle, les cultures indigènes s'éloignaient des cultures préhispaniques ! A un prix démographique terrible : 25 millions d'Indiens au Mexique vers 1521 ; 2,65 millions en 1568.

Fayard, 768 pages, 190 francs.

F.V.

Guide du voyageur dans l'Europe de 1492
par Lorenzo Camusso

Séduisant : le mot vient immédiatement à l'esprit lorsque l'on feuillette ces dix itinéraires qui nous sont proposés. Certes, encadrés (taille des villes, vitesses : 25 km à pied, entre 30 et 80 km à cheval mais 350 pour les courriers ! 100 à 150 km en descendant un fleuve, etc., illustrations signées Dürer, Filippino Lippi, Piero della Francesca etc., mise en page soignée concourent à flatter le regard. A la lecture, le charme ne disparaît pas. Il s'accroît. Car chaque itinéraire fait référence à un parcours réel. Le Florentin Gerozzo di Jacopo de Pigli quitta réellement Florence en 1446 pour se rendre à Bruges afin d'y contrôler le fonctionnement des filiales de la banque de Cosme de Médicis ;

les négociants de la ville hanséatique de Lübeck rejoignaient effectivement Novgorod, par la mer — on laissait le bateau à Riga — puis par la Livonie. A chaque fois, des détails pratiques comme dans un guide vert Michelin : nombre d'habitants de la ville, mœurs des pays que l'on traverse, produits à acheter, monuments à visiter, moyen de paiement à utiliser, dangers à éviter. Ce n'est jamais bêtasson. Au contraire, pour une fois la rigueur historique se marie avec le plaisir de lire et de voir.

Liana Levi, 284 pages, 260 francs.

F.V.

EN POCHE

La sorcière au village. XVe-XVIIIe siècles
par Robert Muchembled

Paru il y a douze ans, cet essai qui entrelace documents et commentaires, demeure essentiel malgré quelques rides. Une longue préface inédite « L'Europe des sorcières » permet à l'auteur de toiletter l'ouvrage et de le situer dans les préoccupations majeures des historiens actuels : le politique. Car entre le juge citadin, partisan du pouvoir central, et la sorcière campagnarde, villageoise et appartenant à la périphérie, ce sont bien deux mondes qui s'affrontent, celui de la civilisation traditionnelle et rurale et celui de la ville, marqué par la modernité.

Folio, 37,50 francs.

F.V.

Nouvelle histoire de la France moderne, tome 1, Royaume, Renaissance et réforme (1483-1559) ; tome 2, Guerre civile et compromis (1559-1598).
par Janine Garrison

Deux textes inédits en poche, une aubaine. D'autant qu'ils entament une « nouvelle histoire de France », qu'ils sont très à jour dans leur documentation et d'une clarté de bon aloi. Un seul regret : que la vie politique l'emporte au détriment des faits économiques et culturels. Mais en si peu de pages, le résultat est remarquable, le XVIe siècle étant un des plus complexes de notre histoire nationale. Un index, des cartes, une bibliographie succincte mais bien choisie, des tableaux chronologiques complètent ces petits volumes qui rendront de précieux services.

302 pages, 362 pages, collection Points Histoire, Le Seuil.

F.V.

Expos

« Trophées de chasse » dans la peinture européenne

Pour la première fois en Europe sont réunis à Bordeaux 53 chefs-d'œuvres du XVIIe au XIXe siècle, issus d'une sélection propre à évoquer, de manière brillante et exemplaire, la fortune singulière de ce thème raffiné que sont les trophées de chasse dans la peinture européenne.

Introduit dans la peinture sous forme de trompe-l'œil par des artistes d'origine vénitienne, tel Jacopo de Barbari (vers 1450 – vers 1515), ou d'origine allemande, tel Lucas Granach (1472 – 1553), le trophée de chasse ne s'est véritablement affirmé, comme genre pictural, qu'au cours du dix-septième siècle. Il jouit, au dix-huitième, d'une large diffusion dans toute l'Europe et s'illustre de manière très spectaculaire au sein de l'école française avec Nicolas de Largillière, Alexandre-François Desportes, Jean-Baptiste Oudry ou Jean-Baptiste Chardin.

Ce thème permet de découvrir un nombre important de tableaux remarquables choisis dans les collections des musées français de province auquel viendra s'ajouter un ensemble de prêts particulièrement prestigieux consentis par le musée de la Chasse et de la Nature, le musée du Louvre et le musée du Petit Palais à Paris, ainsi que ceux, non moins exceptionnels, provenant de grands musées étrangers.

Galerie des Beaux-Arts, Place du Colonel Raynal, Bordeaux, du 4 novembre 1991 au 21 janvier 1992

Chefs-d'œuvres européens du XVIIe au XIXe siècle

Au Musée d'histoire contemporaine des Invalides, l'histoire russe de 1914 à 1991 est retracée par le biais de documents de propagande et de contre-propagande : tableaux, photographies, affiches, timbres, journaux, insignes, drapeaux, films, etc.

Cour d'honneur de l'hôtel des Invalides, du 18 octobre au 29 décembre, de 10 h à 13 h et de 14 h à 17 h 30 en semaine. Fermé le dimanche matin. Entrée : 20 F.

Pages réalisées par Jean-Jacques Mourreau, Frédéric Valloire, Dominique Venner et Pierre Vial.

Ont collaboré à ce numéro :

YANN BREKILIEN, historien, auteur de *La Mythologie celtique* (Jean Picollec, 1987), *Le Message des Celtes* (Ed. du Rocher, 1989), etc.

PHILIPPE DARCY, journaliste

HENRI GAULT, journaliste, cofondateur de *Gault et Millau*

JEAN-FRANÇOIS GAUTIER, docteur en philosophie

JEAN MARKALE, historien, auteur de *Le roi Arthur et la société celtique* (Payot, 1981), et de nombreux autres ouvrages sur les traditions populaires et la civilisation celtiques

PIERRE MAUGUÉ, docteur d'Etat en sciences politiques, auteur de *Contre l'Etat-nation* (Denoël, 1979), *Guillaume Tell et la tradition celtique* (Guy Trédaniel, 1985)

JEAN-JACQUES MOURREAU, journaliste

FRÉDÉRIC VALLOIRE, agrégé de l'université

DOMINIQUE VENNER, historien, auteur de *Histoire de l'Armée rouge* (Plon, 1981), *Treize meurtres exemplaires* (Plon, 1988)

PIERRE VIAL, professeur agrégé d'histoire médiévale, auteur de *La Bataille du Vercors* (Presses de la Cité, 1991)

Avec un texte de JEAN ANOUILH